

# DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

---

*Floréal*, 2<sup>ème</sup> année, Liège, 15 février 1893 - 15 mai 1893 + un fascicule non daté (n°1-8,9,10,11)

---

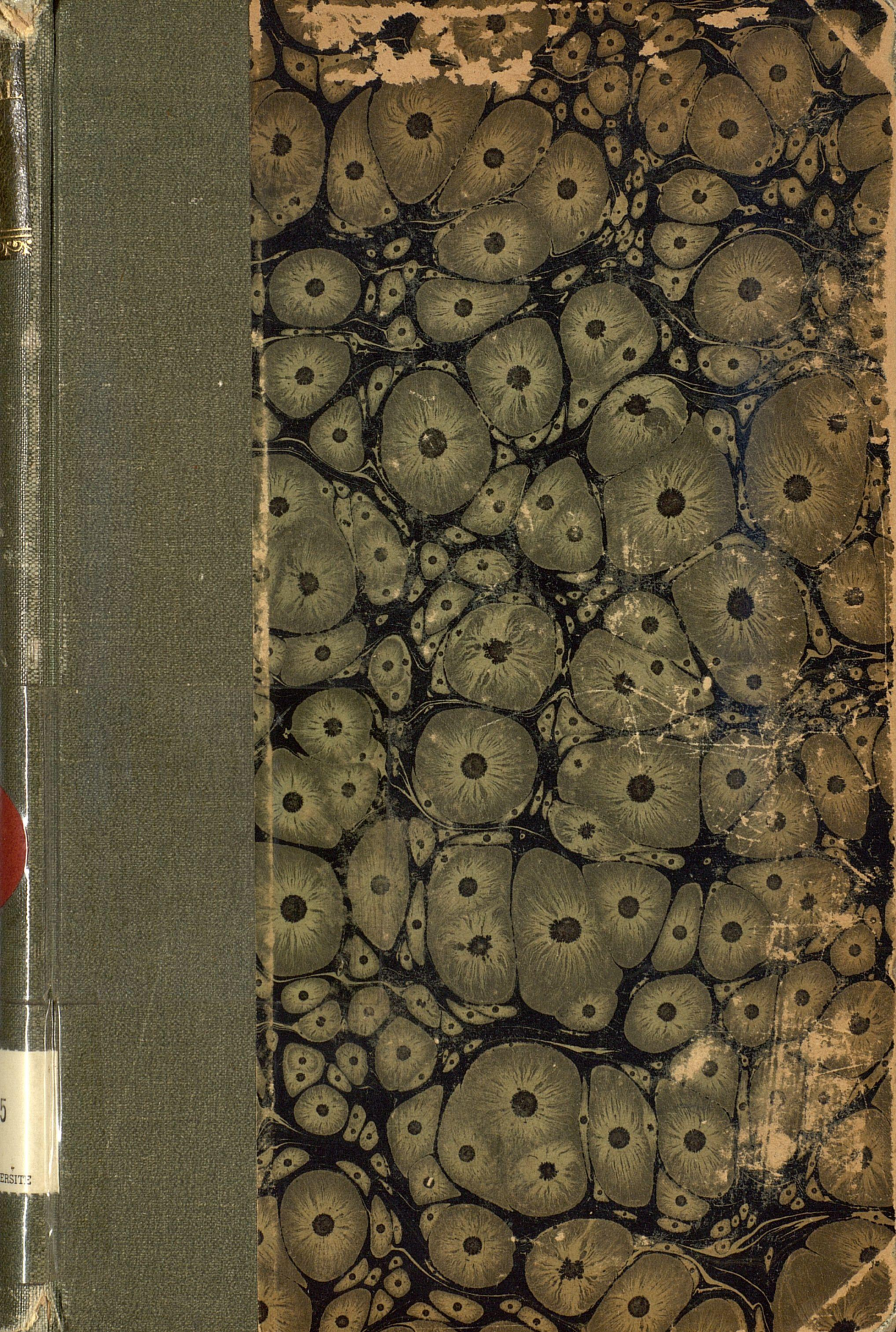
**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

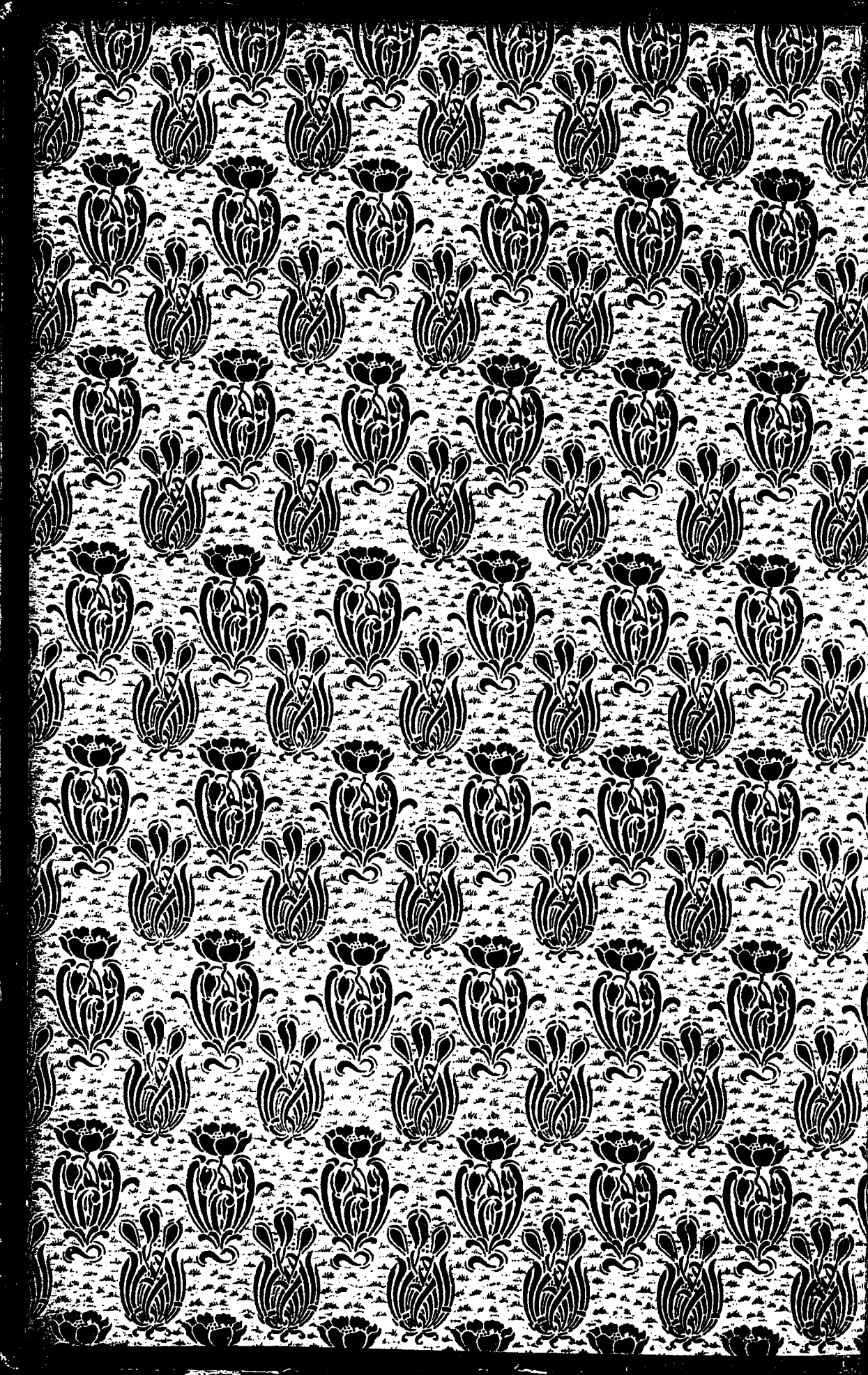




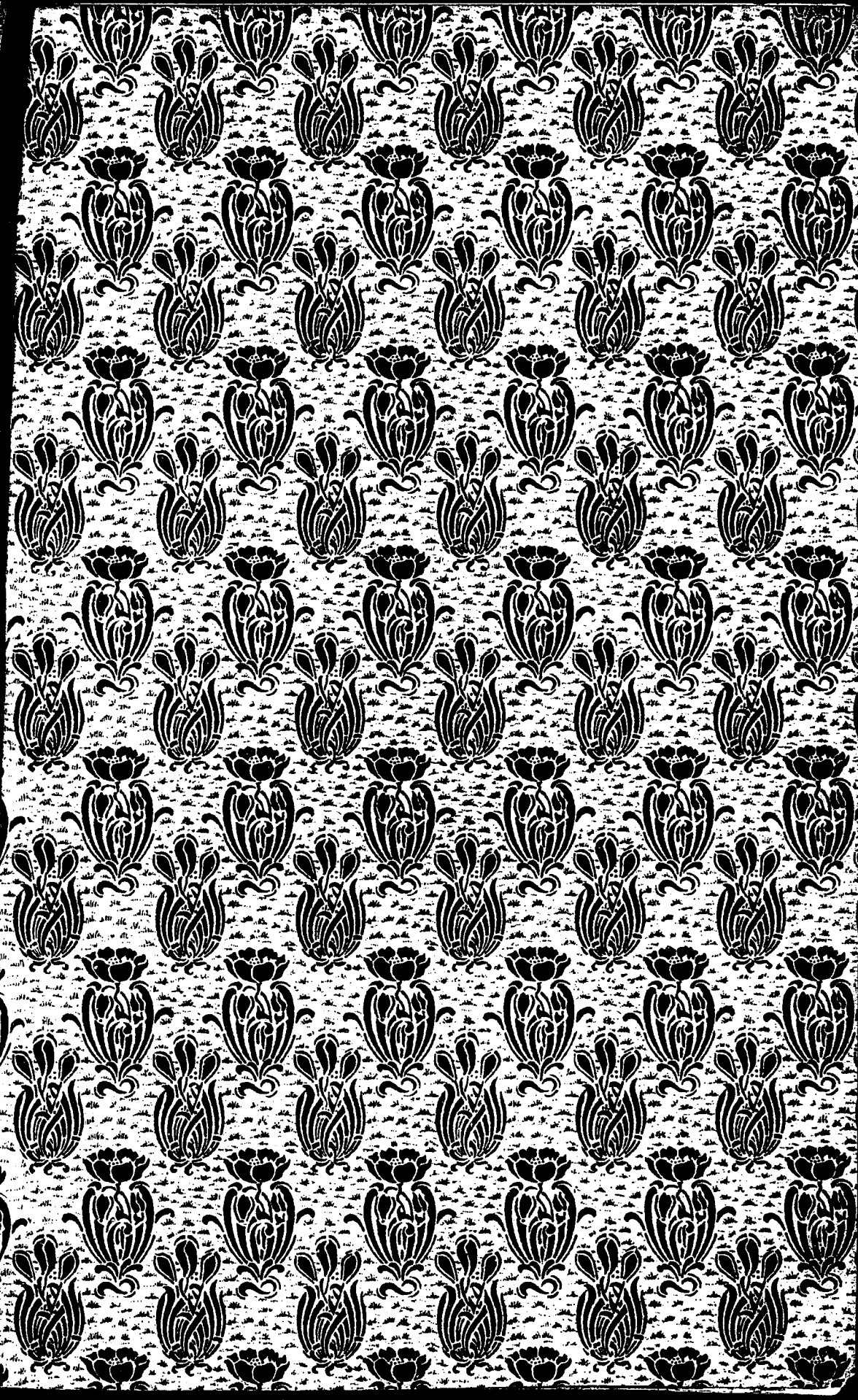
5

ERSITE















2

# FLORÉAL

Revue bi-mensuelle  
de Littérature et d'Art

Ont collaboré à ce Numéro :

CHARLES DELCHEVALERIE — MAX ELSKAMP

STEFAN GEORGE — PAUL GÉRARDY

EDMOND GLESENER — AUG. HENROTAY

RICHARD LEDENT — STÉPHANE MONJOIE

EDMOND RASSENFOSSÉ

DEUXIÈME ANNÉE — N° 1.

15 FÉVRIER 1893





# FLOREAL

FONDATEUR : PAUL GÉRARDY

REVUE BI-MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*Paraissant le 15 et le 30 de chaque mois  
en une livraison de 16 pages.*

Chaque exemplaire sera accompagné d'une reproduction photographique d'une œuvre du vieil art mosan, ou d'une lithographie d'une œuvre moderne.

---

## ABONNEMENT :

POUR LA BELGIQUE, 9 FRs; UNION POSTALE, 10 FRs.

Sur papier de luxe : Exemplaires accompagnés d'une reproduction à grande marge : 20 frs.

---

*La revue ne publie que de l'inédit et reste indépendante de toute coterie littéraire ou politique.*

Bureaux : RUE FUSCH, 13, LIÈGE.

---

## SOMMAIRE DE CE NUMERO :

|  |                     |
|--|---------------------|
| <i>La Vierge de Dom Rupert.</i>                    |                     |
| <i>Pour la Neige</i> : I. Départ . . . . .         | MAX ELSKAMP.        |
| <i>Proverbes</i> . . . . .                         | STEFAN GEORGE.      |
| <i>La Chair et l'Esprit</i> : Un Message . . . . . | AUG. HENROTAY.      |
| <i>De : Dit un Page.</i> . . . . .                 | EDMOND RASSENFOSSE. |
| <i>Paysage fumiste.</i> . . . . .                  | CH. DELCHEVALERIE.  |
| <i>Visions</i> . . . . .                           | RICHARD LEDENT.     |
| <i>Fleurs moroses</i> . . . . .                    | EDMOND GLESENER.    |
| <i>Les Chansons du prince Lirelaire.</i> . . . . . | PAUL GÉRARDY.       |
| Chronique musicale . . . . .                       | STÉPHANE MONJOIE.   |
| Chronique littéraire.                              |                     |
| Notes.   |                     |



## VIERGE DITE DE DOM RUPERT

*Trouvée en l'ancienne abbaye de Saint-Laurent, actuellement  
au musée archéologique de Liège.*

Cette sculpture en haut relief, taillée dans le grès houiller du pays, date du onzième siècle et constitue incontestablement l'œuvre religieuse la plus remarquable que nous ayons conservée de cette époque. L'auteur est inconnu.

Cette vierge, en grande vénération dans le pays, devait sa célébrité à un prodige opéré, dit la légende, en faveur de Dom Rupert. Celui-ci, dès l'enfance voué à la vie religieuse par sa famille, était moine au monastère de Saint-Laurent. Ses facultés intellectuelles ne répondant point à son grand désir de l'étude, il pria la vierge d'intercéder auprès de Dieu afin que lui fût accordé le don d'intelligence. Ses vœux furent exaucés. Il a laissé de nombreux ouvrages de science et de mysticité.

Ce haut relief a du être primitivement un tableau votif dominant une table d'autel.

Malgré l'allure byzantine des lignes du vêtement l'œuvre présente, selon certains archéologues, les caractères de réalisme et de naïveté du roman occidental.

D'autres estiment qu'elle décèle évidemment l'influence byzantine : la vierge étant hiératiquement assise sur un trône avec l'enfant Jésus sur ses genoux ; elle a de plus la tête enserrée d'un voile et non d'une couronne crénelée comme celles qu'on voit aux statues de vierges postérieures au IX<sup>me</sup> siècle.



# POUR LA NEIGE

## I

### DÉPART

D'archer, aux grands arcs éployés prendre posture et maintien, et si loin, flèche, lancer une âme par l'ascendant chemin illustre, si loin *par de là*, qu'ignorance en éternité soit aux autres, de là OU la chute.

Or, en ce départ de trop de visions réflexes incité, bon mousse sais tu la direction du hors-soi, autrement que par la rose des vents effeuillée complémentaiement à ton âme, puisque le spleen déjà, d'OU tu ne fus, est, et que revenus avant l'aller, tes yeux n'affirment qu'un angle peut-être, entre d'autres plus lumineux d'étoile, mais nulle terre tangible, où pour tes colonies, serait le drapeau vraiment notre et patrial, dans les voix en canon des anges, à hisser.

Lors folie, quitter ton clavecin et cette ville de toute ta vie symphonique, pour l'autre rythme adventice des goëlettes et les assonances magiques à savoir, sous telle figuration feminisée de brouillards chevauchés d'eaux quand *on* sera dans l'en-allée.

Et cependant à quels atlas, consultés hors les marges, par les légendaires planisphères bleuies d'astres et de mers de confusions, lire la terre ou l'étoile d'élection vers laquelle tendre la chair ou l'âme.

Petit travail de cul-de-jatte aux fenêtres d'un village, — car sont loin les planètes — ; mais va ravaudeur de l'OU trop porté des chefs de gare et des capitaines de navire, au canevas des longitudes et des latitudes et par les rapiécages mauves des Europes et les cretonnes fleuries des Amériques économisées, va où, animallement, tes yeux guident vers cette lune de miel mal apassionnée, en la province — pour ta tristesse — d'une honnête femme.

MAX ELSKAMP.



## LA CHAIR ET L'ESPRIT

### UN MESSAGE

En ce jour des Morts, d'être échappé à ma prison charnelle, je vivais d'une vie étrange, dans une exaltation de ma sensibilité, qui me faisait sentir au passage, le frôlement de toutes les âmes revenues sur la terre.

Les glas frileux volaient, éperdus, au ras des champs, en bandes ténébreuses, échevelées qui faisaient frissonner les feuilles sèches et les brins d'herbe.

Bouleversé de sentir mon âme éparse en des myriades de siècles, j'errais sous cette pluie de larmes, par cette tourmente de tristesse et ces crêpes de brouillards drapés haut, nobles et mornes.

Je me fuyais et me cherchais, pris du vertige de me retrouver enfin dans l'infini de mon âme, quand je rencontrai, — poursuivi par la bande échevelée des glas, — comme un fantôme aux rides pétrifiées, drapé d'ombre en plis roides.

Cette ruine qui devait errer depuis la naissance du péché, m'arrêta d'un geste despotique et cassé :

« Je marche, me dit-elle, vers la lumière qui est sortie de moi.

Toi aussi cherches-tu ton âme ? »

Elle s'éloigna, harcelée par la bande des glas ténébreux et je l'entendis proférer au loin, dans la nuit :

« Car l'âme nous abandonne longtemps avant notre mort. On m'a dit qu'en ce jour des Morts les âmes revenaient sur la terre.

Et je cherche mon âme ».

AUG. HENROTAY.

## PROVERBES

*Pour les trois Invités de Sur-le-Mont T. 227*

*Pendant que la mère l'allait  
il faut qu'une fée maligne  
chante d'ombre et de mort.  
Elle te donne comme étrennes  
ces yeux sinistres et si mornes  
et dont les Muses s'éprennent.*

*Quand les frères se plaignent  
et disent : ô ta douleur ! la tienne  
ne la dis qu'aux nuages la nuit —  
et les chairs d'enfant saignent  
sous l'arme dure des doigts.*

*Sache que tu dois  
tuer la fraîche jeunesse,  
car ce n'est que sur son tombeau  
— si bien des pleurs l'arrosent — qu'éclosent  
parmi la seule flore merveilleuse  
les seules belles roses.*

STÉFAN GEORGE.



*De :*

### **DIT UN PAGE**

*Est passée la dame de mon rêve  
Devant moi dans l'or du matin  
Suivie d'un blanc et gai cortège  
De dames et de pages mutins.*

*Ils jouaient l'amour par les gais chemins;  
Les baisers sonnaient clairs et les rires de joie,  
Et s'en allaient dames et pages mutins,  
Et l'heure coulait douce comme douce soie.*

*Dans mon cœur sonnait la musique d'amour  
En hautes notes vers la reine advenue.  
Au bras de son page, elle ne me vit point;  
— Mes yeux s'emplirent de désirs et de larmes,*

*Ils disparurent en gaies chansons  
Parmi les branches des allées;  
Mes larmes suivirent au loin les couleurs  
Des robes et des mantels en les branches.*

*Et les refrains de leurs chants d'amour  
Hantent ma tête et mes prières :  
Pourtant mon âme en est troublée  
— Mais si doux sont ces chants d'aimées !*

EDMOND RASSENFOSSE.

## PAYSAGE FUMISTE

---

De ma fenêtre, entre deux murs voisins, par dessus cour où pendent de veules vignes vierges et clos où des pavés s'entassent, par dessus le fraternel campement d'un trio de roulottes bohémiennes, le treillis sale d'un parapet barre le site pour escamoter la perspective. Il encombre, le parapet du pont jaune, sur son eau problématique, il domine, et quant à la rangée des minces plumeaux d'automne sur le quai deviné d'ici là derrière les accessoires, quant aux trois houppes faméliques dont trousseur le vent prouve l'espoir vert bien pâli par l'existence, vrai, on sent tout l'honneur pour eux qu'il consente à leur être perpendiculaire.

Il faut d'ailleurs cette inaltérable conviction malpropre et jaune pour se gober en ce site morne ; l'air penché des parapluies, et ces cache-nez revenus de tout qui chavirent entre les barreaux, s'avèrent découragés par ce val lacrymal.

Et tombe la fine pluie oblique, qui par bonds sournois flagelle et fait rage, et soudain méthodique et calmée, du ciel flou se distille et se dose.

— Plus loin (on devine que l'eau tourne, cette eau qu'on ne sait pas) plus loin s'étrangle le sourire d'un pré mince — que surplombe d'ailleurs le quai d'en face où cahote en détresse une guimbarde fantomale, quai noir et haut d'usines dont l'orgueil tantôt de jaillissants et floconneux panaches à présent sous l'ondée s'effume et dégringole.

Au reste, voici que tout se brrouille, le lointain du pré mince avalé — au trait d'union pléonasmique d'un pont encore et pareil, tout là bas, flanqué d'un peuplier raide comme la Justice, solennel pompier noir qui garde une bâtisse bourrue et des toits lavés : un groupe comme syndiqué que le haut mur alors d'une longue feuillée protège — car ces riches ont toutes les chances — de la trouble rafale au loin, qui noie la forêt grise.

Car, cependant, monotonement se perpétue la tranquille ou la rageuse rossade unitaire dont se réclame le décousu du paysage.

CHARLES DELCHEVALERIE.



# VISIONS

Pour Edmond GLESENER.

## I.

*La Nuit agenouillée aux seuils des cimetières,  
— statue douloureuse égrenant des prières, —  
évoque, en la lueur d'une pâle lumière,  
les mères sans enfants et les enfants sans mères !*

*Il est doux de dormir comme dorment les morts  
d'un sommeil infini qui vous ronge le corps,  
sans avoir pressenti que le rire des bouches  
est le masque pervers des grands remords farouches.*

*Et seul, je m'étendrai à l'ombre de ma Croix,  
sourd aux échos plaintifs, sourd aux fureurs des voix,  
car les tombeaux trop lourds des fastes de leur deuil  
s'écroulent sous le poids des pierres de l'orgueil !*

*Voici qu'au ciel renaît une aurorale trace,  
comme un reflet douteux de la torche vivace...  
et se couvrant le front de ses longs voiles noirs,  
la Nuit fuit en la crypte où séjourne le Soir.*

## II.

*Les cieux foudroient la mer de rayons obsesseurs,  
les vagues ruiselant d'éclatantes blancheurs  
caressent les récifs comme d'amoureux couples,  
dans la lasciveté de femmes aux corps souples.*

*Mon Espoir, dédaigneux des naufrages suprêmes,  
sur la mer ondoyant des joyaux d'argent blême,  
marche aux calmes profonds, frêle esquif invincible,  
unique cargaison des rêves indicibles !...*

*La tempête a cinglé la mer calme, outragée,  
les sommeils souverains de neige immaculée  
lèvent tumultueux des sommets inconstants,  
tandis que le soleil saigne son dernier sang.*

*Elle creuse l'abîme en ouvrant mille tombes,  
entasse sans linceuls les tristes hécatombes,  
holocaustes nouveaux de l'élément lustral;  
le drame fige en vous l'épouvante finale.*

RICHARD LEDENT.

## FLEURS MOROSES

### III.

*J'entends pleurer des Heures mortes  
au seuil désert de ma raison ;  
j'entends pleurer des Heures mortes  
heurtant timidement la porte,  
en l'implorance du pardon.*

*Ce sont les Heures délaissées  
aux lèvres blêmes des luxures,  
les pâles nuits désabusées,  
des gestes las d'ombres impures  
divagantes de fleurs froissées.*

*Et c'est si triste et si dolent  
ces Heures mortes que ramène  
la paix grave des oraisons,  
avec les pleurs toujours les mêmes  
vers les mains blanches du pardon.*

*Oh ! ces longs heurts des fronts aux dalles  
qu'étiolent les ombres mornes  
confusément des soirs fatals !  
Oh ! les plaintes de ces voix mornes  
rythmant les heurts des fronts aux dalles !*

*Mon Dieu, paix et miséricorde  
aux suppliants des vieux chemins  
qui s'en viennent à jointes mains  
quérir pardon au seuil des portes,  
mon Dieu, paix et miséricorde !*

EDMOND GLESENER.

## LES CHANSONS DU PRINCE LIRELAIRE

### I.

*Fut un prince Lirelaire  
N'eut rien que son destrier  
Et sa voix de chansons claires  
Et son rêveur lévrier.*

*Dit un jour : « Baise ma joue,  
Blanchelive très aimée,  
Veux partir, — ne fais la moue  
Ridicule de pleurer. »*

*Dit un jour : « mes beaux amis,  
Tournent et tournent les verres :  
Demain je serai parti  
A travers la forêt claire. »*

### II.

*Pleurer d'amour vers une femme,  
Tristesse que cela!  
Chercher l'ami vrai de son âme,  
Vaineté que cela!*

*Les songes à travers les tempêtes  
Vont seuls à toutes voiles ;  
Tenons la haute épée levée  
Devers les claires étoiles.*

*L'orgueil est la seule vertu  
Qui mène au sommeil long  
Au son de toutes les chanterelles  
De tous les violons.*



## III.

*Bon troubadour,  
Pourquoi t'en vas tout loqueteux ?  
— Ils ont mon castel mis en feu  
Pour me prendre mon amour.*

*Bon troubadour,  
Pourquoi ces pleurs en tes yeux clairs ?  
— A ceux qui mon castel brûlèrent  
J'ai vu sourire mon amour.*

*Bon troubadour  
Pourquoi chanter d'amour toujours ?  
— Il faut que tel mon chant résonne  
Afin qu'un peu de pain me donnes.*

## IV.

*Être le solitaire étrange,  
L'égaré de partout,  
Le jamais las de s'en aller  
Toujours vers n'importe où.*

*Et chercher par tous les chemins  
Sans jamais revenir  
Le but superbe et ridicule  
Que l'on ne peut tenir.*

*S'en aller magnifique ainsi,  
Des flammes dans son œil,  
Cavalcador de son ennui,  
Martyr de son orgueil.*

PAUL GÉRARDY.

## CHRONIQUE MUSICALE

### SOCIÉTÉ DES NOUVEAUX CONCERTS

#### *Deuxième Concert.*

On serait tenté de faire à Sylv. Dupuis le reproche d'avoir inscrit au programme de ce concert la symphonie de Mozart, et de s'être ainsi écarté du but de nous initier aux beautés des modernes. Mais, de l'audition de cette œuvre, il nous reste une impression d'un charme si persistant que nous remercions sincèrement Sylvain Dupuis de nous l'avoir donnée.

« La symphonie en sol mineur est un chef-d'œuvre d'inspiration et de science », dit Deldevez *Curiosités musicales*; sans doute; mais elle nous paraît aussi une œuvre profondément psychologique. Bien des choses furent écrites à ce sujet sur la symphonie de Mozart — des esthéticiens de tous genres y trouvaient ou déniaient un caractère passionnel, une philosophie instigatrice de l'œuvre. Sans doute, les symphonies n'exigent pas (quelques-unes du moins) de gloses philosophiques. Mais par leur nature même, ces œuvres ont œuvre d'ouvrir à nos âmes d'idéals horizons et de nous révéler ainsi l'âme initiatrice de ces symphonies. Et la symphonie en sol mineur évoque la vision persistante d'une femme ingénue, d'une femme-enfant un peu babillarde; des étoffes légères, brodées de soies et d'or pâle la drapent en des plis Louis XVI.

L'enfant souffre d'amour et le comprend-t-elle? là, ne va-t-elle pas insoucieuse, sans larmes en ses yeux, mais sans rires pourtant, dansant de lents menuets un peu tristes. Lors se révèlent les formes musicales de l'œuvre — sa tonalité, persistant dans le ton mineur auquel elle revient souvent et va se terminer dans le final. Puis l'instrumentation si discrète, si femme dirai-je, par l'absence de cuivres, de timbales. Seuls ici le quatuor, les bois et deux cors. Enfin les nuances qu'a très bien données l'orchestre, nuances qui peignent une féminine timidité.

\* \* \*

Stavenhagen que Liège connaît déjà — a joué ensuite le concerto de Beethoven pour piano et orchestre. Stavenhagen est un musicien sincère et il est admirable et seulement alors qu'il interprète les œuvres musicales et classiques. Ainsi, en écoutant le concerto de Beethoven il paraissait simplement le premier musicien de l'orchestre, tant était grande la sagesse, la vérité et la correction de son jeu. Mais aussi voudrions nous voir disparaître du programme d'un artiste au tempérament si profondément musical, les compositions pianistales où les difficultés hérissent de leurs épines le terre-à-terre d'une pensée souvent vulgaire. Ainsi me déplaisent le concerto et la rapsodie de

Liszt, malgré leur fougue dramatique et la prodigieuse interprétation qu'en a donnée Stavenhagen.

Enfin, une honnête exécution de fragments de la Walkyrie par M. Demest et une bonne diction du même, du chant du Graal de Lohengrin, mais l'organe de M. Demest est évidemment trop faible pour les rôles écrasants des œuvres wagnériennes.

## CONCERTS DU CONSERVATOIRE

### *Deuxième Concert.*

« Je préfère un simple timbalier allemand épris de son art, à un premier violon de l'orchestre jouant pour de l'argent ». Ainsi m'a-t-on dit, Thomson un jour flagella d'une sanglante ironie l'inconcevable indifférence de ceux pour qui la musique devrait être une religion bien aimée. Aussi, quelques-uns avaient-ils rêvé pour Thomson un insuccès ce soir où nous l'attendions, nous, pour le fêter. Et simplement et puissamment, César Thomson nous a courbés tous, admirateurs comme jaloux, sous le joug inéluctable de sa volonté et de son art.

Sa volonté, manifeste en la concentration de toutes ses facultés, amenées à incarner en lui le maître qu'il interprète. Sa volonté encore, par cette puissance magnétique qui vous saisit et vous abandonne tour à tour à son gré, semble-t-il.

Son art, par ce qu'il a d'admirablement personnel : car, à côté du mécanisme prodigieux d'un Paganini, car à côté de la sagesse d'un Joachim, à côté des qualités multiples que nous pourrions énumérer chez d'autres et que Thomson possède toutes, il y a encore cette chaleur communicative, ceci d'indéfinissable, comme un appel constant de notre âme à son âme. Aussi c'est un enthousiasme merveilleux et sans précédent à Liège, que le violoniste a soulevé parmi le public.

Jamais nous n'avons vu au Conservatoire, fêter un artiste si dignement et si sincèrement!

Faut-il parler de l'interprétation des œuvres exécutées par Thomson? Dans le génial concerto de Brahms où fluit comme une magie, le violoniste nous a tenaillé l'âme de cette magie; dans le trille du Diable, étourdissant de virtuosité, Thomson nous faisait oublier toute l'inouïe difficulté des traits pour nous laisser goûter le charme un peu triste de l'œuvre.

Puis enfin il mit un sentiment d'une excessive passion dans la passacaille de Haendel.

A la même séance nous avons entendu la 5<sup>me</sup> symphonie de Beethoven. Berlioz a fait une longue étude sur la psychologie de l'œuvre — mais après en avoir résumé le caractère d'une façon assez juste, il s'égaré au point de devenir bouffon en comparant le trait des basses aux ébats d'un éléphant en gaité.

Or, de cette œuvre surgit dominatrice l'image d'un humain vivant des passionnelles souffrances — et seules les humaines voix des

violoncelles et des basses pouvaient évoquer cette image avec la netteté, la force et la violence qu'à su lui donner Beethoven, précisément en ce déchainement d'un unisson des cordes.

Malheureusement l'orchestre a justifié quelque peu la comparaison fâcheuse de Berlioz par la façon dont il alourdit ce trait.

Le programme du concert comprenait encore le prélude de Tristan et Iseult sur lequel nous n'avons plus à revenir que pour louer la bonne exécution du passage pour cor anglais par M. Flyssen.

Puis le final de *Mlada*, opéra inachevé de Borodine — œuvre personnelle, mais surtout décorative. Enfin l'ouverture des *Maitres Chanteurs* dont l'exécution marque un léger progrès pour l'orchestre qui peut encore s'améliorer sensiblement.

STÉPHANE MONJOIE.

---

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

---

**From Home**, d'AUG. VIERSET. — Liège, Godenne, éditeur.

« Notes chétives, maigre gerbe rapportée d'un voyage trop hâtif dans un pays qui me déconcerte » ainsi l'auteur, en une timide dédicace, nous prévient favorablement et désarme le critique qui chercherait du grand art dans son livre. Point banales pourtant ces impressions. En un style trop peu coloré souvent, sont évoqués devant nous tels et tels paysages qui nous plaisent par leur calme poésie ou qui nous chassent un peu de mélancolie dans l'âme. Défile — après Ostende et Douvres — Londres, la sombre métropole, sous ses aspects les plus divers, avec ses étranges monuments noircis par le « London water » autant que par la pluie des âges et sur lesquels flotte une atmosphère des fabuleux événements de l'histoire, de drames mystérieux évoquant Shakespeare. Puis se silhouettent les « Park » aristocratiques et glacés donnant le spleen, les quartiers populaires fourmillants de gens de négoce affairés chez qui « l'âpre soif du gain plisse les fronts, enfièvre les faces, dessèche le rire, meute avide s'arrachant les lambeaux d'une journalière curée; » enfin, ces bouges servant d'asile aux miséreux, de refuge louche aux êtres inavouables, toute cette terrifiante infection, toute cette lamentable turpitude physique et morale qui doit faire frémir Dieu. *From-Home* est une œuvre honnête d'un artiste simple et sincère.

---

**MAURICE DESOMBIAUX : Les Amants de Taillemarck**, drame en 3 actes.

Un drame?... Non, certes. Un assemblage de scènes où — inarticulément — des personnages se meuvent. La haine — ô la formidable! — de ceux qui devièrent amants, est la très digne des très sombres



romans : « *Son corps rebondirait sur les rocailles de l'enfer* »... « *On me laisse seule avec ce monstre* ». Puis, sans transition, à l'encontre de toute analyse psychologique, l'auteur nous montre Rodolphe et la Duchesse embrasés d'amour à la pression seule de leurs mains : « *Rodolphe, aurore de ma vie* »... « *Etgive, fontaine de vie et de lumière* ». L'intervention si grandement banale de la camériste souffletée par sa maîtresse pour quelque insoupçonnable motif et dont « *la joue brûle et l'oreille bourdonne* », ajoute encore à notre ahurissement.

---

### Le Traité de la Méduse.

Sous une forme symbolique, M. Maurice Quillot développe des idées philosophiques qui ne sont guère, croyons-nous, que des transpositions du principe de la *Conservation de la Force*.

Nous nous demandons si une telle œuvre ne gagnerait pas à être complètement un *traité*, — et alors une plus rigoureuse liaison des idées serait désirable, ou bien un poème, débarrassé de certaine allure dogmatique.

Dans tous les cas nous voudrions plus de netteté dans les plans et, — par un simple détail de mise en scène, peut-être, — voir se mieux détacher du corps même de l'œuvre, les pages délicates du prélude.

Ces réserves faites, disons vite la précise sobriété de la forme chez M. Quillot et l'art de pondérer les sensations de manière à atteindre à un style suggestif et net.

---

### L'Envol des Rêves.

Cette œuvre de M. Arthur Dupont est puérile comme les désespérances d'un collégien, et cela ne l'empêche pas d'avoir la patte d'oie. Le défilé des lieux communs y est si long que l'on a envie, en le regardant, de rester tout le temps découvert, — pour ne se déranger qu'une fois.

Ce qui manque à ce livre c'est la personnalité, — je ne dis pas la sincérité, — de l'impression.

M. Dupont ne sent guère qu'à travers ses lectures et cette déviation bizarre est si bien devenue chez lui un phénomène normal qu'il parvient à rendre impersonnelles une ou deux visions originales.

Bref, un premier livre dont nous félicitons l'auteur de s'être débarrassé courageusement.

---

## NOTES.

---

A ceux dont les noms suivent, est confié le soin d'assurer à la revue sa marche régulière : Auguste Donnay, Charles Delchevalerie, Germaine Franck, Paul Gérardy, Edmond Glesener, Auguste Henrotay, Richard Ledent, Stéphane Monjoie, Edmond Rassenfosse.

La Revue sera tout aussi éclectique que par le passé, tant dans le choix des œuvres d'art moderne, que dans celui de ses collaborateurs.

Ses articles non signés engagent le groupe tout entier.

Les articles signés même des membres du groupe, n'engagent que leur signataire.

---

Le cliché de la Vierge de Dom Rupert nous a été communiqué par M. Claesens et a servi autrefois pour la reproduction qui se trouve dans l'ouvrage de M. Helbig.

---

### LES EXPOSITIONS.

Une série d'exhibitions très diverses se tiendront à l'Emulation du 19 février au 4 juin.

Des peintres de Munich et de Dusseldorf exposeront d'abord ; ils seront remplacés par une exposition burlesque organisée par le Cercle des Beaux-Arts ; elle aura lieu du 12 au 19 mars, et cédera à son tour la place aux œuvres d'anciens graveurs liégeois, dont Gilles Demarteau, De Roy, Valdor, Natalis, Coelers, Demeuse ; du 23 avril au 7 mai seront exhibés des tableaux anciens hollandais, flamands et wallons ; enfin la série sera clôturée par une exposition d'art industriel et d'ameublement que l'on devra aux soins de la société des *Artistes Liégeois*.

\* \* \*

Les artistes invités à prendre part, indépendamment des membres de l'Association, au Salon des XX qui s'ouvrira en février sont : *pour la Belgique*, M<sup>me</sup> Marguerite Holeman, MM. W. Degouve de Nuncques, Charles Doudclet, Léon Frédéric et Jean Gaspar ; *pour la France*, M<sup>me</sup> Jeanne Jacquemin, Emile Bernard, Albert, Besnard, Alexandre Charpentier, Henri Cros, Henri-Edmond Cross, Jules Desbois, Hippolyte Petitjean, H. de Toulouse-Lautrec ; *pour l'Angleterre*, MM. Ford Madox Brown, E.-A. Hornel et P. Wilson Steer ; *pour la Hollande*, M. J. Thorn Prikker.

La plupart de ces artistes n'ont jamais exposé en Belgique.

\* \* \*

Samedi 11 s'est ouvert à Anvers à l'ancien Musée de peinture, Place du Musée, le Salon annuel des XIII.

Voici les noms de quelques invités de marque : MM. Roll, Mesdary, von Uhde, Kuehl, Grönweld, Fügél, Sisley, Skredsvig, D. Oyens, Besnard.

Parmi les Belges : MM. Alb. Baertsoen, F. Binjé, Den Duyts, Gilsoul, Hagemans, Richir et Jan Stobbaerts.

Ce Salon ne restera ouvert que quinze jours.

---

Lire, dans les suppléments dominicaux de l'*Indépendance* des pages signées Maeterlinck, Fernand Séverin, Hector Chainaye, Francis Nautet, ainsi qu'un merveilleux *Conte d'enfants* d'Albert Mockel.

---

A signaler la réapparition du *Chasseur de chevelures*, encarté maintenant dans la *Revue blanche*.







# FLORÉAL

---

Revue bi-mensuelle  
de Littérature et d'Art

---

Ont collaboré à ce Numéro :

AUGUSTE DONNAY — GERMAINE FRANCK  
PAUL GÉRARDY — AUG.-M. HENROTAY  
MAURICE MAETERLINCK  
GEORGES MARLOW — CAMILLE MAUCLAIR  
STÉPHANE MONJOIE

---

DEUXIÈME ANNÉE — N° 2.

28 FÉVRIER 1893





# FLOREÁL

FONDATEUR : PAUL GÉRARDY

REVUE BI-MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*Paraissant le 15 et le 30 de chaque mois  
en une livraison de 16 pages.*

Chaque exemplaire sera accompagné d'une reproduction photographique d'une œuvre du vieil art mosan, ou d'une lithographie d'une œuvre moderne.

---

## ABONNEMENT :

POUR LA BELGIQUE, 9 FRs; UNION POSTALE, 10 FRs.

Sur papier de luxe : Exemplaires accompagnés d'une reproduction à grande marge : 20 frs.

---

*La revue ne publie que de l'inédit et reste indépendante de toute coterie littéraire ou politique.*

*Ses articles non signés engagent le groupe tout entier.*

*Les articles signés même des membres du groupe, n'engagent que leur signataire.*

Bureaux : RUE FUSCH, 13, LIÈGE.

---

## SOMMAIRE DE CE NUMERO :

|                                       |                         |
|---------------------------------------|-------------------------|
| Le Philoquet de Lambert Lombard.      |                         |
| Trois Chansons . . . . .              | MAURICE MAETERLINCK.    |
| <i>L'Émoi des Lys</i> . . . . .       | GERMAINE FRANCK.        |
| <i>A celle qui fut pâle</i> . . . . . | CAMILLE MAUCLAIR.       |
| <i>Par les Chemins</i> . . . . .      | AUGUSTE DONNAY.         |
| <i>L'Aube</i> . . . . .               | GEORGES MARLOW.         |
| <i>Mirages</i> . . . . .              | AUGUSTE-MARIE HENROTAY. |
| <i>Lucifax</i> . . . . .              | PAUL GÉRARDY.           |
| Chronique musicale. . . . .           | STÉPHANE MONJOIE.       |
| Notes.                                |                         |

## PHILOQUET, de Lambert Lombard

(MUSÉE DE PEINTURE DE LIÈGE)

---

Lambert Lombard est né à Liège, en 1505 ou 1506.

Il reçut d'un maître wallon une éducation assez sommaire qu'il compléta lui-même par de fortes études littéraires et par des voyages. A Middelbourg, il rencontra Jean de Maubeuge de qui il devint l'élève. Grâce à la protection d'Erard de la Marck, il accompagna en Italie le cardinal anglais Reginald Pole.

Il nous reste de son œuvre :

Une *Cène* (Musée de Liège); une *Cène* (Musée de Bruxelles); une *Cène* (Hopital Ste-Agathe, Liège); *Adoration des Bergers* (Vienne); *Nativité* (Hopital de Bavière, Liège); un portrait du peintre par lui-même (chez M<sup>me</sup> la marquise de Péralta); une *Descente de Croix* (Galerie nationale, Londres); quelques fragments des volets du retable de St-Denis à Liège, etc.; un certain nombre de dessins et croquis.

Lambert Lombard était aussi architecte. On lui attribue une maison rue Haute-Sauvenière et le portail de l'église St-Jacques à Liège.

L'œuvre que nous reproduisons se trouve au Musée de Peinture de Liège. Ce serait le portrait d'un fou populaire en cette ville au temps de Lombard.

Le peintre mourut à Liège, en août 1566.

## TROIS CHANSONS

---

### I.

*Ouvrez, mon père, ouvrez  
La porte est éclairée  
Et je vois la lumière.*

*— L'herbe est humide encore  
Mes filles attendez  
Tout à l'heure j'ouvrirai —*

*Ouvrez, mon frère, ouvrez  
J'entends sonner midi  
Et que l'on danse aussi...*

*— Ils cherchent un peu d'ombre  
Attendez-moi, mes sœurs,  
J'ouvrirai tout à l'heure —*

*Ouvrez vous qui m'aimez !  
Ils ne dansent déjà plus  
Et nous n'avons rien vu...*

*— La fête commence à peine  
Attendez, mon aimée,  
Je vais chercher les clefs. —*

*Ouvrez vous qui passez !  
La porte devient noire  
Et nous mourrons ce soir...*

*— Il est trop tard mes filles  
J'entends sonner minuit  
Il faut vous mettre au lit.*



## II.

*On est venu dire — (Mon enfant j'ai peur) — On est venu dire — Qu'il allait partir —*

*Ma lampe allumée — (Mon enfant j'ai peur) — Ma lampe allumée — Me suis approchée —*

*A la première porte — (Mon enfant j'ai peur) — A la première porte — La flamme a tremblé —*

*A la seconde porte — (Mon enfant j'ai peur) — A la seconde porte — La flamme a parlé —*

*A la troisième porte — (Mon enfant j'ai peur) — A la troisième porte — La lumière est morte...*

## III.

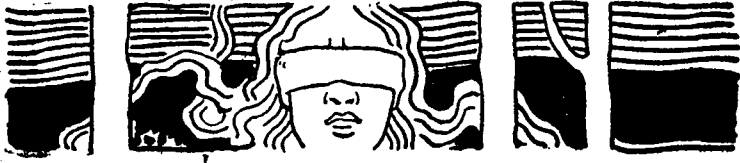
*Quand son époux l'a mise à mort  
Elle a poussé trois cris d'effroi.*

*Au premier cri qu'elle a poussé  
Elle a dit le nom de son frère :  
Il se réveille et voit passer  
Trois colombes aux ailes brisées.*

*Au second cri qu'elle a poussé  
Elle a dit le nom de son père :  
Ouvre sa fenêtre à l'instant  
Et voit voler trois cygnes en sang.*

*Au dernier cri qu'elle a poussé  
Elle appelle enfin son amant :  
Ouvre la porte de son château  
Et voit fuir au loin trois corbeaux.*

MAURICE MAETERLINCK.



## L'EMOI DES LYS

### II.

Une douce mère avait un enfant qui était pour sa vie comme la lumière révélée.

Souvent elle tendait les bras et l'être entier vers cette voltigeante petite âme de candeur essentielle.

Elle buvait, avide, aux petites lèvres d'aurore en corolles, toute sa soif de blancheur, son grand rêve lilial effaré devant la vie.

Et elle sentait alors son âme s'irradier, soulevée de palpitations d'ailes.

Car les petits pas tremblants et naïfs, quand s'apeurent et frissonnent les plis de chair rosée, sont un si doux poème d'innocence!

Et les petites mains qui s'attachent, toujours en offrande d'adorable confiance, les menus gestes de grâce imprécise sont toute candeur aussi.

Car la blancheur lactée, les lignes duvetées de ce petit corps d'amour où tremble, à son aube, l'ingénuité craintive sont pureté encore.

Car les fines boucles, — or qui chante et palpite — les regards frais de caresses et d'ignorance ravie, le naïf sourire, où sur les tièdes corolles, fleure la jeune âme avec des frémissements d'oiseaux, et les petits mots qui s'émerveillent, n'est-ce pas toute chasteté initiale?...

Or, à l'incomparable mère qui aimait en son enfant, non sa propre chair de mort, mais un reflet de l'âme éternelle, il advint un inappréciable bonheur :

Elle tendait encore les bras vers le doux être de candeur, lorsqu'à cette heure marquée pour sa maternité triomphante, elle n'enleva contre son cœur en délire qu'un petit corps blême et roide.

Alors, prise d'une folie sacrée, elle emporte entre ses bras cette enfance élue et s'enfuit loin devant elle, s'enfuit toujours par les monts et par les plaines, par les grèves et par les monts encore. Partout au ong de sa fuite incessante, saccageant les buissons clairs, dévastant



les rives parfumées, elle cueille d'un geste fébrile toutes les fleurs d'innocence qui s'offrent. Elle s'en revêt, s'abîme sous les fleurs, en couvre frénétiquement son doux fardeau d'amour, toute cette pauvre petite chair nacrée, maintenant illusoire.

Puis, longtemps encore, elle court, la sainte folle, sans qu'elle sache la durée de cette course éperdue; et elle arrive enfin au haut d'une falaise...

Là, ses yeux qu'une flamme inextinguible creuse depuis la fuite inconsciente des heures, s'éblouissent d'une cascade qui roule la neige en tumulte de ses flots, du ciel profond jusqu'aux abîmes de la terre.

La mère, rayonnante d'un amour insensé, brandit vers cet appel, un geste de clair espoir et d'épouvante glorieuse et, serrant à jamais contre elle la douce chair d'enfance, elle s'élançe dans l'espace vers les bonnes vagues qui grondent leur joie.

Et maintenant se mêlent la neige des flots, la neige des fleurs et la neige des corps pour de mystiques floraisons qui, plus tard, surgiront des eaux calmes.

GERMAINE FRANCK.



## A CELLE QUI FUT PALE

Pour Max *ELSKAMP*,  
cordialement.

*O palmier ! je détache de toi ma liane,  
Et le fruit de tes dents a fatigué ma faim :  
Je m'abstiens de la pulpe étrange et diaphane  
Que sent fondre ma lèvre aux baumes de ta main.*

*Ton jeune sein ne berce plus à mon oreille  
L'exil magnifique de la mer, et tes yeux  
N'orientent leur eau dormeuse et nonpareille  
Au mirage de mon exode soleilleux.*

*Voilà que mon désir du seul puits du silence  
Me fait craindre le vin fécond de ton baiser,  
Et qu'ayant desséché l'urne de somnolence  
Je connais que ma soif ne s'en peut apaiser.*

*Assez longtemps j'ai treillagé ma rêverie  
Au marbre princier des chairs où tu t'abstrais :  
L'espallier se dénude et la grappe est sûrie,  
La mousse de mon cœur te stériliserait.*

*Emerreillé du mûr spectacle de ton faste,  
J'ai cueilli dans ton luxe ainsi qu'en un verger ;  
Mais les suc de tes fleurs et leur triomphe chaste  
Me seront viatique au pays étranger.*

*O mon crépuscule oriental ! Vers des landes  
Mélancoliques où vous serez mon soleil,  
Je vais tresser de longs souvenirs de guirlandes  
Pour en parer l'illusion de votre éveil.*

*El j'y savourerai le paysage énorme  
De vos doux yeux, pour qu'au fleuve du spleen subtil  
La frêle qui se plaint au fond de moi s'endorme,  
Indolente comme un nénufar en exil.*

CAMILLE MAUCLAIR.



## PAR LES CHEMINS

---

### *Les réverbères.*

Les réverbères s'échelonnent entre les haies dans les ruelles : les ruelles noires entre les haies.

Ces pauvres haies faites de trous, où sèche le linge des pauvres gens.

Les maigres haies au bord des champs — où la récolte se complique de vieilles boîtes de fer blanc et de débris de porcelaine.

... Les maigres champs, fumés de schiste, où les choux sont toujours malades!...

Les réverbères s'échelonnent entre les haies dans les ruelles.

Des bruits de pas dans la ruelle ; sur le ciel s'avance une échelle.

Elle s'incline sur la lanterne ; les vitres bruissent sous le choc enfermant la lumière terne.

Flamme triangulaire et fauve — lumière isolée dans le noir — car il fait nuit.

Le pavé en dessous s'éclaire, zébré d'une araignée de songe — ombre indécise — qui s'allonge tremblant au vent.

La vitre a des miroitements, et contre le verre mal essuyé les phalènes se suicident.

Le poteau s'incline branlant — autrefois il fut peint en vert — il fut oublié cet hiver et le vert est devenu blanc.

Il voit passer les pauvres gens qui se traînent au long des ruelles.

Les enfants lui jettent des pierres ; il est le soutien tutélaire des ivrognes aux pas chancelants.

Il regarde, témoin austère, les amoureux s'embrasser loin de sa potence de fer — célibataire solitaire dans les ruelles entre les haies.

A sa potence de fer noir se balance parfois un pendu — ou bien la queue d'un cerf-volant, qui lui fait un ornement flottant au vent.

Et sa flamme luit jusqu'à l'aube sous le réflecteur jadis blanc.

Les réverbères s'échelonnent entre les haies dans les ruelles.

*Les boîtes aux lettres.*

Les boîtes aux lettres ont la bouche toujours ouverte.

A l'angle des quais, au coin des rues — sur un soubassement de pierre grise — elles sont en fonte recouverte d'une peinture verte.

Sur leur ventre des ornements ! et comme un bulletin d'hôpital, un rectangle de métal, écrit à l'encre indélébile, dit que l'on fait leur autopsie huit ou neuf fois jusqu'à minuit.

Car toujours manger du papier, des lettres d'affaires, des journaux, des circulaires et des revues hebdomadaires, d'être bourrées de lettres de mort — c'est leur sort.

Et leur bouche est toujours ouverte, par le soleil et sous l'averse.

*Les pommiers morts.*

Sur un ciel au ton d'ivoire s'incruste le noir des pommiers morts.

Des branches noueuses et des troncs creux.

Jadis des fleurs et des feuilles sur ces branches qui supportent le vide, faisaient la joie sous le soleil.

Le terrain est couleur de suie et ils sont morts les pommiers.

Car l'homme a fait des trous dans la terre, l'homme a fait des choses qui rapportent, l'homme a creusé une houillère — et lentement et lentement le schiste noir et la poussière ont envahi le verger clair.

Les pommiers sont morts, car ils sont fiers et leurs branches de révolte, vertes et rouges, sur le ciel bleu et dans le vent, n'étaient pas faites pour la houillère.

Et voir passer tous les matins des théorics d'êtres humains — hâves et courbés — aux yeux de faim, et voir passer dans les soirs rouges des dos voûtés, des jambes lasses : les pommiers exaspérés ont poussé !

Ils ont poussé très haut leurs feuilles. Ils ont poussé des fleurs sanglantes. Ils ont poussé dans les tourmentes les hiéroglyphes de leurs branches, qui disaient « ayez pitié » !

Et, las, un jour d'efforts trop grands, las d'efforts incessants — ils sont morts.

On ne fera pas des planches de leur bois mort.

AUG. DONNAY.



## L'AUBE

---

*Pour Léon PASCHAL.*

*Une aube cristalline et douce au loin s'éveille,  
Frôlant de ses baisers timides les tourelles  
Et les envollements légers des tourterelles  
Brodent de pâles fleurs le ciel qui s'ensoleille :*

*Au rythme cajoleur des roses revenues  
De l'île légendaire où la saison méchante  
Avait enténébré leur âme, une voix chante  
Le Cantique incertain des choses ingénues.*

*O l'âlme voix, la frêle chanson puérile  
Estompant la langueur de l'aube émerveillée  
D'un peu d'ennui, telle une enfant chère oubliée  
Qui mire sa tristesse en un fleuve tranquille !*

*Le Lys, sceptre d'orgueil, abandonné des reines,  
Et la jacinthe, étrange fleur du sortilège,  
Et le lilas dont le joyeux carillon neige  
Des chants d'amour et de plaintives cantilènes,*

*Sè penchent sur l'étang musical où les Cygnes  
Pareils aux nefs d'ivoire, effleurent le silence  
D'un murmure imprécis plein de songes d'enfance,  
Et le matin sourit à ces clartés insignes.*

GEORGES MARLOW.





## MIRAGES

Ce fut d'abord une débauche d'éloquence intime. Il se drapait en des attitudes tragiques et se sentait terrible comme un fléau de Dieu.

Par de lentes circonvolutions, cette fureur rentra au logis et alors il se mit à combiner des vengeances raffinées.

Les nerfs se détendirent peu à peu et après un touchant attendrissement à se croire un incompris, un désespoir féroce lui fit serrer les dents et il savoura, avec une conviction profonde, « l'âcre volupté de souffrir ».

Toute la lyre lamentable y passa : la rancœur et la désespérance, la lente montée au Golgotha, la croix et le couronnement d'épines, enfin le calice d'amertume qu'il vidait, avec quelle ivresse !

Il eut voulu connaître les maux qui font hurler ; car, en réalité, il était très peu satisfait de la médiocrité de ses sensations ; tandis qu'il avait souffert sincèrement de maux chimériques, il en arrivait à sentir artificiellement des souffrances réelles ; étranges contradictions chez ceux-là qui vivent sous l'œil ironique de leur conscience.

Ils ne sont d'ailleurs jamais tout entier à leur peine : trop de choses éparpillent leur attention ; comment écartier tout souci de plastique de leur tristesse, tout lyrisme dans leurs impressions ? Pour arriver à vivre juste sa vie, il faut, en maître absolu, dégager son âme de toute une moisissure de vanité.

D'ailleurs, peuvent-ils connaître les grands ravages du désespoir, ceux qui s'exercent à prévoir leurs impressions et à les analyser au passage ? Les coups de foudre ne frappent que les âmes somnolentes.

Les bouleversements sont presque aussi étrangers à ces âmes malades, qu'aux natures débiles les apoplexies foudroyantes.

La surexcitation de leurs nerfs, les sensations aiguës, corrodantes même, sont chez eux comme ces maladies originelles qui semblent entretenir la vie : il est des êtres chétifs qui vivent quatre-vingt-dix ans entre l'apothicaire et le fossoyeur.

Au bout de huit jours, il s'aperçut de tout son naïf cabotinage et, trouvant la chose curieuse, il se mit à noter.

La sensibilité épuisée, maintenant, il se sentait l'esprit fort et souple comme les membres après un bain rafraichissant. Il se mit à une besogne régulière et abondante; il se possédait entièrement, tâtait ses faiblesses, exerçait ses côtés faibles, pesait tout avec calme, et ce calme n'empêchait pas la fougue, mais une fougue tout intellectuelle. Il s'aperçut même avec stupéfaction qu'il pouvait arriver, avec infiniment plus d'aisance qu'autrefois, à des mouvements pathétiques.

Cet état d'esprit s'effaça aussi vite que les précédents, mais pour reparaitre encore et décider de son avenir.

Tel thème annoncé dès le prélude ne se développe parfois dans toutes ses variations qu'au finale de notre existence.

(A suivre).

AUG. HENROTAY.



# LUCIFAX

*To the honourable gentleman Melck.*

Eternelle splendeur de l'estival midi !

Des poussières de roses, en voltiges ténues, vibrent.

Roses rouges comme du sang d'adolescent, candides roses blanches — un sourire d'enfant — et languides roses trémières, et voluptueuses roses mousseuses.

Une poussière de toutes les roses qui sont, et de celles aussi, si pâlement roses, disant le regard d'une vierge qui se meurt d'anémie, un jour de printemps.

Toutes les roses.

La ténue et frêle chanson de la Lumière vibre et l'atmosphère se fige en clairs parfums.

Cependant, sur de lointaines montagnes, tordant le jaune fumeux de sa flamme, se consume, inutile, la Torche.

Et rouge, et jaune, et rouge encore, et puis expirante dans sa noire fumée — puis jaune et rouge encore, la ridicule flamme se tord, affolée d'impuissance, dans la radieuse ubiquité de la Lumière.

Et alentour la Lumière — oh la si claire et si douce ! — enfant un peu, houspille légèrement, ironique à peine, l'envieuse.

\* \* \*

Alors la Torche :

« Il faudrait ici des glaives ! Il faudrait de hauts glaives terribles, éventreurs de soleils ! Et des héros les brandiraient dans la volupté de sacrilèges escalades.

» Mon inutilité se consume, esclave à jamais sous la jalousie rageuse du soleil.

» La lumière enténèbre ma splendeur — et cependant je possède en moi le salut du monde et des hommes !

» Il faudrait ici des glaives ! Héros, à l'appel de la salvatrice enchaînée, ne surgirez-vous de la plaine à l'assaut libérateur ?

» Escaladez, mortels superbes, la montagne, dérisoire piédestal de ma majesté!

» Et je veux que la Lumière qui obscurcit ma gloire, meure, à jamais! — et je veux que vos mains orgueilleuses, Héros! me brandissent par les nues, sublime, à travers la multitude ébranlée des étoiles, — afin que, tuant de ma splendeur inconçue dans vos âmes, la négative clarté du ridicule soleil, j'éclaire à jamais les cieus et les hommes! »

\* \* \*

Et des Héros surgirent, porteurs de glaives.  
Ils s'élevèrent de la plaine, les innombrables.  
Ce fut l'escalade, épique et grandiose, vers la clamante enchainée.  
Et il se fit d'étranges choses.

Ceux qui couraient à l'assaut en rencontraient d'autres, qui y couraient aussi. Leur hâte était grande; ils ne se virent pas les uns les autres; ils n'eurent le temps de se dire une parole, — et d'ailleurs, aucun mot d'ordre ne gouvernait l'étrange horde.

Chacun alors, aveuglément, se sentant frôlé, les épées jaillirent.

Le combat fut terrible, car tous se crurent en lutte contre les monstres, gardiens de la Torche.

Des morts et des morts! De la montagne, partout ils dévalèrent, hideusement. Et tant et tant étaient morts que les survivants, de leurs glaives, ne fauchaient plus que le vent.

Bientôt alors, sur le sommet, ce plaisant tableau se vit.

Deux hommes, les derniers, des versants opposés de la montagne surgirent.

Ils allaient oublier, l'un, que sa main, crispée en ses cheveux, resserrait douloureusement son crâne fendu; l'autre, qu'en sa gauche il tenait ses entrailles — et ils allaient, certes, l'un l'autre se pourfendre, quand ils virent — ô misère! — que la torche salvatrice du monde et des hommes, n'était qu'un méchant bout de chandelle.

Et, la chandelle ne valant pas le jeu, ils moururent sans s'être pourfendus.

PAUL GÉRARDY.

# CHRONIQUE MUSICALE

## SOCIÉTÉ DES NOUVEAUX CONCERTS

### *Troisième Concert.*

**Symphonie en ut mineur.** (*Première œuvre symphonique de Johannes Brahms, exécutée à Carlsruhe, le 4 novembre 1876.*)

Une analogie frappante rapproche cette œuvre de la IX<sup>e</sup> symphonie de Beethoven. Influence, imitation, déclare immédiatement la critique. Evidemment, en Brahms nous sentons l'affiliation avec les génies qui dominent en surplomb : Bach, Beethoven et Wagner, trinité assise par le maître aux pierres angulaires de son éducation musicale. Mais dans la symphonie en *ut*, Brahms a voulu et non subi cette analogie avec la IX<sup>e</sup>. Il pouvait, certainement, éviter telle forme, telle allure de la phrase et des thèmes, — où surgissent des visions très claires de la IX<sup>e</sup> symphonie. Maître de la forme, Brahms, librement, pouvait choisir.

Or, voici, pensai-je, son vouloir : après la IX<sup>e</sup> symphonie où Beethoven embrasse et analyse la genèse, les luttes, les souffrances et le triomphe de toute une phase du caractère humain ; après cette œuvre donc, reprendre en un sentiment plus intime, plus partiel, la peinture synthétique d'une âme subissant les mêmes luttes. Et par telles citations, épigraphiques en somme, faire planer la parole de Beethoven et la rendre plus humainement tangible en la description intense de cette vie vécue ; telle paraît pour nous la philosophie de la symphonie de Brahms. Or débarrassez l'œuvre de certaines longueurs et redites inutiles — appréciez le vouloir de Brahms — et la symphonie reprend plus fièrement sa personnalité et sa grandeur. Après l'*allegro*, dans lequel deux thèmes établissent la théorie du maître, se déroule l'*andante* d'une forme très personnelle — le haut-bois semble chanter une phrase de chanson populaire et nettement le caractère de l'œuvre s'établit : telle une âme d'artiste pauvre emportée vers l'ascendant chemin des cimes d'un art triomphal. Et c'est jusqu'au finale de la symphonie, la peinture de la prière, la lutte, le doute si bien chantés par les violons, les tressaillements d'espérance et enfin en une apothéose finale la victorieuse réalisation du rêve.

### **Ouverture symphonique pour *La Princesse Maleine.***

Après l'audition de la symphonie de Brahms, Sylvain Dupuis nous a donné la joie d'entendre une œuvre jeune et fière, une œuvre pensée et composée sincèrement. C'était l'ouverture symphonique pour *la Princesse Maleine* de Maeterlinck.

Disons vite notre admiration pour son auteur. M. Pierre de Bréville, élève de César Franck, possède admirablement la science orchestrale, une connaissance profonde des timbres multiples des instruments qu'il asservit à ses desseins. Mais cette science, Pierre de Bréville la soumet entièrement à sa pensée, à la discipline sévère de ses conceptions, à l'enchaînement logique des différentes parties de l'œuvre qu'il crée.



L'ouverture paraphrase très bien l'œuvre de Maeterlinck. Le thème de la Fatalité et celui de Maleine évoluent logiquement à travers les parties descriptives sans rien perdre de la vérité et de l'émotion qu'ils possèdent.

Une seule chose sépare la composition musicale de M. de Bréville de l'œuvre de Maeterlinck, et elle est indépendante du compositeur musical. La vision évoquée à l'audition de l'ouverture est totalement d'une autre couleur que celle suscitée par la lecture du drame. Cela tient sans doute au caractère germanique de Maeterlinck, alors que M. de Bréville est plutôt latin.

Le public a fait à M. de Bréville une ovation sincère et méritée et nous dirons que c'est avec une véritable émotion que nous l'avons applaudi.

L'orchestre de Sylvain Dupuis a interprété la symphonie, l'ouverture de *la Princesse Maleine*, ainsi que *les murmures de la forêt* du *Siegfried* de Wagner d'une façon tellement superbe que dorénavant nous pouvons compter ce jeune orchestre comme un des premiers de Belgique.

Je ne parlerai que peu de M. Klengel. — C'est un virtuose, un très grand virtuose, le plus grand virtuose peut être du violoncelle, mais franchement il n'est pas permis d'accoupler Bach et Massenet comme cet artiste se l'est permis et de nous paganiner le tympan pendant sept minutes vingt et une secondes d'un mouvement perpétuel à raison de un battement par quart de seconde.

---

*Concert extraordinaire du 22 février 1893 avec le concours de  
l'Amsterdamsch a Capella Koor.*

A la généreuse initiative de Messieurs Dupuis et Vanden Schilde, nous devons le rare plaisir d'avoir entendu au conservatoire de Liège l'*Amsterdamsch a Capella Koor*. — Faire connaître et apprécier par une admirable interprétation les chansons populaires, les romances humoristiques, les chants sacrés des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles de maîtres hollandais et belges, tel est le programme de ces rhapsodes surprenants.

Ils nous est resté de ces chefs-d'œuvres de musique vocale ancienne un souvenir empreint d'une émotion intense. — Nous nous promettons de faire dans le prochain numéro une étude détaillée des différentes œuvres inscrites au programme.

STÉPHANE MONJOIE.

## NOTES

*Floréal* remercie cordialement les revues et journaux qui ont annoncé sa transformation.

Le samedi 4 mars Paul Verlaine lira des fragments de son œuvre en la salle de l'*Emulation*.

Au quatrième Nouveau-Concert, on exécutera le premier acte de *Tristan et Yseult*; les chœurs seront chantés par *La Légia*. Cette audition sera précédée d'une conférence de M. Maurice Kufferath sur l'œuvre de Wagner.

On annonce que le Théâtre d'Art de Paris ouvrira sa prochaine saison par la création de *Pelléas et Mélisande*.

Il y a en ce moment de nombreux pourparlers qui paraissent jusqu'ici devoir très sérieusement aboutir, en vue d'une grandiose exécution de la Tétralogie à Bruxelles en 1895.

Au foyer de la Salle d'Emulation, à Liège, il s'est tenu, ces jours derniers, une petite foire de chromolithographies émanées de Dusseldorf et de Munich.

A paraître : de Maurice Maeterlinck, *La Quenouille et la Besace*; de Max Elskamp, *Salutations, dont d'angéliques*.

On représentera au prochain spectacle du Cercle des Escholiers, où se joua *La Dame de la Mer*, une comédie en trois actes de Camille Lemonnier, tirée de *Madame Lupar*.

Au Musée communal d'Ixelles est organisée actuellement une exposition d'affiches parmi lesquelles dominent celles de Chéret, de Toulouse-Lautrec, Grasset et Willette.

L'éditeur Lacomblez, de Bruxelles, prépare une réimpression des *Premières Poésies* de Villiers de l'Isle Adam. On sait que la première édition de ces vers de jeunesse parut à Lyon en 1862, chez Scheuving.

Le même éditeur met en vente une nouvelle édition de *La Légende d'Ulenspiegel* de Charles de Coster.

Paraîtra incessamment : *Dit un Page*, vers d'Edmond Rassenfosse, dessins d'Aug. Donnay et d'Armand Rassenfosse.

L'abondance de matières nous a empêchés de reproduire dans ce numéro une chanson populaire qu'a bien voulu nous communiquer notre ami O. Colson, directeur de *Wallonia*.

Le second numéro de l'intéressant recueil qu'il dirige contient un débat, des chansons et des contes d'un réel intérêt artistique.

*In cauda venenum...*

Nous prions nos lecteurs de ne pas s'effaroucher au reçu des quittances d'abonnement que nous allons mettre en circulation et de leur réserver un accueil sympathique.



Le prochain numéro de *Floréal*, contenant de nombreux vers et proses qui n'ont pu trouver place en ce présent fascicule, paraîtra vers le milieu de la semaine prochaine.



# FLORÉAL

---

Revue bi-mensuelle  
de Littérature et d'Art

---

Ont collaboré à ce Numéro :

AUGUSTE DONNAY — PAUL GÉRARDY

RICHARD LEDENT — STÉPHANE MONJOIE

EDMOND RASSENFOSSE — GEORGES ST-MLEUX

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

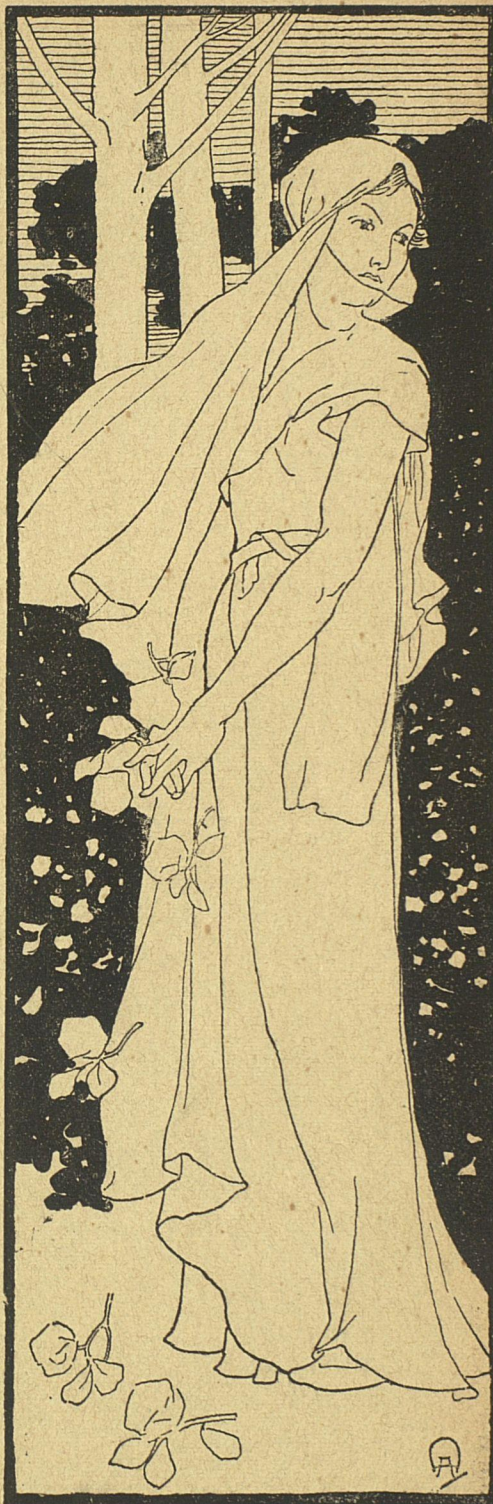
---

Ce numéro est accompagné d'un dessin  
d'Auguste Donnay

---

DEUXIÈME ANNÉE — N° 3.

15 MARS 1893





# FLORÉAL

FONDATEUR : PAUL GÉRARDY

REVUE BI-MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*Paraissant le 15 et le 30 de chaque mois  
en une livraison de 16 pages.*

Chaque exemplaire sera accompagné d'une reproduction photographique d'une œuvre du vieil art mosan, ou d'une lithographie d'une œuvre moderne.

---

## ABONNEMENT :

POUR LA BELGIQUE, 9 FRs; UNION POSTALE, 10 FRs.

Sur papier de luxe : Exemplaires accompagnés d'une reproduction à grande marge : 20 frs.

Abonnements mixtes (exemplaire papier ordinaire avec reproduction à grande marge) 15 frs.

---

*La revue ne publie que de l'inédit et reste indépendante de toute coterie littéraire ou politique.*

*Ses articles non signés engagent le groupe tout entier.*

*Les articles signés même des membres du groupe, n'engagent que leur signataire.*

Bureaux : RUE FUSCH, 13, LIÈGE.

---

## SOMMAIRE DE CE NUMERO :

|   |                    |
|---|--------------------|
| De la <i>Clarté de Vie</i> . . . . .      | F. VIELÉ-GRIFFIN.  |
| <i>Par les chemins</i> . . . . .          | AUGUSTE DONNAY.    |
| <i>Dans le Jardin des soirs</i> . . . . . | GEORGES ST-MLEUX.  |
| <i>Clair d'âme</i> . . . . .              | EDM. RASSENFOSSE.  |
| <i>Les Troyennes</i> . . . . .            | PAUL GÉRARDY.      |
| <i>Les Désirs</i> . . . . .               | RICHARD LEDENT.    |
| <i>En la glace</i> . . . . .              | CH. DELCHEVALERIE. |
| Chronique musicale . . . . .              | STÉPHANE MONJOIE.  |
| Notes.                                    |                    |



TIRÉ DE

## La Clarté de Vie

*Voici l'aube,  
Blanche comme une chair de supplicé;  
Prends donc et mange :  
L'aurore coule comme le sang du Crucifié!  
Prends, bois, et sois un ange.*

— *N'as-tu pas un message?  
Pas une parole à redire?  
Pas même un mot d'espoir, d'amour, de joie?  
— Vois : l'orient rougeoit,  
Le soleil jaillit comme un chant de lyre.*

—  
*Quelle tristesse?  
Vaux-tu la vie éparse et prodiguée?  
Vaux-tu ton âme insigne?  
Vaux-tu le geste  
Du semeur matinal et gai?  
N'es-tu pas digne?*

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.



## PAR LES CHEMINS

---

### *Poteaux télégraphiques.*

Dans les campagnes qui sont plates afin que plus facilement le paysan puisse jusqu'au ras faucher la moisson blonde des épis... et ne perdre que très peu de paille.

Dans ces campagnes sans arbres ou n'existe plus le moindre buisson — (les arbres et les buissons font du tort aux moissons).

Le long des routes qui sont droites pour ne pas distraire le piéton — et qui sont longues — toujours si longues qu'on ne sait pas où elles s'arrêtent; le long des routes s'alignent en file des poteaux télégraphiques.

A des distances toujours les mêmes, un poteau droit toujours le même, et deux godets de porcelaine — pour isoler les fils de fer.

Le fil de fer a des courbes qui mesurent la distance d'un poteau à un poteau et toujours la même courbe à chaque poteau recommence.

Et toujours les mêmes fils suivent dociles la longue file des poteaux télégraphiques.

Ils remplissent des fonctions publiques, les poteaux télégraphiques — ils se tiennent sérieux et droits : le vent, pour se distraire, leur donne parfois des inclinaisons qui varient.

Ce sont des arbres civilisés. Une métépsychose les replante le long des routes — officiellement.

— On n'en n'a jamais vu repousser : ils ne doivent plus se souvenir d'avoir jadis été des arbres; ce souvenir serait cruel.

Ce sont de calmes résignés; ils ne font pas de tort aux moissons — ils connaissent tous les messagers — ils donnent de l'ombre quand c'est l'été.

Et les hirondelles qui volent dans ces campagnes qui n'ont plus d'arbres — s'arrêtent de courts instants — pour lisser le bout de leurs ailes — sur le fil de fer ténu qui vibre et bruit quand le vent souffle.

### *Vieilles murailles.*

Aux vieilles murailles la lumière du couchant donne un air bienveillant.

Elles s'allongent bordant des chemins ou l'herbe pousse entre les pavés.

Elles bordent des chemins où dans les mares que la pluie laisse flottent les feuilles mortes, l'automne.

Et de l'herbe pousse à leur pied.

De l'herbe aussi sur leur crête se dessèche et tremble au vent.

Elles penchent un peu sur le chemin, elles paraissent écouter.

Elles paraissent écouter, écouter ce qu'on n'entend pas — ce qui se chuchote là-bas — où se couche le soleil.

Et le mortier se fendille — le mortier tombe en petits tas — au bas.

La lumière du couchant leur donne un air songeur et doux, elles semblent même un peu lasses.

Tant de fois du même côté et toujours du même côté, le soleil pour elles s'est couché et la même ombre, ombre muette — toujours lente et toujours muette — la même ombre est venue lente tracer ses gestes de silence sur le mortier qui s'émiette.

Le mortier tombe — tombe en petits tas — au bas.

Et elles semblent se ressouvenir de ceux-là qui sont passés et dont les ombres se mouvaient agrandies par la lumière, elles semblent se ressouvenir des ombres qui ont passé sur elles — ombres qui rampent attachées aux pas — qui rampent et soudain se redressent et se meuvent sur les murailles.

Ombres toujours attachées aux pas — qui s'en vont avec le soleil et que la nuit, la lune ramène; ombres toujours, toujours muettes qui passent et qui disparaissent.

Et tant d'ombres ont passé sur elles... et ce sont ces frôlements d'ombres qui usent toutes les murailles.

*Portes fermées.*

Des portes estampent dans la muraille des symétries d'angles droits et leurs encadrements de pierre sont scellés avec du fer.

Du fer, du plomb, et de la pierre pour encadrer des portes de bois, des portes où l'on ne frappe pas.

On ne frappe plus à ces portes...

Était-ce le jour, était-ce le soir — personne ne l'a jamais su — ces portes-là se sont fermées.

Elles s'ouvraient dans la muraille, elles s'ouvraient et se fermaient.

Elles se sont fermées un jour, elles se sont fermées un soir, et l'on ne sait pas bien pourquoi.

Maintenant leurs faces de bois sont comme des visages de morts où ne se révèle nul émoi.

Est-ce la poussière des étés, est-ce la neige des hivers ou les vers qui rongent le bois qui rendent si tristes les portes, les portes que l'on n'ouvre pas!

Une couleur indistincte, une couleur d'étrange teinte — une couleur de mystère et de silence couvre le bois.

Le bois où les clous s'incrument — écriture sévère disant exactement la forme des étais de chêne lourd assemblant les planches jointes.

Le bois où s'appuyaient les doigts et sur lequel parfois un peu la clef hésitait — avant d'entrer dans la serrure.

Le bois qui se polissait parce que toujours au même endroit un même geste revenait lorsque la porte se fermait...

Le bois où s'arrêtait la psalmodie lente des mendiants.

Le bois où se heurtait l'impatience ingénue des enfants inconscients.

Le bois que frôlait le geste gracieux des femmes et qui vibrait plus fort lorsque des hommes frappaient.

Le bois où jamais plus, jamais plus on ne frappe... — le bois est froid.

Non ne frappez pas à ces portes — ne frappez pas — personne ne viendra.

Ils sont couchés, ils n'entendent pas.

Ils sont couchés dans des cercueils de plomb recouvert de bois.

Ils sont couchés sous des dalles de pierre scellées de fer.

C'est peut-être pour cela que les portes ne s'ouvrent pas.

— Ne frappez pas.

AUG. DONNAY.





## DANS LE JARDIN DES SOIRS

### I.

*Tout le jour le Jet d'eau jaillit,  
incessant, insaisissable,  
et le lourd silence des Nuits  
n'éteint pas sa plainte intarissable.*

*Seul dans le grand vieux Jardin,  
du milieu des symétriques allées,  
en tout ce grand calme du vieux Jardin,  
sa plainte jaillit sans fin,  
longue plainte inconsolée.*

*Parfois d'un brusque et soudain effort,  
tumultueux ses flots se pressent,  
pour un impossible essor  
vers les nuages bleus qui si vite disparaissent.*

*Et l'eau recommence sans fin,  
incessante, insaisissable,  
en tout ce grand calme du vieux Jardin,  
sa longue plainte intarissable.*

## II.

*Si blanc, si fin, sur l'azur très doux,  
 le croissant nouveau s'effile,  
 loin au-dessus des flamboîments roux  
 dont les vains couchants s'illuminent.  
 Le mensonge doré des jours  
 en lueurs brèves s'éparpille;  
 majestueuse et lente, à pas sourds,  
 la Nuit souveraine s'achemine.*

*Sous les lourdes verdure, les Statues,  
 formes pâles de rêve attardées,  
 immobilisent leur blanc regard sans vue,  
 bien loin par delà les banales allées.*

*En un songe de calme et de fraîcheur paisible,  
 l'oreille se berce aux murmures furtifs ;  
 les regards adoucis aux éplôiments flexibles  
 des féminins bouleaux et des saules plaintifs :  
 et sombres vers le ciel les sapins et les ifs  
 érigent leur austère fierté.*

*D'indénombrables voix chuchotent du mystère,  
 chœur sourd des vagues sérénités,  
 multiples frissonnantes invisibilités.  
 D'étranges philtres forts de l'ombre se distillent.  
 Des incantations subtiles  
 évoquent un palais de Belle au bois dormant,  
 et en cette paix maternelle de la Terre,  
 l'on rêve de s'endormir éternellement.*

GEORGES SAINT-MLEUX.



## CLAIR D'AME

à P. G.

*Nous ne sommes tout bons ni tout mauvais, vois-tu,  
'Nous les pauvres amants exaspérés du rêve  
Qui cherchons la rosée aux sables de la grève  
Et qui fermons les yeux pour ouïr qui s'est tu.*

*Nous cherchons des rubis aux cailloux de la route  
Où nous allons, pleurant avec sincérité  
Quand tel astre se voile — ou que nous vient ce doute  
De n'avoir rien en nous de la divinité.*

*Va, notre âme est si pauvre et d'amour et de foi  
— Nous qui rêvons l'ardeur des âmes primitives —  
Qu'il ne faut point ainsi avec des voix plaintives  
Plaindre ou bien honnir ceux qui ne comprennent pas.*

*Et si — bien que meilleurs parmi de plus mauvais —  
Nous revenons lassés un peu parmi la vie,  
Si même nous tombons en ses leurres jamais...  
O mon ami! pourquoi ces rires d'ironie ?*

*Un mirage, vois-tu, vaut un autre mirage  
Dès qu'ils ne blessent pas le doux seigneur Jésus;  
Pourquoi par le chemin s'en inquiéter plus  
Et faire là-dessus des paroles bien sages ?*

*Morose inquisiteur de la joie et des peines  
Qui viennent nous plisser ou nous calmer le front,  
Pourquoi en disséquer les causes incertaines...  
Pourquoi nous faire méchants? — nous qui sommes si peu bons!*

EDMOND RASSENFOSSE.



## LES TROYENNES

### I

Des femmes avaient chanté toute la nuit au clair de lune.

Car c'était la fin des douleurs ; puisque les Grecs avaient fauché tous les héros, les obstinés, la guerre allait cesser et, avec l'aube, voici la paix désirée et douce — la paix — dans les bras des Grecs ou dans les bras des Troyens, qu'importe — mais la paix !

Un bûcher, là-bas, rougeoiant encore dans l'aube ascendante, achevait de consumer les restes du cyclope Patrocle.

Des demeures fermées, voici surgir des hommes pâles. C'étaient les faibles et c'étaient les lâches, tous ceux qui étaient demeurés auprès des femmes et n'étaient pas morts à la bataille. Et maintenant ils allaient, vaguement, fantômes, le long des murs ; ils allaient vers quelque temple implorer la clémence des dieux ironiques.

L'aube naissait, et des fanfares joyeuses au loin acclamaient le viril éveil des Grecs.

Les femmes ne chantaient plus. Cravachées de frayeur par les fanfares grecques, elles fuyaient vers les mornes temples et vers les forteresses délaissées. Elles fuyaient, appuyant à peine sur le sol des rues lugubrement sonore.

Dans la sublime forteresse aux mille tours de Priam, la foule hurlante se précipite ; et le vieillard à longue barbe blanche, prosterné sous le poids de l'or et des bijoux de sa couronne, dit la morne prière de ceux qui meurent.

Devant la stupeur des dieux sinistres, la bouche du vieillard bégaie :

« Soyez pitoyables enfin à nous qui mourons sous la honte et la douleur d'être les derniers ;

» Soyez pitoyables à la folie des femmes, à la faiblesse des enfants ;

» Votre colère a dévoré mes quarante fils; ô dieux doux et pitoyables, j'ai trop vécu... »

Et le vieux roi à barbe blanche songe; longtemps, il songe.

Et voici que, brusque, du sol il se lève; ses poings crispés vers le ciel, le roi hurle sa folie.

« Monstres que nous adorions, monstres stupides, engendrés par la lâcheté des femmes et de ceux qui, honte de Troie, vous implorent ici; monstres risibles;

» que jamais plus la lâcheté de ceux qui vivent ne vous adore! Que plus jamais la naïveté des héros ne vous implore!

» Ah! que ceux qui vivent, seuls, soient dieux, et que le désespoir du vieillard délivre à jamais le monde de votre inane obsession! »

Et Priam renverse les molochs ridicules et terribles, le vieux roi à barbe blanche renverse les autels.

La foule, hurlante d'effroi, s'enfuit du temple, s'enfuit sans plus d'espoir; la foule stupide s'enfuit et hurle son désespoir à travers l'aube radieuse.

Priam, le vieux roi à barbe blanche, brise toute la divine vanité du temple et le voici qui, haletant, épuisé par l'effort, meurt, radieux vainqueur des dieux.

Les fanfares grecques chantent la joie au loin; des cantiques vers les dieux s'élèvent, car les Grecs victorieux ignorent que les dieux, leurs sinistres despotes, sont ici vaincus par le vieux roi Priam à barbe blanche, — seul triomphateur.

(*A suivre*).

PAUL GÉRARDY.





## LES DÉSIRS

### I.

*Les torches se consomment au bord des fleuves altiers,  
les torches des désirs que le vent courbe et dresse,  
saignant au fond des eaux des flammes en détresse  
que transpose le bras fantastique d'un guerrier.  
Car des palais bâtis sous des voûtes mobiles  
et dont nul n'a scruté le somptueux décor,  
semblent s'approfondir en un mystère d'or  
ainsi qu'un grand pays fabuleux et fertile,  
où des héros fantômes, constructeurs du passé,  
glorieux des exploits et des luttes épiques,  
érigent, au bruit rythmé des armures héroïques,  
les mêmes torches qui brûlent au bord des fleuves altiers.*

*Et lorsque dans la nuit, les torches de mes désirs,  
les hautes torches rougeoient de leur plaie vivace,  
les cieux plus hauts encor, contemplateurs voraces  
du passé puéril et des longs avenir,  
comme des sphinx cruels aux yeux incandescents;  
ou que les fleuves altiers de leur calme immuable,  
entraînent les reflets des colonnes instables  
au domaine lointain que mon esprit pressent;  
— le paysage écrase de secrètes harmonies,  
ce cœur insatiable, hanté de l'inconnu  
chimérique, peut-être, du rêve révolu,*

*s'il advient que l' Aimée en sa grâce attendrie  
surgit sous les rayons de ma pensée constante,  
impolluant la flamme que mes désirs consomment,  
au virginal contact de ses lèvres posthumes  
qui moururent sans être, hélas, o mon amante!*

*Visions solitaires, aucun regard profane  
ne viendra contempler la grandeur de l'arcane;  
qui sait qu'un grand pays fabuleux et fertile,  
où je voudrais bien vivre, apaisé et docile,*

*semble s'approfondir en un mystère d'or?...  
et de la longue soie de ta chevelure d'or  
tressant de chastes liens pour enserrer nos cœurs,  
nous voguerons, là-bas, où le soleil se meurt!*

*Les fleuves accentuent leur marche pacifique  
vers le domaine lointain que mon esprit pressent  
et les eaux, sous l'éclat des torches aux feux ardents,  
semblables aux draperies de fêtes magnifiques  
déroulent l'ultime faste des désirs expirants.*

*Mais la clameur vitale  
du jour triomphal  
lancée aux échos,  
victorieusement dissipe les ténèbres  
et les torches funèbres  
s'abîment dans les flots!  
Et c'est un bruit très long, un long bruit de sanglots...  
Les vierges désirs des adolescents,  
les rêves intimes des petits enfants  
et mes visions pour moi seul,  
Oh tout se recouvre du même linceul!*

*Aux âmes fortes les regrets sont futiles,  
mais qui dira les buts inconnus,  
les buts juvéniles  
des grands fleuves perdus?  
Les torches consumées tumultueusement  
s'entassent en la brume de leur fin dérisoire  
et celui dont l'âme divinatoire  
terrasse la frayeur des ans,  
sur les débris fumants de leur triste agonie,  
fouillant l'horizon clair,  
le nouvel Argonaute pour conquérir la vie,  
appareillera vers la mer!*

RICHARD LEDENT.





Il semble que sur les enfants  
Evaporés dans l'agonie  
S'épande des draps étouffants,  
Une lassitude infinie.

GEORGES KHNOFF.

## EN LA GLACE

*In memoriam.*

Ce minuit, en la glace au cadre de vieil or, tendue de crêpe noir pour solenniser la vision et la sacrer de jadis, en la glace se concrétise une heure d'éternité. Sous ce crêpe de silence, dans l'or impalpable qui neige des deux bougies allumées, dort un enfant mort.

Majesté d'enfance immobile, sérénité du sommeil, songe clos sous les paupières qui ne palperont plus. Rien de tragique : ce trouble seul d'un départ vierge ; et, la douleur à présent détendue des traits amaigris, le cher visage s'affine, l'expression poupine un peu se transfigure en un marbre frêle. La lumière flotte en caresses sur la chair mate, sur la chair cireuse, et moelleusement, çà et là, allume une étincelle parmi les cheveux blonds.

L'oreiller et les draps trop lourds disent leur humble blancheur en offrande, le naïf tribut d'un pauvre.

Par ce minuit, il dort, l'enfant mort, parmi les prières blanches, dans le silence velouté, sous la douce clarté. Des fleurs sont là, et de frustes feuillages ; une agonie de corolles pâles s'éternise au clair ivoire des petits doigts.

Et masquant l'éclat des bougies, de grandes feuilles de lierre se découpent, noires et métalliques, et stagnent en l'eau frigide et voilée, dans la glace, où le songe entier se transpose avec son charme vieillot, sa sérénité triste de sourire éteint, et toute la noblesse d'une chose de la Mort.

CHARLES DELCHEVALERIE.

1891, en Avril.

## CHRONIQUE MUSICALE

*Concert organisé par l'Association des Etudiants en médecine,  
en faveur de l'Œuvre des Convalescents (samedi 11 mars 1893).*

*Ayez pitié, ayez toujours pitié.*

A. D.

Je ne sais si c'était douce et complète obéissance aux lois de cette belle maxime, mais le public affluait samedi au Conservatoire, plus nombreux et plus élégant qu'aux jours des auditions purement musicales. Vous pouvez être fiers du succès de votre soirée, bons étudiants — du reste vous aviez très bien fait les choses. — Car notre temple officiel de la Musique avait ce soir-là toute l'allure d'une serre. Dès l'entrée, l'illusion naissait — des palmiers, des plantes ornementales ornaient le vestibule et les grands escaliers. — Puis, plantés en allées, des étudiants, arbres robustes, (au devenir, n'est-ce pas ?) attendaient, très graves et très dignes, ayant, sous l'habit des grands jours, le ruban de la faculté passé en sautoir. Et ce ruban donnait lui-même sa note verte au tableau. Les étudiants offraient aux dames de ravissants bouquets et d'élégants programmes, — et puis, très galamment, le bras pour guider à leur place les gentes Advenues. Mais en la salle des fêtes, la serre véritable émerveillait. Des femmes, des fleurs, des femmes encore et des parfums et des toilettes, roses, lilas, marguerites, chrysanthèmes...

Ayez pitié, ayez toujours pitié.

Mais je ne paraphrase pas du tout mon thème me semble-t-il. Oh ! méfait de tant de fleurs. — Or donc, tout, ce soir là était, par raison charitable ou par charité raisonnée : fleurs, toilettes et concert — car il y avait concert au temple dit, et le concert commença. —

Franchement, j'ai vu rarement tant de bonne volonté unie à tant de grâce. Entièrement attentives à leur œuvre, les dames ont chanté les chœurs avec élégance, brio, justesse et bon goût.

Les *Disciples de Grétry* ont interprété l'*Invocation* et les chœurs de l'*Ève* de Massenet.

Madame Dinah Beumer, M. Moussoux, M. Henrotte ont mis tous leurs soins et leur talent à interpréter la très longue œuvre de Massenet. Le violoncelliste Jacob, enfin, a su obtenir un très beau succès par le brio de son jeu.



L'orchestre seul a été d'une rare indifférence et d'une négligence peu commune.

Vous l'avouerai-je enfin — je n'aime cordialement pas Massenet dans ses œuvres — et l'on me dispensera de faire de l'esthétique sur Eve. Ou, si vous le désirez, Eve est une composition belle à la façon des peintures de Chaplain et de Herbo, toute en dehors; ou aussi comme des sculptures de Van der Straeten.

Plaire, rien que plaire et plaire toujours, voilà l'œuvre de Massenet.

Ayez pitié, ayez toujours pitié.

Il me reste à mentionner le peu de charité du directeur du théâtre qui, après avoir offert son orchestre, s'est fait payer cette offre très cher. — Faut-il dire le prix?

Ayez pitié, ayez toujours pitié.

J'ai emprunté cette épigraphe à Auguste Donnay, qui l'avait choisie comme glose d'un superbe dessin que nous avons vu de lui.

Ce dessin doit servir de frontispice au diplôme offert aux sociétés et artistes ayant prêté leur concours à cette soirée.

Il représente une figure très humaine de la Charité, et celle-ci parle des souffrances de toute notre pauvre vie et parle aussi d'amour pour ces convalescents qu'elle semble envoyer vers nos cœurs, tandis qu'elle nous demande d'être pour ces miséreux, toujours miséricordieux.

Ayez pitié, ayez toujours pitié.

STÉPHANE MONJOIE.

## NOTES

Le beau dessin d'Aug. Donnay, que nous publions en ce numéro, a illustré déjà un gracieux conte d'enfants de M. Lavachery, le *Pommier enchanté*. Il commente la mésaventure de Jack le petit voleur de pommes, enroulé dans l'étreinte des branches. Les mams se tranquilliseront en apprenant que l'intervention propice de sa petite amie Polly va bientôt anéantir le sortilège.

A la demande de plusieurs collectionneurs, nous organisons à partir de ce jour des abonnements mixtes (numéro sur papier ordinaire, avec reproduction à grandes marges), au prix de 15 francs.

Il se tient en ce moment en la salle d'Emulation une assez nombreuse EXPOSITION BURLESQUE, compliquée d'une revue wallonne et d'intermèdes folâtres. Le tout est d'une verve souvent heureuse et bonne enfant. A voir notamment, les spirituelles pochades de Jaspar, de Donnay et d'Ubaghs, ainsi qu'un *poète décadent*, historié d'épigraphes et d'un embonpoint scandaleux, qui fera la joie de *Floréal*.

M. Paul Verlaine a passé, lui aussi, devant le fatidique Verre d'eau de la Société d'Emulation. Pour cause d'aphonie, l'attrait d'une spéciale diction profonde et délicate n'a guère pu être goûté. Mais la curiosité fut satisfaite

de ceux venus pour la tête du poète. Et les dames se sont amusées, les charmantes! Et ce fut leur façon d'hommage, certes, en face de cet homme d'Ailleurs, la convulsive joie de celles qu'une haute autant qu'émuovante Présence n'avait pas inénarrablement stupéfiées.

Oh la convaincue et la miséreuse bêtise des gens à Initiales...

A paraître incessamment, de M. Ach. Delaroche, *Les Jardins d'Adonis*, vers. Ce volume, édité à grand luxe, est en souscription immédiate chez l'auteur, 13, rue des Ecoles, Paris, ou chez Vaillant-Carmanne, 8, rue Saint-Adalbert, Liège. Exemplaires sur Japon à 20 fr., sur Hollande à 10 fr. avec frontispice, et sur vélin à 5 fr., sans frontispice.

On entendra le 25 mars, au troisième concert du conservatoire, l'oratorio *Franciscus* d'Edgar Tinel. L'auteur dirigera lui-même l'exécution de son œuvre, dont une seconde audition sera donnée le lendemain.

Le *Journal de Liège* nous apprend qu'une revue mensuelle américaine consacre, dans son dernier numéro, un article à l'œuvre du poète Maurice Maeterlinck et, non contente d'en faire l'éloge, elle entreprend la traduction de tous les poèmes de notre compatriote.

M. Edmond Picard a fait aux XX et à l'*Association pour l'Art*, une conférence sur la poésie française et sur M. Henri de Régnier.

Bayreuth va avoir à lutter contre une concurrence sérieuse : les *Festspiele* wagnériens du théâtre de la Cour de Munich, dont l'intendance vient d'annoncer officiellement l'institution.

Les représentations auront lieu du 13 août au 13 septembre, et on s'est déjà assuré le concours de : M<sup>mes</sup> Sucher, Mailhac et Malten, Staudigl, Materna, Herzog, et Moran-Gilder; de MM. Winkelmann, Grengg, Van Dyck, Gruning, Schetlddemantel, Plank, Anthes, Wiegams et Roickmann.

La Société des Beaux-Arts de Bruxelles, vient de se constituer définitivement.

Ont été nommés du conseil d'administration :

Parmi les artistes, MM. Slingeneyer, Fernand Khnopff, Charles Van der Stappen, Alfred Verwée, Blanc-Garin et Julien de Vriendt.

Parmi les non artistes, MM. le duc d'Ursel, Em. de Mot, Eug. Parmentier, le vicomte B. de Jonghe, Lambert, Buls, le baron Fern. de Beeckman, Alph. Allard et Vleminckx.

On annonce le passage en Belgique, à Bruxelles et à Anvers, de M<sup>lle</sup> Thessa Klinkhammer, la célèbre cantatrice et tragédienne allemande, accompagnée d'une troupe de 60 personnes.

M<sup>lle</sup> Thessa Klinkhammer compte jouer notamment la *Nora* d'Ibsen.

M. Edmond de Goncourt, qui vient de publier une monographie de la Guimard, compte poursuivre la série de ses Actrices du XVIII<sup>e</sup> siècle par M<sup>lle</sup> Lecouvreur, La Camargo et M<sup>me</sup> Favart.

Une grande nouvelle!

M. Alphonse Lemerre vient de décider, avec MM. Leconte de Lisle, François Coppée et José Maria de Heredia, de reconstituer le Parnasse.

Vrai, il était temps d'y songer...

En tout cas, ohé les Hurets!

On a récemment découvert, à l'église d'Anderlecht, en grattant le badigeon intérieur, des peintures murales qui seraient, au dire des journaux, d'une grande valeur artistique. Elles semblent appartenir aux écoles italiennes du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle.

Ces peintures décorent presque entièrement l'église; quelques-unes sont dans un état satisfaisant de conservation.

Nous prions nos abonnés de l'étranger de nous envoyer par mandat-poste le montant de leur abonnement.

Salle des Concerts du Conservatoire Royal de Musique  
DE LIÉGE

## NOUVEAUX CONCERTS

Sous la direction de M. DUPUIS, professeur au Conservatoire Royal de Musique

5<sup>me</sup> ANNÉE — SAISON 1892-93 — 5<sup>me</sup> ANNÉE

Dimanche 7 Mai 1893, à 3 1/2 heures

# Quatrième Concert

Avec le concours de M<sup>me</sup> FICK-WÉRY, cantatrice; de M<sup>lle</sup> Gabrielle LEJEUNE, du Théâtre Royal de la Monnaie; de M. Émile LAFARGE, de l'Opéra; de M. Ch. GILIBERT, du Théâtre Royal de la Monnaie; de M. D. DEMEST, du Conservatoire Royal de Musique de Liège et de la Société Royale La LÉGIA.

### PROGRAMME

1. Prélude de *Lohengrin* . . . . . R. WAGNER.
2. *Scène de la Forge* du 1<sup>er</sup> acte de *Siegfried*  
(1<sup>re</sup> audition) . . . . . R. WAGNER.  
*Siegfried* : M. Émile LAFARGE.
3. **CAUSERIE**, par M. Maurice Kufferath  
SUJET : *Tristan et Yseult*
4. Première audition du 1<sup>er</sup> acte de *Tristan*  
*et Yseult* . . . . . R. WAGNER.

### PERSONNAGES :

|  |                              |
|--|------------------------------|
| Yseult . . . . .                             | M <sup>lle</sup> G. LEJEUNE. |
| Brangaine . . . . .                          | M <sup>me</sup> FICK-WÉRY.   |
| Tristan . . . . .                            | M. ÉM. LAFARGE.              |
| Kourvenal . . . . .                          | M. CH. GILIBERT.             |
| Un jeune Matelot . . . . .                   | M. D. DEMEST.                |
| Chœur de Matelots et de Chevaliers . . . . . | Soc. Royale LA LÉGIA.        |

Répétition générale, le samedi 6 mai, à 7 heures







# FLORÉAL

---

Revue bi-mensuelle  
de Littérature et d'Art

---

Ont collaboré à ce Numéro :

EDMOND GLESENER

ALBERT MOCKEL — STÉPHANE MONJOIE

HENRI DE REGNIER

HENRY VAN DE VELDE

---

Ce numéro est accompagné de la reproduction  
d'un Groupe en Pierre de l'Église Saint-  
Jacques à Liège.

---

DEUXIÈME ANNÉE — N° 4.

1<sup>er</sup> AVRIL 1893



Liège — Imp. MIOT et JAMAR, rue Fusch, 13.

UN NUMÉRO : 50 CENTIMES.



# FLORÉAL

FONDATEUR : PAUL GÉRARDY

REVUE BI-MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*Paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois  
en une livraison de 16 pages.*

Chaque exemplaire sera accompagné d'une reproduction photographique d'une œuvre du vieil art mosan, ou d'une lithographie d'une œuvre moderne.

---

## ABONNEMENT :

POUR LA BELGIQUE, 9 FRs; UNION POSTALE, 10 FRs.

Sur papier de luxe : Exemplaires accompagnés d'une reproduction à grande marge : 20 frs.

Abonnements mixtes (exemplaire papier ordinaire avec reproduction à grande marge) 15 frs.

---

*La revue ne publie que de l'inédit et reste indépendante de toute coterie littéraire ou politique.*

*Ses articles non signés engagent le groupe tout entier.*

*Les articles signés même des membres du groupe, n'engagent que leur signataire.*

Bureaux : RUE FUSCH, 13, LIÈGE.

---

## SOMMAIRE DE CE NUMERO :

Notice sur le groupe en pierre de l'église St-Jacques.

*Exergue* . . . . . H. DE REGNIER.

Notes d'art. *Les XX* . . . . . H. VAN DE VELDE.

*L'Attendue* . . . . . ALB. MOCKEL.

Étude sur la musique . . . . . STÉPHANE MONJOIE.

*Devers la mer* . . . . . EDM. GLESENER.

Notes.



## GROUPE EN PIERRE

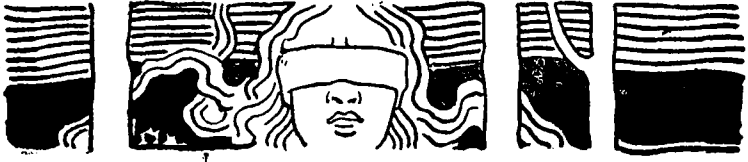
*(Porche de l'Eglise St-Jacques, à Liège).*

Dans le porche de l'Eglise St-Jacques se trouve le superbe groupe dont nous donnons la reproduction. C'est la première fois que cette œuvre est reproduite par la photographie, ou du moins que la vulgarisation, si intéressante pourtant, en soit faite par un procédé autre que des dessins ou des croquis souvent inexacts. Cette œuvre est du XIV<sup>e</sup> siècle. Elle est donc antérieure au porche de style ogival qui fut construit en 1558 par l'abbé Herman Rave.

On donne à ce groupe le nom de *Couronnement de la Vierge*, lequel ne semble guère expliquer les intentions du sculpteur. En effet, la compassion et la prière se lisent sur les lèvres de Marie, et la main droite, brisée malheureusement, de la statue du Christ, laisse encore deviner, pourtant, un geste de divine autorité, que commande, du reste, la majesté de la tête si dominatrice de Jésus.

Le groupe était richement polychromé, et il est à espérer qu'une restauration prudente et sage découvrira bientôt cette peinture, dont les ors se décèlent encore aux éclats du vulgaire badigeon qui la couvre.

En cette Eglise, où tout est symbole dans la sculpture, ce groupe devait avoir sa place très définie qu'il serait intéressant de pouvoir retrouver.



## EXERGUE

*Au bruit de mon bâton heurtant de marche en marche,  
Celle d'argent, celle de bronze et celle d'or,  
Les paons levés rouaient pour saluer ma face,  
Moi, l'aveugle à tâtons par le jardin qui dort!*

*Tout jardin a dormi sous mes pas, toute mer  
A dormi du sommeil de mes deux yeux sans vue.  
Nulle part n'est l'automne ailleurs que dans ma chair...  
Et, que le soir pieux voilât l'aurore nue,*

*Que l'aurore debout toute en sa nudité  
Redéchirât la nuit avec ses mains naïves,  
Moi, j'allais dans mon rêve et dans ma cécité  
Sans qu'à mes pieds jamais ma Sœur se fut assise.*

*O Sœur, j'entends ta voix enfin dans du soleil,  
Tout mon songe est lumière au delà de moi-même  
Et tu ne serais pas si n'était pas vermeil  
Le jardin où ton rire atteste des fontaines.*

*Je verrai par tes yeux les paons et ce qui dort  
En l'éternel passé de mes paupières closes  
Et la Joie à jamais fleurit aux vasques d'or  
D'où débordent autour et d'où montent des roses!*

HENRI DE REGNIER.



## NOTES D'ART.

### LES XX.

*« Frères, songez à l'heure de la mort ! »*

En somme, il faut bien appeler un peu sévèrement l'attention de ceux qui ont assumé la responsabilité de mener à bien cette œuvre — aussi belle et bien plus belle qu'aucune tentée en ce genre — puisque le souci ne leur vient pas du danger dont le grand âge de l'association est la cause et que des conditions de vieillesse ne sont pas faites pour nous rassurer sur la dignité de sa fin.

La belle mort devient problématique au delà de la virilité et à souhaiter que les XX disparaissent avant de trop vieillir, il y a plus qu'une coquetterie particulièrement féminine, d'ailleurs assez héroïque. La terre, où l'on nous descendrait ne gardera que les morts; et les vivants, qui auront été compris, avant l'heure, dans ces funérailles qui déchaineront un bruit gratuit, formidable et joyeux d'oraisons de toutes sortes, se dépouilleront vite des pelletetées et ressusciteront.

Le but, en vue de la réalisation duquel les XX s'étaient choisis, il y a dix ans, et auquel ils ont travaillé en commun dans des mesures qu'il importe peu d'ailleurs de dégager, est atteint. L'indépendance est acquise aujourd'hui et tous ceux qui en usent la doivent à la générosité des XX. Car, tout, en art, est devenu possible là — en Belgique — où rien, avant nos batailles, de neuf et de hardi n'était permis.

Or, le résultat de cette lutte de dix années est suffisamment glorieux. C'est un honneur très enviable d'avoir fait céder, au profit des impressionnistes, des néo-impressionnistes et des statuaires modernes, une part de la gloire que les anciennes Peinture et Sculpture avaient accaparée.

Dans leur marche, les XX ont soulevé leurs voisins, la Littérature, la Musique, l'Art dramatique ; la levée de boucliers qui semblait au début devoir être restreinte s'est tout à coup étendue et par suite, c'est l'Art tout entier qui fut affranchi !

Mais il arrive que dans l'organisation de la conquête, la Peinture, qui avait si vaillamment prêché la croisade et combattu, est près de succomber elle-même sous la pression d'une alliée toute puissante qui sous des dehors de générosité luttait, ce semble, égoïstement pour le rêve qu'elle faisait de s'agrandir au détriment de celle qu'elle consentait à servir momentanément. Car aujourd'hui elle réclame à la Peinture un prix exorbitant pour les renforts qu'elle amena.

Quelque chose d'aussi monstrueux qu'un asservissement ! En l'esprit des littérateurs aucune œuvre picturale n'est plus tolérable que pour autant qu'elle soit *littéraire*.

Aux risques de paraître excessivement ingrat, ce qui ne me chaut, je propose de reprendre la lutte avec nos seules forces et de retourner nos armes qui ne sont pas trop émoussées encore, contre la trop prétentieuse Alliée !

Tant la peinture littéraire m'apparaît une variété stérile, une façon de léporide !

Il vaudrait mieux pour la suite du bel enchaînement logique des écoles picturales s'en remettre à ce groupe d'artistes qui vient d'évoluer si brusquement vers l'industrie. Il entrevoit pour les arts plastiques une extension sans limites jusqu'aux confins les plus reculés de l'industrie et la lutte recommencera pour les moyens et les effets qu'ils jugeront aptes à rajeunir l'ornementalité délaissée et vieillie. Car, l'idée ne peut vraiment indisposer personne de doter d'un cachet d'art toutes choses, tous ustensiles qui, depuis quand !, avaient désappris ce joug et ce charme.

Il faut que la peinture déborde comme une eau de Nil rompe ses digues, les cadres d'or, et féconde tout ce qu'elle aura touché.

Il ne me déplait aucunement de penser que c'est pour le Peuple que les artistes, et les meilleurs, vont s'occuper et créer cet « art social » que nos critiques les plus autorisés ont cru voir poindre dans ces manifestations de l'art d'aucuns qui se sont rapprochés du peuple pour des inspirations éloquentes et généreuses, ce sont : Millet, feu de Groux, Meunier. Mais ceux-là *demandaient* à la plèbe des émotions esthétiques ; les artistes sociaux lui en *donneront* et par d'autres

moyens que la figuration d'événements plus ou moins pitoyables de sa propre vie. La confusion est complète. On ergotera encore beaucoup sur ce point que l'Art sera sauvé *par* le peuple, alors que l'Art accomplira sa véritable destinée en se consacrant *au* peuple, que sachent ceux qui espèrent régénérer l'art pictural en le plongeant aux sources reconstituantes de la naïveté populaire, que cette baignade peut tout au plus retarder sa fin s'il persiste dans *les formes épuisées et scrofuleuses du tableau et de la statue*. Il importe que sous les diverses espèces, faciles à énumérer, l'un et l'autre se démocratisent !

L'art, seul, qui s'appliquera aux industries correspond à la nécessité de l'heure. Et mieux que les industries d'art ! L'identification commencera par le fait d'une possession possible ; indispensable, bientôt ; plutard inévitable !

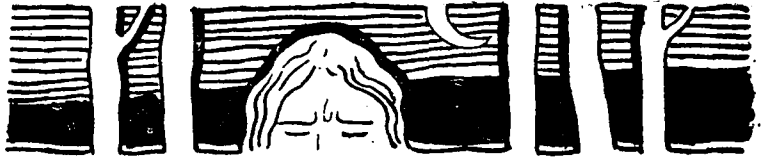
L'art ascendra à la royauté, enfin, dont il était déchu en nos occidentaux et civilisés pays. Et comme cette restauration ira de pair avec l'avènement imminent d'une Société qui reconnaitra une existence matérielle, suffisante et égale pour tous, les artistes n'ont pas à s'inquiéter outre mesure du peu de profit immédiat qu'ils retireront de leurs œuvres. Et le souci, en moins, d'un lucre excessif, qui fait perdre toute morale et toute pudeur aux artistes d'aujourd'hui donnera à l'œuvre prochaine l'empreinte d'un splendide caractère de dignité.

Aujourd'hui, WALTER CRANE réalise ce type de l'artiste qui nous a devancés tous et montre autoritairement la route. Le maître anglais, pratique la vérité enseignée par KROPOTKINE : « L'art pour se développer doit être relié à l'Industrie par mille degrés intermédiaires ; » en sorte qu'ils soient pour ainsi dire confondus ! »

Et c'est une malheureuse omission, qui diminue l'allure de propagande de ce salonnet que les XX, à l'instar de ce qui se fit à Anvers au premier salon de l'« Association pour l'Art » (mai 92), ont consacré aux industries d'art, de n'avoir pas sollicité la présence du chef.

HENRY VAN DE VELDE.

Mars 93.



## L'ATTENDUE

A Charles Delchevalerie.

*La lune a laissé tomber goutte à goutte  
ses pleurs glacés dans le silence.  
Voici l'heure! c'est l'heure où notre âme écoute  
et maints fantômes de rêves, de doutes,  
du fond de l'Autrefois s'avancent.*

*Là-bas, au loin de la brume emmêlée  
c'est la ville érigeant les palais et les tours ;  
des cris et des rires de foule affolée  
bondissent de ses carrefours...*

*— mais tout cela n'est que fumée  
quand la nuit grave parle et qu'elle dit le grave amour.*

.....  
*« Écoute, âme d'enfant sous les vieilles ténèbres!  
une ombre de tes pieds glisse jusqu'aux rivages  
où la pâle clarté stellaire  
et celle, encor, de la lune impalpable  
appellent selon les flux des mirages  
ton front prédestiné aux couronnes funèbres.*



*Ecoute, écoute ! une Ame est lointaine  
qui marche vers toi, d'année en année ;  
lève vers Elle les paupières fanées  
qui voient tes yeux demeurés ingénus  
pour qu'au printemps de son haleine,  
long balancé, léger comme une aile  
chante et plane un songe inconnu.*

*Ton âme, aussi, est l'âme lointaine  
qui marche vers Elle d'année en année :  
mais Elle lève ses longues paupières,  
mais Elle tend ses mains désolées  
et voit les ombres amoncelées  
monter, grandir d'abîme en abîme  
entre ta bouche et sa prière  
comme une chaîne immense de cimes.*

.....  
*Le soir a dressé bien des fois dans le ciel  
sa haute taille conquérante  
et son geste qui sème le feu pluriel  
frôlait la course conquérante.*

*Va, gravis la pente  
dure à tes pieds fragiles d'enfant ;  
mais écoute déjà sur l'autre versant  
marcher ta sœur adolescente.*

*Voici qu'à tes pas répondent ses pas !  
Voici le couchant rayonner sur le fûté  
et toi, tu dépasses de toute la tête  
la sourde nuée où s'étouffaient les pas ;*

*Car l'auréole du Ponent d'or  
environne la courbe jumelle où s'achèvent  
ta main haut levée et la main qu'Elle lère  
en pointe aigüe au Ponent d'or.*

*Alors, courbant un front que va ceindre la Mort  
vois à tes pieds grandir les cruelles pâleurs  
de roses dont la sève a des flammes secrètes :*

*quand Elle cueillera les corolles de mort  
mêle à ta chevelure, une à une, ses fleurs,  
et paré dignement pour la dernière fête  
agenouille un baiser vers ta céleste sœur. »*

ALBERT MOCKEL.



*Collection de FLORÉAL. — N° 4.*



**GROUPE EN PIERRE**

XIV<sup>me</sup> SIÈCLE

(Porche de l'Église St-Jacques à Liège)





## ETUDE SUR LA MUSIQUE

A propos de l'*Amsterdamsch a Capella Koor*.

Il y a une vingtaine d'années à peine que Félix Clémens écrivant son ouvrage sur les musiciens célèbres disait en parlant de Roland de Lattre et des musiciens des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles « leurs œuvres ne sont plus guère connues que des érudits; cependant plusieurs d'entre elles sortiront quelque jour de l'oubli..... ». Cette prédiction heureusement s'est réalisée. Et nous voyons aujourd'hui des écoles et des sociétés se former et travailler à la radieuse résurrection d'un art depuis trop longtemps délaissé.

Les écoles de Solesmes, les Bénédictins, les sociétés Saint Grégoire en Hollande et en Belgique, les sociétés Sainte Cécile en Allemagne travaillent à cette reconstitution du plain-chant et des chants du moyen-âge, dans le but — que nous ne pouvons assez applaudir — de débarrasser les jubés de nos églises du fatras des musiques d'opéra si déplacées ici. Enfin et d'une façon plus éclectique, nous voyons des sociétés interpréter en véritable capella ancienne, non seulement les chants religieux des Lassus, des Sweelinck, des Okeghem, des Obrecht, mais encore les madrigaux, les chœurs et les chants populaires inimitables de ces maitres dont les plus superbes sont peut-être Corneille Schuyt, Jacques Clemens, Josquin des Prés, etc., etc.

Or, comme ces œuvres si intéressantes appartiennent toutes à l'ancienne tonalité si intimement liée au plain-chant, il nous a semblé intéressant pour plusieurs de rappeler sommairement l'origine, les transformations de cette tonalité; — de dire aussi les formes successives des harmonies qui peu à peu vinrent parer les chants primitifs jusqu'au moment de la transformation de la tonalité ancienne en la tonalité moderne.



\* \* \*

Les peuples de l'antiquité connurent trois genres dans leur musique : le diatonique, le chromatique et l'enharmónique. De ces genres quel est le plus ancien ? Fétis, s'appuyant sur Plutarque et Aristoxène, se prononce pour l'enharmónique ; c'est-à-dire l'échelle musicale procédant par tiers et par quart de ton. D'autre part, les Egyptiens, au dire de Labat, eurent comme base à leur musique le genre diatonique, ton et demi-ton, et c'est dans ce système que s'exercèrent Pythagore et plus tard Platon, sous la direction des prêtres égyptiens, quand ceux-ci initiaient les envoyés de la Grèce aux connaissances cachées sous leurs hiéroglyphes (\*).

Comme système, les Egyptiens se seraient servis de l'octave, tandis que les Grecs dont nous nous occuperons seulement se servaient des tétracordes.

Le tétracorde est la réunion de quatre sons consécutifs procédant par degrés conjoints, c'est-à-dire la succession naturelle des sons de l'échelle. Le système tétracordal est la disposition et l'emploi répété de ces quatre sons fondamentaux servant à constituer le mode. Enfin les tétracordes étaient dans leur succession conjoints ou disjoints selon que le second procédait du premier en reprenant le dernier son ou le son suivant. L'union et la succession des tétracordes offraient de multiples combinaisons. Ici comme dans le plain-chant et la musique moderne, la position du demi-ton constituait le mode.

Les Grecs eurent ainsi quinze modes, le premier partant du *la* grave. Nous ne parlerons plus loin que de ceux qui constituèrent le plain-chant et la musique dérivée de celui-ci au moyen-âge.

Comme harmonie, il semble avéré que les Grecs firent usage de cinq consonnances : l'octave, la quarte, la quinte, la onzième et la douzième.

Le rythme des Grecs, enfin, différait du nôtre ; il empruntait sa superbe essence au mètre des vers et aux accents si nombreux et si riches de la langue elle-même, en sorte que, nous dit Rousseau : « leur musique était déclamatoire et leur poésie musicale. Les Grecs du reste, en tête de leurs poèmes, disaient chanter leurs vers ».

---

(\*) Nous croyons, nous, que ces genres, aussi anciens peut-être l'un que l'autre, avaient leurs origines dans le caractère même des peuples qui les apportèrent et qu'ainsi les peuples sensuels et efféminés eurent l'enharmónique alors que les peuples plus froids négligeaient les subtilités et les sensations fugitives d'une échelle basée sur des sensations aussi peu appréciables pour leurs oreilles que les enharmóniques et prenaient pour base le diatonique.

Nous dirons un mot des Romains et arriverons au chant grégorien. Les Romains, bien que ne semblant pas avoir eu de système musical à eux, durent posséder des chants populaires, si nous nous en rapportons aux écrivains et aux commentateurs de leurs fastes.

A l'origine du christianisme, et dès les deux premiers siècles, l'usage des cantiques et des psaumes s'établit, Saint Paul en parle; Saint Marc est représenté enseignant le chant aux disciples d'Égypte. Mais ce n'est qu'au IV<sup>e</sup> siècle que le système musical fut élaboré et mis en pratique. Saint Ambroise, archevêque de Milan, est désigné comme l'auteur de ce système. Il se servit des modes grecs unis au système d'octave des orientaux.

Cette union, nous dit Ptolémée, existait du reste chez les Grecs orientaux, deux siècles avant notre ère. Ils comptaient sept modes partant du *la* grave. Cependant St-Ambroise se servit surtout des échelles de *ré, mi, fa, sol*, correspondant aux modes dorien, phrygien, lydien et misco-lydien.

L'innovation la plus importante fut la manière de scander ces modes. Après la première note qui servait à la conclusion des périodes méthodiques et qui fut appelée finale, il choisit une note dont la fréquence constante dans le dessin mélodique lui fit appeler dominante. Ces deux notes, dès lors, caractérisèrent chaque mode.

Nous avons parlé des genres au début; St-Ambroise débarrassa le genre lydien, qui nous était venu de la Scythie par les Héliènes, des formes enharmoniques qui le rendaient sensuel et lascif.

La *Préface* et le *Te Deum*, nous dit La Bare, datent de cette époque. Le premier est basé sur deux tétracordes conjoints, dont la formule est dans un mode mineur égal au deuxième ton du plain chant actuel.

Le *Te Deum* est basé sur trois tétracordes conjoints (\*).

Saint Grégoire, dont l'influence fut si grande, détermina surtout et définitivement tous les systèmes ébauchés par ses devanciers. Il classa les échelles en tons authentiques et tons plagaux; il coordonna les chants religieux, fonda des écoles musicales et mérita de donner à

---

(\*) Nous renvoyons les lecteurs au bel ouvrage sur l'histoire de la musique, de M. de la Bare, pour la description de ce chant. Où nous sommes en désaccord avec cet auteur, c'est en ce qui concerne le rythme. Le rythme, absent, pour lui, de ces œuvres, existait; et, grâce à de patientes recherches sur les neumes par les bénédictins et surtout par l'école de Solesmes, nous sommes parfaitement certains que les accents et les rythmes de ces hymnes sont aussi déterminés par ces signes appelés neumes, que l'était le rythme dans le poème grec. (Lire à ce sujet la conférence, au Congrès de Malines, de dom Laurent Janssens, bénédictin).

un art qui reçu sa forme régulière de ses travaux si précieux, son propre nom, que l'on emploie aujourd'hui encore : la musique grégorienne.

Nous arrivons ainsi, sans grands changements, aux premiers harmonistes.

Nous poursuivrons cette étude dans un prochain fascicule en passant ces maîtres en revue, depuis Hucbald (IX<sup>e</sup> siècle) jusqu'à Roland de Latre et Josquin des Prés.

STÉPHANE MONJOIE.





## DEVERS LA MER

*A Maurice Maeterlinck.*

*Les horizons meurtris des cuivres du couchant,  
embrasent sombrement en reflet de leur faste  
le basalte rigide et morne des terrasses,  
que heurte le ressac des grands flots et des vents.*

*Les flots rués en l'assaut rude des balustres  
où s'aggriffe l'éclat du beryl incrusté,  
tordent dans leurs remous des scintillements brusques  
de cuirasses rompues et de glaives brisés.*

*Tandis que le soleil aux grèves d'outre mer  
irradie le sang de vastes floraisons,  
dont la pourpre jaillie sous les flèches du vent  
choirait infiniment dans les eaux de la mer.*

\* \* \*

*Au seuil haut que blasonne l'hiératique emblème,  
jonchant les souvenirs de siècles révolus  
dans leurs textes fantasques de granit et d'or blême,  
voici qu'advint la Princesse hautaine  
plus lasse de soirs  
et d'espoirs.*

*Sous les plis long-tombants de sa blanche tunique,  
 en qui frissonnaient les rayons d'or du soleil  
 comme en les larges plis des pennons héroïques  
 qu'adornent les joyaux de leur royal orgueil,  
 belle de toute la tristesse éparse  
 en l'azur clair de ses yeux,  
 elle s'accouda aux balustres où se prélassa  
 l'attente des douces fiancées,  
 dont les amants partis aux pays d'outre mer  
 chevauchent l'épopée ou le trépas amer.  
 Et ses espoirs chantèrent  
 devers la mer :*

*« La Fatalité s'est mirée à ton destin,  
 ô toi, dont le désir hasardeux d'équipées  
 recusa mon amour par le faste incertain  
 d'un retour glorieux par delà les années.*

*Ton départ ébloui s'insurgeait loin des grèves,  
 en gestes exultants aux gloires espérées,  
 mais ce fut tout mon cœur qu'emporta l'heure brève  
 où la mer éclata de l'adieu des épées.*

*Et mon espoir hélas se complut en l'attente  
 du retour glorieux de ta galère d'or,  
 dont la proue bombant des cuirasses rayonnantes  
 heurterait lourdement les balustres sonores.*

*Et mon rêve prélude au geste de tes mains  
 indolentes enfin et d'épopées lasses,  
 qui hausseraient devers moi le glaive hautain  
 afin d'y rayonner la douceur de ma face*

\* \* \*

*« Mais si quelque soir,  
 tandis que hurleront les grands vents saccageurs,  
 et qu'aux horizons vibrera*



*l'hymne farouche des victoires,  
ton destin se dénoue hélas,  
parmi les éclats brusques de ton armure austère  
et la pourpre jaillie de ton sang clair,  
puisses-tu sentir à tes côtés  
dans l'ombre,  
une vierge très douce et qui t'eut bien aimé,  
dont le geste de paix et de mélancolie  
où d'un très pur amour florirait l'âme fleur  
clorait pieusement tes paupières pâlies,  
et tes lèvres encore âcres du sel des pleurs.*

*Que ton corps enfin,  
beau de toute la pâleur des mains  
qui l'auront enseveli,  
loin des appels maudits  
de l'airain véhément,  
trouve paix et prière  
sous le faste hautain des marbres funéraires.*

*Mourir est doux encore à qui vécut d'espairs,  
Mourir est doux encore en face des beaux soirs.*

EDMOND GLESENER.

## NOTES

---

Le 15 mars a paru le premier numéro de la *Revue wallonne* entreprise par l'éditeur Bénard et dirigée par M. Maurice Wilmotte.

La *Revue wallonne* naît, dit son programme, pour étudier le passé de notre race et tâcher à en déterminer la psychologie, à en formuler l'essence dégagée des gangues de l'histoire et de la tradition. De nature encyclopédique, la *Revue wallonne*, se préoccupera des vieux arts mosans et leur étude lui permettra d'ausculter le cœur même de la Terre wallonne.

On voit qu'à certains points de vue, la *Revue Wallonne* et *Floréal*, par des chemins différents, poursuivront des buts assez connexes, c'est-à-dire que ce nous est une bonne joie d'annoncer l'élégante et sérieuse *Advenue*. Nous avons plaisir à retrouver parmi ses amis divers noms d'artistes que tous les lecteurs de *Floréal* connaissent.

La prime gerbe qu'elle nous offre, avec un geste d'une mondaniété quelque peu académique, s'illustre d'un savant et nerveux article de Maurice Wilmotte sur le moraliste Egbert, d'un beau croquis d'Ardennes par Aug. Vierset, d'une pièce de vers de Simon, d'un conte de A. Lavachery et de plusieurs chroniques intéressantes dont une surtout savoureuse de Célestin Demblon. Une reproduction dans le texte, très réussie, de la pierre Bourdon, et un dessin de François Maréchal égaient un peu la blancheur frigide des grandes pages.

A la *Revue wallonne* qui nous promet de copieuses et d'excellentes moissons pour nos travaux d'art, *Floréal* dédie son plus cordial salut de bienvenue.

Ayant appris qu'un grand nombre d'abonnés n'avaient point reçu notre n° 2 du 1<sup>er</sup> mai, nous prions ceux à qui il ne serait pas encore parvenu à l'heure actuelle, ou qui auraient reçu des exemplaires non accompagnés de la reproduction de l'œuvre donnée, de bien vouloir nous en avvertir par carte postale. Nous leur ferons tenir aussitôt les feuilles retardataires.

Notre prochain numéro contiendra des proses de Pierre-M. Olin et d'Albert Arnay ainsi qu'une copieuse chronique des livres.

Les concerts Colonne ont donné récemment une audition des *Béatitudes* de César Franck, qui a été un triomphe pour l'œuvre du vieux maître wallon. C'est l'occasion d'annoncer que nous aurons la joie d'entendre l'an prochain les *Béatitudes* au Conservatoire de Liège.

Les XX ouvriront le dimanche 2 avril, une exposition à Gand, au Cercle artistique et littéraire.

Y seront représentés : MM. Fernand Klnopff, Rops, Van Rysselberghe, Vogels, Van de Velde, Ensor, Signac, Toorop Dubois, Rodin et M<sup>lle</sup> Anna Boch.

La Société de Musique de Mons donnera le 9 avril un grand concert qui comprendra notamment la première audition du *Démon*, une œuvre nouvelle de Paul Gilson, le compositeur de la *Mer*.

La Société des *Peintres-Graveurs français* ouvrira, le 6 avril, dans les galeries Durand-Ruel, son exposition annuelle qui durera jusqu'au 28 avril. Les artistes invités par la Société à y prendre part, sont : Français, MM. de Toulouse-Lautrec, Auriol, Béjot, Duez; *Etrangers*, Zorn, Rops, Wistler, Seymour-Haden, Joseph Pennell, Egusquiza.

Comme tous les ans, il y aura une Exposition rétrospective d'un maître décédé. Le choix de la Société a été pour l'œuvre lithographiée d'Edouard Manet.







# FLORÉAL

---

Revue bi-mensuelle  
de Littérature et d'Art

---

Ont collaboré à ce Numéro :

ALBERT ARNAY — LUCIEN DE BUSSCHER

AUGUSTE DONNAY — PAUL GÉRARDY

RICHARD LEDENT — PIERRE-M. OLIN

ÉMILE VERHAEREN

---

Ce numéro est accompagné d'une reproduction  
de deux panneaux du retable de St-Denis,  
à Liège.

---

DEUXIÈME ANNÉE — N° 5.

15 AVRIL 1893





# FLORÉAL

FONDATEUR : PAUL GÉRARDY

REVUE BI-MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*Paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois  
en une livraison de 16 pages.*

Chaque exemplaire sera accompagné d'une reproduction photographique d'une œuvre du vieil art mosan, ou d'une lithographie d'une œuvre moderne.

## ABONNEMENT :

POUR LA BELGIQUE, 9 FRs; UNION POSTALE, 10 FRs.

Sur papier de luxe : Exemplaires accompagnés d'une reproduction à grande marge : 20 frs.

Abonnements mixtes (exemplaire papier ordinaire avec reproduction à grande marge) 15 frs.

*La revue ne publie que de l'inédit et reste indépendante de toute coterie littéraire ou politique.*

*Ses articles non signés engagent le groupe tout entier.*

*Les articles signés même des membres du groupe, n'engagent que leur signataire.*

Bureaux : RUE FUSCH, 43, LIÈGE.

---

## SOMMAIRE DE CE NUMERO :

Le Retable de St-Denis à Liège.

*Un Port en Province* . . . . . ÉMILE VERHAEREN.

*Pour une Passante* . . . . . PIERRE-M. OLIN.

*De Les Rosaires* . . . . . LUC. DE BUSSCHER.

*Courtes-Pailles* . . . . . ALB. ARNAY.

*Le Glas. — Le Mort. — L'Heure* . . . . RICHARD LEDENT.

*Par les Chemins* . . . . . AUG. DONNAY.

*Les Chansons du Prince Lirelaire,*

*Pour de Joyeuses Vendanges.* . . . . PAUL GÉRARDY.

Chronique Littéraire.

Notes.

## Le Retable de St-Denis à Liège

« Au nombre des travaux plastiques les plus remarquables, exécutés sous le règne d'Erard de la Marck, (1506-1538), il convient de citer le retable en bois de chêne qui figurait autrefois sur l'autel majeur de l'église St-Denis, à Liège, et qui se trouve encore dans l'une de ses chapelles. On ignore l'année où ce travail a été fait et le maître auquel on le doit ; mais on sait que le retable était complété autrefois par des volets peints par Lambert Lombard et ses élèves ; les volets ont été séparés du retable probablement à la suite de la Révolution, démembrés et vendus. Quelques panneaux ont été retrouvés et rachetés depuis, par le conseil de fabrique de l'église. La composition du retable (haut de 4<sup>m</sup>87, large de 3<sup>m</sup>16) se divise en trois registres ou zones, dont les deux plus élevés se subdivisent en six compartiments. Chacune de ces divisions sert de cadre à l'une des scènes de la passion du Christ, sculptée en ronde-bosse. La zone inférieure est consacrée aux différentes scènes de la vie et de la légende du saint patron de l'église, Denis l'aréopagite ; elle est divisée en cinq compartiments : 1. Denis l'aréopagite et sa femme Damare reçoivent le baptême des mains de l'apôtre saint Paul ; 2. Prédication de saint Denis à Athènes ; 3. Saint Denis est ordonné évêque ; 4. Il fait visite à saint Pierre, chef de l'Église ; 5. Saint Denis, conduit en prison et au martyre, avec ses disciples, Rustique et Eleuthère. Dans ces diverses compositions, le sculpteur s'est inspiré assez directement de la légende dorée de Jacques de Voragine. Lorsque l'on étudie ce retable, on se convainc qu'il est l'œuvre de deux artistes. Dans les six compositions consacrées à la Passion du Christ, le travail, plus traditionnel, moins original que celui des groupes de la légende de saint Denis, semble l'œuvre d'un artiste plus âgé, peu disposé à s'écarter des données reçues. Les figures sont plus grandes, devant être vues à plus grande distance. Dans la zone inférieure, l'imagier se trouvait en présence d'une tâche plus difficile, ayant à créer des types et des compositions nouvelles, son travail étant d'ailleurs plus rapproché de l'œil du spectateur, et les figures devant être sculptées sur une échelle plus réduite. Il a su vaincre ces difficultés d'une manière remarquable, en produisant une œuvre pleine d'inspiration, de vie et d'originalité. Les sculptures sont sobrement polychromées, c'est-à-dire que les carnations seules sont peintes, tandis que les bordures des vêtements et quelques accessoires sont dorés. Les costumes, le style du travail et la collaboration de Lambert Lombard datent en quelque façon ce retable, et bien que, jusqu'à présent, on n'ait pu encore trouver aucun renseignement sur l'artiste ou les artistes qui en sont les auteurs, il est probable qu'il est l'œuvre des Suavius. »

(JULES HELBIG, *Histoire de la sculpture et des arts plastiques au pays de Liège*).

Les deux panneaux que nous reproduisons sont le baptême de saint Denis et la prédication de saint Denis à Athènes :



## UN PORT EN PROVINCE

*Le long du quai, cinq lanternes de rouille  
Mènent, là-bas, au vieux môle désert ;  
L'ombre droite d'un rang de tilleuls sert  
Aux pas précis et lourds d'une patrouille.*

*Aucun bruit imprévu jamais ne brouille  
Les fils du silence tissés dans l'air :  
Des gens muets rentrent, par nombre pair,  
En leurs maisons antiques, qu'on verrouille.*

*Plus loin, le port déchu bordé de soir  
Dont l'ombre et l'or aux flots descendent choir,  
Érige un socle encor au vieux Portumne ;*

*Quelques vergues s'y croisent en faisceau ;  
Et la lune à travers regarde l'eau,  
Mais l'eau dans ses remous casse la lune.*

ÉMILE VERHAEREN.



## POUR UNE PASSANTE

---

Reste silencieuse; laisse-toi regarder; ne bouge pas et ne me parle jamais. Demeure en mon souvenir telle que je t'entrevis; que rien ne trouble la pure image que, douce inconsciente, tu sculptas en mon triste esprit. Songe que devant toi seule en ma vie, un désir d'agenouillement ma saisi, si fort qu'à peine la honte du scandale a pu empêcher cette marque de respectueuse adoration à ta beauté si subtile et si perdue. Oh, m'agenouiller, et m'endormir à jamais, mes mains sur tes mains jointes, et mon front penché sur tes genoux chastement unis, et loin de tes yeux pensifs — loin de ces yeux qui n'ont jamais songé à moi.

Peut-être ces yeux, déconcertants de pureté, gaminent-ils au fond de leurs orbites; et, ironiquement, s'ils se reconnaissent, riront-ils, impitoyables, de l'unique *enthousiasme* de femme qui se sera levé en mon cœur si vainement dévasté. Mais qu'importe! je te suis reconnaissant infiniment de la sensation suprême-d'art que tu m'as donnée, et de la fugitive *ombre* d'amour qui, fleur éphémère s'est desséchée en naissant, et ici fixée, pauvre immortelle en sa rigidité morte, me sera le plus sourire de ma vie, et le plus immatériel et le plus rêvé.

Mars 1890.

P.-M. OLIN.

DE

## LES ROSAIRES

*Pour Max Elskamp.*

*Sur les roses pâimées  
L'ombre si douce sombre.*

*Par les allées mystérieuses,  
Très lentes, vont les petites reines  
Les reines frêles de mes songes  
Et songent.*

*Où sont les chansons si guies,  
Les si enivrantes chansons  
De leur cœur caressant les plaies,  
Douce chansons.*

*Où sont les aveux à voix basse,  
Les aveux graves des amants  
Embaumant leurs âmes si lasses,  
Charmants.*

*L'ombre sombre et vide est l'été.  
Pour quelque croisade lointaine  
Leurs amants beaux les ont quittées,  
Pour quelque croisade lointaine  
Les ont quittées.*

*Comme l'été, leur cœur est vide;  
Comme le soir, las est leur cœur.  
Rien pour bercer leur âme acide  
Et leur cœur.*

*Les Jadis sont morts peu à peu  
Sous le baiser brutal de l'heure.  
Tristes, les reines de mes songes bleus.  
Et pleurent.*

LUCIEN DE BUSSCHER.





## COURTES-PAILLES

### I.

Rien n'est doux comme après une attristante pluie d'automne le soleil ! Les premières faveurs mêmes du printemps n'évagent pareil charme : il y a alors en nous l'*attente* de choses heureuses tandis qu'un beau jour Vendémiaire franchi, c'est le retour vraiment de ce qu'on craignait pour longtemps perdu. Une torpeur envahissait le cœur, niant presque notre native faculté d'espérer ; ce seul rayon — si pâle pourtant qu'il semble du Nord — suffit à ranimer chez toute créature le goût profond de la vie.

Sans me la formuler, j'éprouvais cette vérité pendant qu'à la fenêtre, ouverte sur la gloire expirante d'une allée de platanes, je regardais s'iriser les gouttelettes demeurées — ainsi qu'un rêve — aux chrysanthèmes frais éclos du jardin. La senteur mûre des verdure, le silence de l'air, la clarté tiède du ciel (où quelques nuages à peine parlaient des heures grises) tout, en ce matin, évoquait un amour d'arrière-saison, déjà plus la passion, quoique pas l'amitié. Et cette spéciale poésie des ambiances, en le berçant d'un doigt frôleur, exemptait mon esprit ravi du souvent risible *pourquoi* ?...

Brusquement, parti de la rue voisine, se mêla à ma muserie une sorte d'écho bizarre dont tout d'abord je ne m'avérai pas l'origine. Je ne tardai pas cependant à distinguer des paroles et que c'était la voix d'un vieillard inserit depuis longtemps parmi mes pauvres. Or, les chansons des misérables, merci anticipé de l'alcatoire aumône, produisent à qui les pénètre d'indicibles frissons, car on sent vibrer l'éternelle douleur humaine derrière les joviales rimes. Cette fois l'aveugle chantait une sorte de vieille ronde, avec un accent trainard par quoi s'ajoutait à l'air choisi la notion d'un aïeul caressant des têtes blondes. Hautement esthétique, cette particularité aurait pu séduire ; mais le ton plaintif de la voix, en s'accusant davantage, s'imposait à mon esprit haaté, tel un reproche, tel un inéluctable

remords. Par lui, je me rappelais la Parole : *Vous vivez dans l'opulence, alors que vos frères ont faim*. Je songeais à l'héroïsme de certains hommes qui, à l'aurore de la Foi, renoncèrent sublimement à tout ; le vœu de suivre leur exemple entr'ouvrait mes lèvres, quand soudain — comme tantôt le soleil ! — une valse vertigineuse, déroulée par un de ces pianos que de belles transtévérines conduisent sur nos promenades, fusa à l'autre bout de la rue vers le ciel ravivé. Oh ! cette valse..... quelle farandole de souvenirs roses elle suscitait aux horizons de ma pensée ! Quelle liesse de vie vivante s'essorait de ce puéril tournoiement ! Aussi, la vie vivante entraînant l'oubli du prochain à chérir, j'aurais peut-être négligé l'aveugle au point de ne pas lui jeter l'obole dont ma main le gratifie d'ordinaire, si le chanteur — malgré la puissance de son mécanisme rival — n'avait continué courageusement son rondeau. Et celui-ci, cette voix implorante et ces semillants accords, se confondant, se cherchant, se fuyant à la fois me semblèrent tout-à-coup l'exacte synthèse de la vie — suggérée par un hasard qui me surprend encore — la vie d'hier, d'aujourd'hui et de demain où la Joie n'entend point la Souffrance, où la Souffrance hélas ! ne comprend pas la Joie.

## II.

La capter ! celle-ci d'hier nubile qui passe — avec, en ses allures, un je ne sais quoi annonçant une nouvelle Laïs — combien de jeunes hommes se murmurèrent ce désir ! Quiconque, en effet, la croise, un soir de brume dénonçant l'éclat menteur des lumières, se réjouit de son regard mieux que d'aucune aurore ; on la respire parmi l'air qu'elle charme, telle une bouffée vivifiante d'Avril et le poète songe aux héros qui renieront leur valeur sous les ophidiennes caresses de ses boucles dénouées.

Cependant, si mes flâneries se vouèrent souvent à sa suite, la velléité ne me vint point d'être auprès d'elle le berger d'une heure facile. Elle me semblait destinée à de plus brillantes aventures, à quelque haut fait digne d'inspirer un Brantôme futur. Je la voyais, mentalement, plus âgée d'un lustre, trônant en reine qu'elle est, jouant avec les cœurs comme naguère, sans doute, elle jouait encore au volant ou aux grâces, et l'idée seule qu'elle saperait un jour notre vieillotte prétention à la supériorité me ravissait, je puis dire, au delà

de toute expression. D'ailleurs, il ne me fallait pas la souhaiter en l'alcôve insidieuse, car, malgré l'égoïsme des vêtements, haut-fermés par une habile coquetterie, les secrets printaniers de sa rare beauté s'attestèrent sans feinte à ma patiente observation.

Mais ce soir, tiède à point pour s'oublier en des bras soyeux, un geste lui échappa qui trahissait un manque évident d'à propos. Je ne sais pourquoi, cette chose, en apparence fort anodine, me préoccupa ; il me sembla que ce seul geste, s'il n'était corrigé à temps, la condamnerait fatalement à demeurer la satellite d'elle même. Et je songeai combien il serait curieux de l'initier à l'art de l'amour, tel jadis, en vertu d'un authentique brevet, la Duthé initiait au plaisir le jeune prince d'Orléans. Scruter pour elle, un à un, et lui épeler les livres où des esprits subtils fixèrent la mobilité de la pensée féminine ; la doter des séductions de toutes les héroïnes ; ouvrir son intelligence, dont on peut attendre des merveilles, aux œuvres richement pimentées de tous les temps, ne serait-ce pas un projet séduisant à former ? On trouverait, me disais-je, un passe-temps fécond en imprévus à la pénétrer de toutes les voluptés, réalisant de la sorte un vivant traité des ruses d'amour, une encyclopédie vivante de la courtisane. Puis, lorsque ces enseignements donneraient leur superbe mais dangereuse floraison, offrir à son caprice un frère adolescent qui rirait encore ingénument à la vie et qu'on saurait devoir mourir, lentement mourir, sous les étreintes toujours changeantes de l'assassine charmeresse !

ALBERT ARNAY.



## LE GLAS

*Mon âme est un clocher dont la cloche fêlée  
sonne le glas,  
et la nuit, endeuillée et désolée,  
répercute la morne voix.*

*Les grands débris du ciel clair  
lèchent les parés noirs. La douleur, les fleurs qui meurent,  
l'eau qui rêve des désespoirs aux plis profonds de son suaire,  
les grands débris du ciel clair, — pleurent.*

*L'ombre s'étend, mystérieuse,  
sur la ville immense et tranquille ;  
aux fenêtres silencieuses  
s'allument de pâles lueurs...  
Priez en passant par la ville,  
priez pour les âmes qui meurent !*

## LE MORT

*Hier, il m'apparut au sommet du calvaire,  
tel mon esprit, hanté l'évoquait par les soirs,  
et le dernier rayon d'un soleil débonnaire  
trouvait son linceul fait de rêves et d'espoirs.*

*Ses yeux se sont remplis de fixités étranges  
où tout un long passé semblait s'épanouir,  
ses bras s'ouvrirent, lents, comme des ailes blanches  
et sa bouche oscilla un sanglot : Souvenir !*

*Et mon âme éprouva la terreur des remords,  
aussi longtemps que je ne vis s'évanouir,  
vers les croix tout là-bas, celui qui était mort.*

## L'HEURE

*L'heure passe et ma vie se morcèle,  
l'heure passe et mon front se plisse,  
l'heure et les jours et les ans s'amoncellent,  
que mon destin s'accomplisse!*

*J'ai revêtu la tunique des Heures,  
vieil appareil d'un désir rose  
et j'immole les espoirs et les leurres  
sans nul regret qui s'interpose.*

*Voici l'heure fatale et calme qui sourit,  
lumineuse, ainsi que toutes heures écloses,  
à la Mort qui se poste au chevet de mon lit.*

RICHARD LEDENT







## PAR LES CHEMINS

*Des yeux.*

Et maintenant ces yeux sont clos.

Comme une étoile qui disparaît à l'approche de l'aube, la lumière du regard s'est évanouie.

— Des doigts inertes de douleur sur l'œil éteint, ont abaissé la paupière. Et l'orbe de l'œil saille visible davantage, semble-t-il, sous la paupière diaphane légèrement bleue.

Une sérénité plane.

Par la fenêtre entr'ouverte, de lourdes bouffées de vent d'ouest entrent, remuant l'atmosphère de cette chambre où les yeux sont clos. Et un cierge vacille étendant plus longues les ombres, vagues et mouvantes comme les nuages du ciel.

Et par des trouées de nuages, très haut, on perçoit des lumières d'étoiles.

Il y a des étoiles dans ces éclaircies du ciel — il y a des étoiles, beaucoup d'étoiles.....

Ils étaient doux et aimants ces yeux.

Deux grands yeux si expressifs — sous l'orbitaire légèrement oblique où remontait la paupière.

Et ils luisaient par intermittence — comme si derrière la pupille un autre regard existait — trop intense et qui eut apparu malgré lui.

Ils étaient si doux et si profonds ces yeux.

Doux comme une nuit tiède d'automne et profonds plus que la nuit — la nuit sans étoiles sous les arbres.

Et lorsque attiré par cette intensité de lointain et cette douceur si chaste, on regardait ces yeux — de cette profondeur douce, jaillissait le regard intense — celui qui était vraiment derrière; et qui — un moment — obligeait à ne plus regarder ces grands yeux doux — si doux qu'une tendresse vous montait aux lèvres.

Mais invinciblement attiré d'amour on revenait à l'ombre tranquille des grands yeux — et chaque fois et toujours le regard qui était derrière l'œil, celui que l'on ne voyait pas d'abord — apparaissait — comme une lumière dans des ténèbres.

C'était un regard qui venait d'autre part sans doute.

Les yeux humains ont-ils cet éclat — cette lumière qui semble transpercer les choses et qui voit plus qu'il n'est nécessaire — ici — à des yeux.

La paupière remontait sous l'orbiculaire oblique — ce regard était trop grand pour cette paupière habituée à l'autre — l'autre qui était si doux que l'on aurait voulu pleurer.....

— Ce regard plus fort — trop fort malgré lui, se montrait derrière l'œil — et l'on sentait que c'était celui-là, ce regard de lumière qui — vraiment — voyait; et qui voyait autre part et qui voyait plus loin, beaucoup plus loin — certainement — qu'il n'était — alors — nécessaire.

Aug. DONNAY.





## LES CHANSONS DU PRINCE LIRELAIRE

### XX

*O ma reine de tout amour,  
A ton front pensif de sourire  
Mieux sied la fleur d'asphodèle  
Que l'or fastueux des couronnes.*

*Pâle reine emmi les prêles,  
Tes cheveux épandus en mantille  
Sont à ma main plus douce soie  
Que soie des Indes et des Chines.*

*Et je voudrais à ton front pâle  
Plutôt que saphirs et opales  
Ces roses que pour toi ma main  
Cueillit en tremblant au matin.*

### XXV

*Les beaux trouvères sont morts d'amour ;  
Ils ont chanté si tendrement  
Leurs pâles chansons de pâles amants  
Qu'enfin ils crurent à leurs amours.*

*Tous les trouvères sont morts d'amour ;  
Quand vit leur âme inoccupée  
Que les lauriers étaient coupés,  
Ils se sont suicidés d'amour.*

*Et les Pierrots s'en viennent rire :  
« Mourir de l'amour qu'on chantait !  
Vrai, les trouvères ont bien fait  
S'ils n'avaient rien de mieux à dire. »*

## XXVII

*Hé bonjour la chatelaine!*

- *Hé bonjour, prince charmant!*
- *Il fait grand vent dedans la plaine.*
- *Il fait grand vent, prince charmant.*

*Hé bonsoir la chatelaine!*

- *Hé bonsoir, prince charmant!*
- *Le ciel est rouge dessus la plaine.*
- *Le ciel est rouge, prince charmant.*

*Hé adieu la chatelaine!*

- *Hé adieu, prince charmant!*
- *La nuit est triste de par la plaine.*
- *La nuit est triste, prince charmant!*

## POUR DE JOYEUSES VENDANGES

*Joignez le chant du pampre aux treilles,  
Arrachez la vigne folle;  
Il faut quand le matin s'éveille  
Que toute la joie des treilles  
Chante clair en la brise molle.*

*Mauvais vigneron dans la vigne  
Si lents au matin qui chante!  
Je veux que seul le cep insigne  
Enroule ses courbes lignes  
Dont la joie des treilles s'enchant.*

*Bons vigneron, à l'œuvre chère  
De tout votre orgueil quand même,  
Pour que bientôt la grappe allière  
Magnifie en l'aube claire  
Tout l'or joyeux de son poème.*

PAUL GÉRARDY.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

ANTOINE SABATIER, *Sonnets en Bige*. — Paris, Librairie de l'Art indépendant.

Ce volume est conçu sous la forme d'un triptyque, dont les deux premiers panneaux évoqueraient successivement l'âme rude de Rome antique, puis la nature enjouée et romanesque un peu des XV<sup>me</sup> et XVI<sup>me</sup> siècles. Quant à la dernière partie, la synthèse m'en semble confuse et dépourvue d'unité. La vision se détache souvent très nette du vers, mais le style facile enlève à l'idée initiatrice le charme qu'y aurait apporté une phrase ciselée. Dans la deuxième partie surtout, tel sonnet possède la grâce de lents menuets que danseraient de petites marquises mignardes, ou réalise le portrait exquis de gentil troubadour, chanteur de vieilles ballades et enjôleur de châtelaines, aussi le profil d'un truand à rudes moustaches, grand blasphémateur devant Dieu et favori des filles de joie.

Bref, les *Sonnets en Bige* constituent la promesse d'un artiste sincère et consciencieux.

---

JOSEPH DECLAREUIL, *Prestiges*. — Girard, éditeur à Paris.

Nous pouvions attendre mieux du collaborateur de l'*Ermitage*. Ce livre, fut-il d'un très jeune, ne nous donne qu'une promesse. Certes il est d'un poète à riche tempérament, d'un poète révélant en lui quelque chose du merveilleux rythme du vers — n'y eut-il que cette pièce : *Sensations astrales*. Mais combien intensément je lui voudrais une vision plus puissante, plus nette, plus détachée des oripeaux qui l'embarrassent et la recouvrent souvent ; une sensation plus intime, plus vraie, et moins de cette pompe de mots, d'étincelles — dirai-je de confetti ? — qui touche au fatras et que semble tant affectionner le poète de *Prestiges* : la poésie est moins en la contingence qu'en nous-même. Puis l'idée enfin n'est jamais suffisamment poussée, elle ne se déroule pas en cette simple et claire poésie que parfois nous font espérer telles belles strophes du livre (*Attrition*) et qui toujours nous mènent à une désillusion.

Bientôt, je l'espère, nous aurons à reparler avec plus de joie du talent de Joseph Declareuil.

---

FIRMIN VANDEN BOSCH, *Sous le Bleu*. — Gand, Siffer, éditeur.

Vouloir par de simples croquis susciter l'apologuesque vision d'un aussi grandiose pays, tacher à en synthétiser l'âme si vaste et si belle, mais tellement énigmatique en sa multiplicité, est toujours besogne très ingrate. Au reste, tant d'artistes déjà, et des meilleurs, nous ont communiqué leurs impressions d'Italie, tant d'esthètes développé leurs théories d'art sur les maîtres italiens, que l'ouvrage de M. Vanden Bosch ne présente qu'un intérêt tout relatif.



D'un style simple et clair, mais souvent dépourvu du relief éclatant et du coloris intense que réclamait la beauté épique de tels sites merveilleux, d'une observation embrassant la totalité brutale d'une scène, mais, n'en saisissant point le côté saillant, essentiellement humoristique, bref, d'une tonalité assez monotone — telle l'œuvre. Et — contraste frappant — la phrase quelquefois retorse en les replis d'une effrayante longueur, brève dans sa concision tout à coup brutale, prend alors l'allure d'un Baedeker.

Seules, quelques fresques vivement brossées, dans leur netteté et leur simplicité de lignes, dégagent de très délicates visions du pays parcouru.

Somme toute, à l'auteur de *Sous le Bleu*, nous préférons l'alerte et vif pamphlétaire des *Coups de plume* et de *La jeunesse de demain*.

---

JEAN CASIER, *Au ciel*, Gand, Siffer.

Une assez pauvre chromolithographie céleste, tout un paradis artificiel et singulièrement édulcoré; par ci par là, l'un ou l'autre mouvement heureux et deux ou trois bons vers; — tout cela rappelle ces suaves cantiques dont, en les pensionnats, on emmielle les âmes des jeunes filles. M. Casier devrait savoir qu'aux mystiques il faut des ailes.

---

EMILE LECOMTE : *Papillons et Papillotes*, Verviers, Ernest Gilon, éditeur.

Quelques maigres idées économiquement ressassées à chaque page, un sentimentalisme balourd à ficelles d'attendrissement — telle l'essence de ce volume de vers.

M. Lecomte m'a donné la plaisante impression d'un collégien émancipé dont la rougeade ingénuité aurait fait d'innombrables ravages chez le beau sexe. Aussi le poète affairé se multiplie-t-il, mais hélas, succombe bientôt en un piteux envoûtement, et pleure son infécondité à Malvina :

Je voudrais vous chanter, mais ma Muse est malade,  
 Mon luth ne donne plus qu'un son bizarre et fade,  
 Et mes échos sont enrhumés...

Pour se retremper l'âme aux vraies sources de poésie, M. Lecomte cherche la solitude des grands bois, affecte des airs d'ascète, se buttant volontairement aux arbres, afin de simuler l'éthérisation du rêve, aux yeux de quelques passants ahuris.

De cette patiente compilation d'inepties, quatre seuls vers m'ont subjugué par leur spontanéité sincérité :

Hélas! qu'est-ce donc? Je travaille  
 Tout de travers!  
 Je ne puis faire la trouvaille  
 D'aucun bon vers...

## NOTES

Nous arrive de Bruxelles : *Van nu en straks* (de maintenant et de bientôt), une magnifique revue flamande. De beaux vers de MM. Gust. Vermeylen et Prosper van Langendonck, ainsi qu'une fière prose du premier nous affirment l'intense vitalité artistique du vieil idiomme que, pour maintes raisons, on pouvait croire mort à l'art. MM. Cyriel Buysse et Emmanuël de Bom, en outre, ont de bien belles proses. Quant au vêtement de la revue, il est tout simplement splendide. Les ornements de MM. Henry Van de Velde, Théo Van Rysselberghe, Willy Finch et Lemmen, un Mellery hors texte, font de la revue une pure merveille d'art.

Pour préciser le but de notre consœur flamande, traduisons : « *Van nu en straks* a un double but : c'est avant tout la revue des jeunes des Pays-Bas du Sud, une expression de ce que veulent et pensent les derniers venus, — sans dogmes esthétiques, sans école — un libre organe d'avant-garde, voué à l'art de maintenant, curieux de l'art encore en devenir — celui de bientôt — ici et à l'étranger.

L'édition forme aussi une œuvre d'art typographique, pourvue au point de vue matériel par des artistes et dans laquelle la part du mécanique et de l'industriel sera le plus possible réduite.

De ce périodique, il sera édité une série de dix numéros.»

Dès son début, *Van nu en straks* prend donc sa place au premier rang de ceux qui combattent pour le Beau.

En joyeux orgueil d'art, *Floréal* salue la superbe sœur.

L'exposition de tableaux et gravures d'anciens maîtres wallons, organisée par la *Société d'Émulation*, s'ouvrira le dimanche 23 avril, à 11 heures. Elle durera trois semaines.

On y verra réunies beaucoup d'œuvres découvertes dans les collections particulières et qui n'ont jamais été exhibées.

Nous sont parvenus et seront prochainement étudiés, les livres suivants : Stéphane Mallarmé, *Vers et Prose* ; Francis Vielé-Griffin, *La Chevauchée d'Yeldis* ; Camille Lemonnier, *Claudine Lamour* ; A.-Ferd. Hérold, *Chevaleries sentimentales* ; Valère Gille, *Le Chateau des merveilles* ; François Coulon, *Euryalthis* ; Edmond Rassenfosse, *Dit un Page...* ; Hericlas Rugen, *Flowers de neige* ; Hubert Stiernet, *Contes au Perron* ; J. Vrinds, *Bouquet tot faits*.

Le festival rhénan aura lieu cette année à Dusseldorf. On y interprétera, le 1<sup>er</sup> jour, un *Te Deum* de Bruckner et un oratorio de Haendel, *Israël en Egypte* ; le second jour la V<sup>e</sup> symphonie de Beethoven et *La Damnation de Faust* de Berlioz ; enfin, le 3<sup>e</sup> jour on entendra Joachim dans un concerto de Beethoven.

Il vient de se constituer à Liège, sous la présidence de M. Vincent d'Indy, un cercle choral de dames. La nouvelle phalange compte se manifester pour la première fois au début de la saison prochaine en interprétant *Le Chant de la Cloche*.







# FLORÉAL

---

Revue bi-mensuelle  
de Littérature et d'Art

---

Ont collaboré à ce Numéro :

CH. DELCHEVALERIE — PAUL GÉRARDY

EDMOND GLESENER

AUG. HENROTAY — CAMILLE MAUCLAIR

FERNAND SÉVERIN

---

Ce numéro est accompagné d'une « Étude de  
Tête » par Armand Rassenfosse.

---

DEUXIÈME ANNÉE — N° 6.

1<sup>er</sup> MAI 1893



Liège — Imp. MIOT et JAMAR, rue Fusch, 13.

UN NUMÉRO : 50 CENTIMES.



# FLORÉAL

FONDATEUR : PAUL GÉRARDY

REVUE BI-MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*Paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois  
en une livraison de 16 pages.*

Chaque exemplaire sera accompagné d'une reproduction photographique d'une œuvre du vieil art mosan, ou d'une lithographie d'une œuvre moderne.

---

## ABONNEMENT :

POUR LA BELGIQUE, 9 FRs; UNION POSTALE, 10 FRs.

Sur papier de luxe : Exemplaires accompagnés d'une reproduction à grande marge : 20 frs.

Abonnements mixtes (exemplaire papier ordinaire avec reproduction à grande marge) 15 frs.

---

*La revue ne publie que de l'inédit et reste indépendante de toute coterie littéraire ou politique.*

*Ses articles non signés engagent le groupe tout entier.*

*Les articles signés même des membres du groupe, n'engagent que leur signataire.*

Bureaux : RUE FUSCH, 43, LIÈGE.

---

## SOMMAIRE DE CE NUMERO :

|                                    |                     |
|------------------------------------|---------------------|
| <i>La Wallonie.</i>                |                     |
| <i>L'arbre en fleurs</i> . . . . . | FERNAND SEVERIN.    |
| <i>Tristesse du soir</i> . . . . . | CAMILLE MAUCLAIR.   |
| <i>Mirages</i> . . . . .           | AUG. HENROTAY.      |
| <i>Clamavi</i> . . . . .           | EDM. RASSENFOSSE.   |
| <i>Esquisse</i> . . . . .          | EDM. GLESENER.      |
| <i>Ballade</i> . . . . .           | PAUL GÉRARDY.       |
| <i>Décors</i> . . . . .            | CIL. DELCHEVALERIE. |

## LA WALLONIE

---

La *Wallonie* vient de disparaître, ayant accompli la tâche qu'elle s'était imposée.

Le monument s'érige maintenant dans toute sa noblesse. Il désignera désormais la route à ceux qui viennent et à ceux qui viendront encore. Par sa piété d'art, sa juvénilité, son dédain aristocratique de toute parade et de tout apostolat, la *Wallonie* a été pendant ces sept dernières années, et dans une ville de province, la plus large et la plus fière de toutes les revues d'art d'expression française.

Comme toutes les choses belles elle porte en elle même son enseignement. Son influence ne peut se mesurer au plus ou moins d'intérêt excité par elle dans une société figée, mais aux œuvres qui naîtront désormais sur la terre wallonne.

Une revue d'art ne peut et ne doit espérer avoir d'influence immédiate sur le grand public. Elle s'adresse à une élite, et cette élite fera la loi au reste des hommes; combattre ou prêcher ne serait pour elle que se diminuer ou se rétrécir.

Maintenant déjà, grâce aux *Nouveaux Concerts*, Liège est une ville privilégiée. Chose plus extraordinaire — que l'on remonte à quelques années d'ici! — il n'est guère au Conservatoire de concert où l'on n'exécute des fragments importants de l'œuvre de Wagner, — comme d'ailleurs les œuvres les plus hautes de la musique — avec respect et sincérité, avec un opiniâtre effort vers le mieux.

Dans le champ des arts plastiques la moisson est proche pour plusieurs artistes, et citons hors de pair Jos. Rulot et Aug. Dommay.

Certes notre pensée n'est pas que la *Wallonie* ait jamais créé ces concerts ou ces artistes, mais elle a suscité une atmosphère propice à leur développement, elle a groupé autour de leurs efforts des sympathies encourageantes.

Elle a vraiment créé une lucide atmosphère d'art en laquelle maintes fleurs n'ont plus qu'à joyeusement éclore. Un art peut vivre en notre coin de province. La grande sœur feuë a bercé nos sommeils pour qu'en chacun de nous une âme harmonieuse vint à naitre : elle nous a révélés à nous-mêmes.

Elle est venue, la vaillante et fière, à l'époque chaotique, elle a fait pour nous l'heure propice : vivre en songe est désormais possible.

Elle a tracé la route, elle a vécu l'exemple à suivre, et voici qu'elle s'éloigne. Notre tâche n'est que de piété ; elle nous lègue l'esprit haut et large, l'âme inquiète de tout espoir qui durant sept ans offrit à ses fidèles le spectacle émouvant et magnifique de sa marche à l'avenir.

Et maintenant qu'elle s'en est allée, la maternelle sœur, avant que nous tournions vers l'aube qui pâlit nos poitrines éperdues, saluons avec tout notre cœur filial en regret, le soir d'hier où ses pas se sont tus.



## L'ARBRE EN FLEURS

— Encore un printemps! Aujourd'hui, la forêt, la plaine et le fleuve, touchés d'un miraculeux rayon, semblent nager dans le reflet de leur propre splendeur. L'après-midi enveloppe tout comme un bain d'or.

Assieds-toi sur le banc rude, à l'ombre du pommier fleuri, parmi la sombre verdure des jeunes herbes, et regarde, au travers du réseau de fleurs qui t'environne, fourmiller à l'horizon le grand tumulte de la vie.

Quel calme, ici! Malgré la dure épreuve des années, que les choses sont restées jeunes et belles! Au fond du verger, les pêchers érigent leur floraison, comme un bouquet nouveau, d'un rose si étrange et si tendre qu'il fait battre le cœur. Le printemps erre autour de toi, par grandes l'ouffées de senteurs et de musiques. Autour de toi, le soir, d'un or violâtre, s'emplit peu à peu du lent effeuillement des fleurs; un à un, comme pour ne voiler qu'à demi, sous leur avalanche embaunée, le baiser des êtres rajeunis, les pétales vont rejoindre, dans l'herbe profonde et douce, les pâquerettes et les fleurs des prés.

Cependant, parmi les langueurs et les loisirs de l'amour, dans les fleurs même du bel arbre dont l'odeur t'enivre, erre le bourdonnement assidu des abeilles. Entends-tu la joie du travail harmonieux? Ecoute le divin conseil! Et, loin de te livrer au charme de ces heures, butine sur les fleurs éphémères du printemps, le miel des œuvres qui vivront toujours.

— Hélas! Quel lotus ai-je respiré? Toutes les fleurs me troublent... Ah! plutôt m'assoupir, sans labeur et sans pensée, dans ce loisir et ces langueurs, au murmure incompris des abeilles, tout frémissant d'une jeunesse comprimée, sous l'arbre en fleurs!...

FERNAND SEVERIN.



## TRISTESSE DU SOIR

*A Paul Gérardy.*

*Je décrète l'horreur de tout rève à ma lampe.  
O nuit, dont quel génie ayant étreint la hampe  
Claque en p'is furieux sur mon âme la noire,  
Je ne veux point marcher sous ta bannière noire,  
N'ayant su, compagnon débile de corsaires,  
Voler assez de songe aux vergers séculaires.  
Chancelant dérobeur effaré d'oriflammes,  
Je reviens sans butin du pillage des âmes,  
Ombre! t'ayant peut-être extorqué la mienne  
Parmi l'amas obscur d'une erreur ancienne.  
Oui, seul des conquérants je reviens les mains vides  
Du seuil pourtant franchi des aubes de Florides!  
Cette mer dont l'exil, sous le ciel qui l'adore,  
Diapre ou loin mille sourires de phosphore,  
J'y ai bondi! Mais j'ai trop aimé les étoiles  
Pour rapporter à l'ombre étrange de mes voiles  
Autre chose que leur reflet dans ma mémoire :  
Et pour cela je te supporte encor, nuit noire.*

CAMILLE MAUCLAIR.





## MIRAGES.

Il eut donc quelques jours d'existence légère et d'innocente royauté.

Une fraîcheur lui baignait l'esprit comme si une haleine printanière chargée de parfums subtils, après avoir effleuré des plaines de neige, lui soufflait au front, attentive.

Ni la sensibilité, ni la chair ne sollicitaient ses forces à s'éparpiller au dehors; les sensations vitales se firent si fluides qu'il se sentait comme suspendu dans une atmosphère de pure intellectualité.

Du bien-être de ce délicat équilibre, un rêve s'élança, de fière austérité : vivre, vibration par vibration, toute sa pensée; connaître des orgueils de vigie; dans une hautaine sérénité, harmoniser, selon son rythme originel, les rumeurs du dehors; se faire une âme cristalline et lucide comme une aube de givre pour, sans nul trouble de contingence, percevoir l'essentielle beauté.

Une inaltérable sérénité l'enveloppait et les événements de la vie ne pouvaient plus lui arriver — de si loin — qu'à travers la béatitude d'une pureté spirituelle. Et elle exerçait un tel magnétisme, cette cristalline pureté de son âme, que les idées soulevées par le désir de se montrer belles, venaient d'elles-mêmes y mirer leurs mystérieuses attitudes.

Il pressentit alors que l'homme est plus grand que sa vie et que celui-là est un héros, qui réalise son âme dans toute sa plénitude.

Cependant sa nouvelle orientation lui fut un bonheur si pénétrant qu'une douce reconnaissance monta de son âme pour s'irradier autour de lui et toute sa pensée s'angélisa d'une subtile bonté.

Pour la première fois, peut-être, il se sentait sollicité à se mettre face à face avec sa conscience. Un autre lui-même, traître et menteur à sa pensée, avait si souvent ! jusque-là, dans une brume mauvaise, parlé et gesticulé pour lui. Pris d'une sorte d'engourdissement, jamais il n'avait eu le courage de le confondre. — Mais une bienveillance, ailée de candeur s'était penchée, sans doute pour lui suggérer, confiante et amicale : « vous vous mentez à vous même ». Il venait enfin

de se conquérir, et troublante fut l'ivresse de se voir identique à son rêve.

Dès lors, une émotion lui souleva la poitrine et une chaleur sournoise s'insinua jusqu'à son cerveau, l'induisant en un ravissement attendri de convalescence.

De plus en plus souvent, le besoin le prenait, pour diversifier ses jouissances, de suspendre sa pensée : par des improvisations musicales, des lectures, des contemplations d'œuvres plastiques, il cherchait inconsciemment un médiateur vers ses espoirs de tendresse.

Une maternité diffuse aux ondes câlines de l'air réveillait chez lui, par ses enveloppements, une sensibilité tactile, le tirait peu à peu de l'intimidité de son rêve et des courants de sympathie se firent de son impalpable joie à la sollicitude ambiante.

(A suivre.)

Arg. HENROTAY.





## CLAMAVI

*Ma sœur, vous m'avez mis tant de tristesse au cœur  
que je puis épuiser sans plus grande souffrance  
tout ce qui doit mourir sous mon front lamentable,  
tout ce qu'il reste de pur à fouler sous mes pas.*

*O larmes puériles et chagrins d'âmes-fleurs,  
pauvres enfants malades au soleil du printemps,  
désolation naïve d'âmes de jeunes filles  
mon âme se meurtrit aux douceurs de vos cœurs,*

*moi qui fus votre frère aux caresses enfantines  
qui buvais de mes yeux vos blanches mélancolies  
avec de frêles sourires et de pieuses chansons  
et qui priaïis jadis avec vous toutes, mes sœurs,*

*afin de rester bons et tendres et résignés,  
nous le frêle troupeau du Christ qui pleurerait,  
blanches âmes bénies du doux maître si triste,  
qui confiantes aimions le joyau de nos peines.*

*Allez ! je ne suis plus l'âme ignorante et douce,  
calme et compatissante à vos larmes noires ;  
moi qui voyais passer jadis sans rien comprendre,  
je vois et suis l'instruit de la vie méchante.*

*Gardez jalousement, mes pauvres délaissées,  
les lys de vos candeurs et vos mélancolies.  
Allez ! Paix est aux simples, disait Jésus Sauveur,  
allez sans relever les voiles de la vie.*

*Allez, mes sœurs très douces, parées des pleurs des anges,  
reprenez vos cantiques sans le frère égaré.  
Vous ne deviez rien savoir de mes peines étranges,  
la rage de mes sanglots vous eût effarouchées.*

*Car, ma sœur, tu m'as mis tant de tristesse au cœur  
que je puis épuiser sans plus grande souffrance  
tout ce qui doit mourir sous mon front de douleur,  
tout ce qu'il reste de sombre à semer sous mes pas.*

*Vois, tu m'as rejeté sur le bord de la route,  
meurtri. Et tu passas sans un regard vers moi.  
Le soleil était clair et les fleurs s'ouvraient toutes,  
et nous étions très jeunes et très naïfs, n'est-ce pas ?*

*Ah ! ce n'est pas bien mal, car je suis triste et pauvre,  
et n'eus pu te donner que de douces chansons.  
Il te fallait des rires et de très folles choses  
et je n'ai plus de joie, hélas ! dans ma maison.*

*Mais les brèches sont rudes et l'âme est dévastée  
qui priait pieusement agenouillée à toi.  
La feuille du printemps de l'arbre est arrachée  
et le vent la balaie aux poussières des chemins.*

COLLECTION DE *Floréal*. — N° 6.



ARMAND RAESENFCSSE : **Étude**





\* \* \*

*Les rythmes graves des regrets montent au cœur  
à cette heure où j'écris avec de lourdes larmes.  
Va... Il vaut mieux peut-être de taire nos douleurs,  
ma douleur, et la votre, sans doute, ô pauvres âmes!*

*La vie est pleine ainsi de suprêmes méprises.  
Mon Dieu, nous ne pouvons, sans vous, nous résigner.  
Notre faiblesse nous mène aux fureurs qui nous grisent.  
— Si je m'en vais au mal, mon Dieu, ayez pitié.*

EDMOND RASSENFOSSE.

*(Fragment).*



## ESQUISSE

---

*Pour Richard Ledent.*

Les quais que baigne la lumière veloutée du ciel, s'étendent peuplés de maisons basses dont les vitres comme de purs miroirs scintillent.

Ça et là quelques fenêtres s'ouvrent. Des femmes en corsage flottant, les cheveux relevés en torsades hatives, brusquement les repoussent; puis accoudées se prélassent aux caresses des brises harmonieuses. Bientôt leur buste disparaît derrière le miroitement des vitres.

Les quais dévalent en pente douce vers le fleuve.

Entre le ruban des longs pavés rectangulaires, lisses comme un dallage d'église, sous la sérénité du ciel pommelé de nuages roses, au lointain des trainées violettes, il roule ses ondes pacifiques. La ligne capricieuse des flots se dessine vaguement sous la mobile et floconneuse opacité des buées grises; de loin en loin des crêtes argentées jaillissent puis s'éparpillent en gouttelettes irisées. Au delà d'un pont arquant ses voûtes massives d'une rive à l'autre, un rideau de peupliers baigne dans les brumes errantes qui de l'eau s'élèvent comme une nappe de neige.

Un bateau dont les flancs exhalent d'âcres parfums de goudron, est lâchement amarré à un anneau scellé dans la pierre. Les vagues après avoir dentelé la proue d'une barre d'écume, refluent vers le gouvernail qui grince. La cheminée fusèle vers le ciel un mince pinceau de fumée blanche, et les minuscules fenêtres irradient toute la douceur du soleil frais encore des brises de l'aube.

Sur l'autre rive, des lavandières penchées sur l'eau qui reflète leur image, font vibrer l'air des coups de leurs battoirs. D'autres, le torse droit, les bras relevés en une courbe gracieuse, s'en retournent, portant sur la tête des paniers de linge humide.

Entretemps, les collines environnantes se dégagent des écharpes de brouillard, et de leurs crêtes mamelonnées découpent l'horizon inégalement. Les rayons obliques du soleil balayent les buées du fleuve, les pourchassant le long des berges où elles se diffusent.

Toute l'atmosphère s'éclaircit dans un tourbillon de clarté brisillante.

Les angles boiteux des vieilles bâtisses, équivoques d'abord en la pâleur des teintes, saillirent nets. Le badigeon des façades, les ardoises bleutées des toits rayonnèrent tout leur brutal coloris. Et seules, les vitres en leur châssis métallique réverbéraient vers le ciel les flots incessants de cette fastidieuse lumière.

EDMOND GLESENER.

Liège, Avril 1893.





## BALLADE

A Stefan George.

« O fils d'un roi qui n'est plus roi,  
Mon fils, saisis mon glaive,  
Arrache de mes flancs liés  
Les tronçons de mon glaive,  
Et cherauche de par mes villes,  
Va par les burgs des bois,  
Appelle tous mes chevaliers  
A ce dernier tournoi.

« Va dire aux barons de partout  
Que leur roi prisonnier  
Attend que leur armée loyale  
Le vienne délier;  
Et honnis-les de félonie,  
De par ma barbe blanche,  
Tous ceux qui dans tout mon royaume  
Ne meurent ou me rengent ».

« Sire père, vos barons sont tous  
Etendus par la plaine,  
Sire père, vos chevaliers tous  
Sont morts sur les créneaux;  
Et laissez les tronçons du glaive  
Rouiller à vos côtés :  
Le fer n'apporte que la mort,  
Il faut la vie ici.



« Dedans mon front; dedans mes mains  
 J'ai des armes meilleures :  
 Le luth est moins lourd que le glaive  
 Il a des sons meilleurs;  
 Et chevauchant de par les villes,  
 Par les hauts burgs des bois  
 J'appellerai des chevaliers  
 A plus joyeux tournoi ».

Harald s'en va de par les plaines,  
 S'en va de par les monts,  
 Et loin et loin résonne claire  
 La joie de ses chansons.  
 « Et puisque tel est mon destin,  
 O ma honte suprême,  
 Pauvre rêveur de Lohengrin,  
 Regarde Dieu quand même ».

Harald est resté bien des mois,  
 Est resté bien des ans ;  
 Les vents des monts n'apportent plus  
 Les échos de son chant.  
 « Il est perdu de par la plaine  
 Ou mort dessus les monts,  
 De sa chanson triste et joyeuse  
 N'entendrai plus les sons ».

Le roi devint plus vieux et triste  
 Et sa barbe plus blanche,  
 Et la forêt était joyeuse  
 Du printemps de ses branches ;  
 Et tout-à-coup le mont, la plaine  
 Ont vibré tout en joie :  
 Harald chevauche par la plaine  
 En triomphal arroi.

*Et voici Harald à genoux  
 Baiser la barbe blanche.  
 « Mon père, vois ces fiers barons  
 En leurs armures blanches ;  
 Mon père, vois ces chevaliers,  
 Ils sont bien mille ici,  
 Ils sont à toi de franc serment  
 Et ces barons aussi.*

*» Et celui dont je tiens la main  
 Loyale dans la mienne,  
 — J'instruisis dans les chants divins  
 Sa voix, sœur de la mienne —  
 Harald, le fils du roi terrible  
 Qui faucha tes barons,  
 Il veut comme à son père et roi  
 Te chanter ses chansons.*

*» Et voici que sa sœur Elaine,  
 — Regarde dans ses yeux! —  
 Et voici que sa sœur Elaine  
 Ne vit que dans mes yeux ;  
 Et voici que le roi terrible,  
 — Oh vois ses yeux en pleurs! —  
 Me veut son fils, te veit son frère  
 Pour essuyer tes pleurs. »*

*La fête fut joyeuse alors  
 Dans les villes et les bourgs ;  
 Dans l'or des couchants vibre et chante  
 La claire joie des tours ;  
 La paix par la plaine et les monts  
 S'épand en clairs sourires. —  
 Voilà ce qu'ont su faire ensemble  
 Le rêveur et sa lyre.*

PAUL GÉRARDY.



## DÉCORS

XXVII

A distances alternées, un à un, les feux du gaz s'allument, brusques, et palpitent, papillons d'or pâle dans l'air fauve et glauque. Car un lent crépuscule descend des hauts cieux où le couchant se prolonge; aux pavés qui luisent, une rose leur se mire.

La rue est vaguement enchantée : un soir fondant et magnifique peu à peu s'y diffuse, il semble que toute chose s'y drape d'une langueur héroïque. La nette banalité du jour s'oublie, l'heure est tout ensemble amoureuse et mystique.

L'instant s'ennoblit d'être éphémère; les visages sont plus fiers et comme apaisés, la magie des étalages s'étale en décor, la lumière versicolore coule aux trottoirs. Sur la vie bruissante du carrefour, une harmonie mauve est épandue.

Au loin de la rue rectiligne, par dessus la feuillée songeuse d'un square, se meurt le ciel tout en gloire; un peu de jour bleuté traîne encore, les cris s'effacent, l'allure des femmes se fait alentie et veloutée, et voici telle passer, rythmique, qui surgit comme évoquée, et sacre d'un floral profil le visionnaire émoi du soir.

XXVIII

Un étrange site de nuit : les ténèbres moutonnantes et rectilignes découpent des maisons et des arbres sur un fond mouvant de clarté. Et ce décor d'ombre se noie dans la fantastique vie irradiée d'une fonderie qui diffuse à tous les cieux des jets de lumière, d'épaisses fumées roses, dans un tournoiement de roue géante, de fabuleuse rose épanouie. Le sommeil de ce frivole coin du soir s'en égaie, chante en

rires aveuglants, en vivantes gerbes éblouies. Les fumées montent floconneuses et diaprées, elles se pressent, se déploient, s'étirent, s'enroulent aux clairs minarets des cheminées, lèchent des frontons transfigurés; elles se nuent d'ombre et d'un soudain rayon se ravivent; elles sont changeantes, dorées, sanglantes, blanches et mauves et cendrées; elles surgissent en tumulte, s'éploient harmonieuses et voguent apaisées, et neigent en moires scintillantes.

Ce jeu de flambées se drape sur le velours des lointains, comme aveugle et close s'éternise la fantaisie ensoleillée. Et ce semble l'inconscience d'une fête japonaise qui se joue parmi l'horreur d'une nuit de Thessalie; car la morne terre est prostrée, les choses sont vagues et livides, des malheurs se traînent, et dans les loins du haut ciel, entre les noires bandelettes de minces nues bridées sur sa face, une blême lune de présage songe comme en attente.

CHARLES DELCHEVALERIE.









# FLORÉAL

---

Revue bi-mensuelle  
de Littérature et d'Art

---

Ont collaboré à ce Numéro :

CH. DELCHEVALERIE — AUG. DONNAY

MAX ELSKAMP

FRÉDÉRIC FRICHE — RICHARD LEDENT

ALBERT MOCKEL — EDMOND RASSENFOSSÉ

F. S.

---

Ce numéro est accompagné d'un dessin  
d'Auguste Donnay.

---

DEUXIÈME ANNÉE — N° 7.

15 MAI 1893



Liège — Imp. MIOT et JAMAR, rue Fusch, 13.

UN NUMÉRO : 50 CENTIMES.



# FLORÉAL

FONDATEUR : PAUL GÉRARDY

REVUE BI-MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*Paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois  
en une livraison de 16 pages.*

Chaque exemplaire sera accompagné d'une reproduction photographique d'une œuvre du vieil art mosan, ou d'une lithographie d'une œuvre moderne.

---

## ABONNEMENT :

POUR LA BELGIQUE, 9 FRs; UNION POSTALE, 10 FRs.

Sur papier de luxe : Exemplaires accompagnés d'une reproduction à grande marge : 20 frs.

Abonnements mixtes (exemplaire papier ordinaire avec reproduction à grande marge) 15 frs.

---

*La revue ne publie que de l'inédit et reste indépendante de toute coterie littéraire ou politique.*

*Ses articles non signés engagent le groupe tout entier.*

*Les articles signés même des membres du groupe, n'engagent que leur signataire.*

Bureaux : RUE FUSCH, 13, LIÈGE.

---

## SOMMAIRE DE CE NUMERO :

|                                  |                    |
|----------------------------------|--------------------|
| <i>Pour la neige</i> . . . . .   | MAX ELSKAMP.       |
| <i>Convalescence</i> . . . . .   | ALBERT MOCKEL.     |
| <i>Agalma</i> . . . . .          | FRÉDÉRIC FRICHE.   |
| <i>Les désirs</i> . . . . .      | RICHARD LEDENT.    |
| <i>Par les chemins</i> . . . . . | AUG. DONNAY.       |
| <i>D'hier</i> . . . . .          | EDM. RASSENFOSSE.  |
| Chronique littéraire . . . . .   | F. S.              |
| Memoranda . . . . .              | CH. DELCHEVALERIE. |
| Notes.                           |                    |



## POUR LA NEIGE

### II.

#### ADIEUX

Et voici tout mon choix de lacrymatoires, les femmes, puisque mon départ est, et que par décence — et combien plus par décor — il convient aux vaisseaux en partance, les mouchoirs et les larmes.

D'abord, et c'est pour vous La-plus-chère, cette très sincèrement adorable fiole; puis, pour que d'Egypte trop vous n'ignoriez, il faut : d'yeux, un seul au rebord de ce verre qui, par la forme si pas mieux par l'accoutumance, vous dira — étant donné en vous un absolu vouloir de chagrin — comment il se peut des pleurs, facilités au reste par la *Circonstance* qui s'impose plus qu'on ne voudrait : naturellement.

Or, par tant d'autres, n'ayez crainte, Vous ou mieux Toi, puisque d'un dernier et si mien martyr, car Te voici de ma Jérusalem délivrée; et de ce que je n'aimais pas en toi, à savoir : cette toilette mal ingénue d'Eve tolérable en son derme, mais combien pauvre de la belle science des plis et des gazes, toi la très nue, la toujours nue, comme pour éternellement.

Et puis Vous, vous, — et c'est étrange au Partir, comme il en est ; — et puis parmi vous, aussi ma bonne sœur des images, et de mes bêtes en bois peint, et de mes arbres en copeaux teints, et de toutes mes bergeries d'enfance ; et alors celles encore d'autres de mes heures aussi, et de chairs bleues comme d'yeux, et de chevelures noires jusqu'au bleu, et de passion noire plus qu'en délire.

Mais sonne l'Heure, et voici courir sur la lenteur des sentimentalités, le vent des là-bas d'appel, et les nefs communier, et la foi des ancres, et la belle ferveur des voiles.

Lors, c'est quelque chose de *Meilleur* et déjà très en soi, comme il se pourrait, un jour, en un cœur sien, bercé sans équivoques, en des mains nettes, enfin, de tout dandysme.

MAX ELSKAMP.



## CONVALESCENCE

A Ferdinand Herold.

*Au bord du fleuve tragique et noir  
en la saison d'automne effeuillée,  
la vaste forêt sous la courbe du soir,  
vierge mais vieille de mille années!  
lève devant l'obscur miroir  
son front d'ancêtre et ses mains décharnées.*

*Les voix du vague se sont enfuies,  
la branche est veuve, où furent les feuilles,  
et l'aube éloquente encor ne recueille  
les mornes paroles de l'ombre à la Nuit.*

*Oh! la morose, la mâle forêt  
où l'orgueil ignorant et le doute menèrent  
mon front têtu de jeunesse allière  
que le feu du vouloir stérile parait!*

*Là, sous la voûte immense des bois  
mon char a heurté le char de la Mort,  
de la Reine la Mort en majestueux arroi  
lorsqu'elle passait, héroïque! par les bois.*

*Mon char a heurté le char de la Mort :  
les timons redressés tendaient leurs bras d'or  
les cavales rompaient entre les dents leur mors  
et bondissant contre le char et ma terreur  
leurs farouches poitrails ployaient l'or des parois!*

*Alors la grande Reine est venue  
vers moi...*

*Sa main sur ma tête effaçant la douleur  
d'un souffle elle a chassé comme une folle nue  
la foudre qui grondait aux rudes ténèbres.*

*La Reine a chanté, de ses lèvres pâles,  
la Reine a soulevé son voile,  
j'ai compté les anneaux effrayants des vertèbres, —  
mais, oh! j'ai vu son triste visage,  
j'ai vu, j'ai vu le triste visage :  
c'était comme une eau mouvante et sans rives  
où les jours du passé et les jours à venir  
au gré de l'éternelle Moire  
nouaient leur vacillante image  
et le songe et la chair, les pleurs et l'espoir  
peignaient de mille reflets mobiles  
la Face de la Mort au glacial Miroir.*

*La Reine a levé sa main rayonnante ;  
sa droite a marqué sur mon front le sigille  
mais sa lèvre épargnant à ma lèvre l'étreinte  
la Reine est partie, belle et divine  
à travers la forêt et l'avenue immense.*

*Longtemps encore mon âme ignorante  
d'arbre en arbre a suivi, et d'ombre en lumière,  
la haute figure de la Reine ;*

*mais aux confins du crépuscule  
où sa forme est fuyante et vague et rayonne,  
lorsque j'ai vu dans le crépuscule  
pâlir et s'éteindre à jamais sa couronne,*

*alors, aux lointains que le songe recule  
de la nue est jaillie sur les cimes des bois  
en pure vocalise une clarté de lune.*



*Alors j'ai compris les fraternelles voix,  
alors j'ai compris l'aurore et la ténèbre,  
alors j'ai compris la terre sous mes pas ;  
et mon âme nouve le élevait sa prière  
et ma lèvre a chanté le verbe de sa foi,  
et suivant à mes pieds le geste qui révèle  
j'ai contemplé grandir mon ombre devant moi.*

ALBERT MOCKEL.





## AGALMA



*A Paul Gérardy.*

La nuit pâle, sur l'immense plaine où meurt un feu de bergers.  
Par dessus la menace des monts noirs, grandit la courbe de la lune.

Le Pâtre a quitté son troupeau morne, et vers l'inconnu des monts, dans la brume claire, il va, les yeux perdus dans son rêve.

Or, voici l'œil noir d'un hypogée, où veillent deux dragons à face humaine, dans la mort du désert.

Et les mains de la nuit doucement l'attirent par les degrés, et soudain les bleus rayons lunaires dressent devant lui l'éblouissement d'un corps de femme, immobile et souriante.

Le Pâtre se prosterne, et il chante d'une lointaine voix d'extase :  
— C'est Toi, ô Déesse. Si longtemps j'ai rêvé ta beauté !

Et j'étais seul parmi les hommes, et rien n'était pour moi, que ton rêve.

J'ai marché vers Toi par les plaines lentes et les monts où la ronce m'a meurtri.

Et vers Toi, j'abandonnai mes agneaux craintifs des hyènes.

C'est Toi. — Voici mes mains jointes et mes yeux suppliants, et mes genoux courbés vers Toi, et vers Toi la prière de ma bouche et la prière de toute mon âme.

Car tu es la Révélée, et je t'aime ! —

Et il rampe vers Elle, et ses lèvres ont baisé la froideur du marbre.

Alors il s'écrie en tressaillant :

— O Toi, que mon adoration t'émeuve !

Ne feins pas d'être insensible et froide à mon verbe d'amour, car le Destin m'a conduit vers Toi, comme l'Unique et la Vouluë.

Et si une âme n'est pas en ta forme divine, que mon âme même passe en Toi, et t'anime d'amour!...

Et vers Elle il se dresse, et gémit, et il meurtrit ses caresses au marbre dur.

Mais vainement croit-il l'animer — vainement il pleure et l'étreint.

Et quand en un effort suprême il l'arrache de sa base d'airain, il expire, écrasé sous le marbre pesant, tandis que dans la nuit magique elle garde son sourire implacable d'idole...

FRÉDÉRIC FRICHE.





## LES DÉSIRS

*Pour Albert Mockel.*

### II

*Le soleil obscurci d'impérieux nuages  
ne livre aucun rayon de sa gloire captive ;  
le vent, fouetteur des torches qu'il ravive,  
traîne le lourd regret des fleuves altiers et sages.  
Le rêve est vaste, ici, près de la mer hurlante,  
près du ciel libre encor de ses lueurs sanglantes...  
Elles sont lointaines les rives débonnaires,  
lointaine la chanson des eaux mystérieuses...  
Emporte, ô mer, la clameur angoissée  
de ma folle équipée,  
pour que j'expie  
le but trop téméraire de ma vie !*

*Voici venir la voile blanche des Désirs  
que la grève accueille avec des sourires.  
La joie vibre très haute et le rive très clair,  
la danse, au rythme lent, caresse la galère,  
les cheveux dénoués, comme une soie changeante,  
roulent l'or et l'ébène de leurs ondes capricantes ;  
l'arpège enchanteur sous les doigts fébriles  
frissonne et se marie  
à la suavité des voix agiles.*

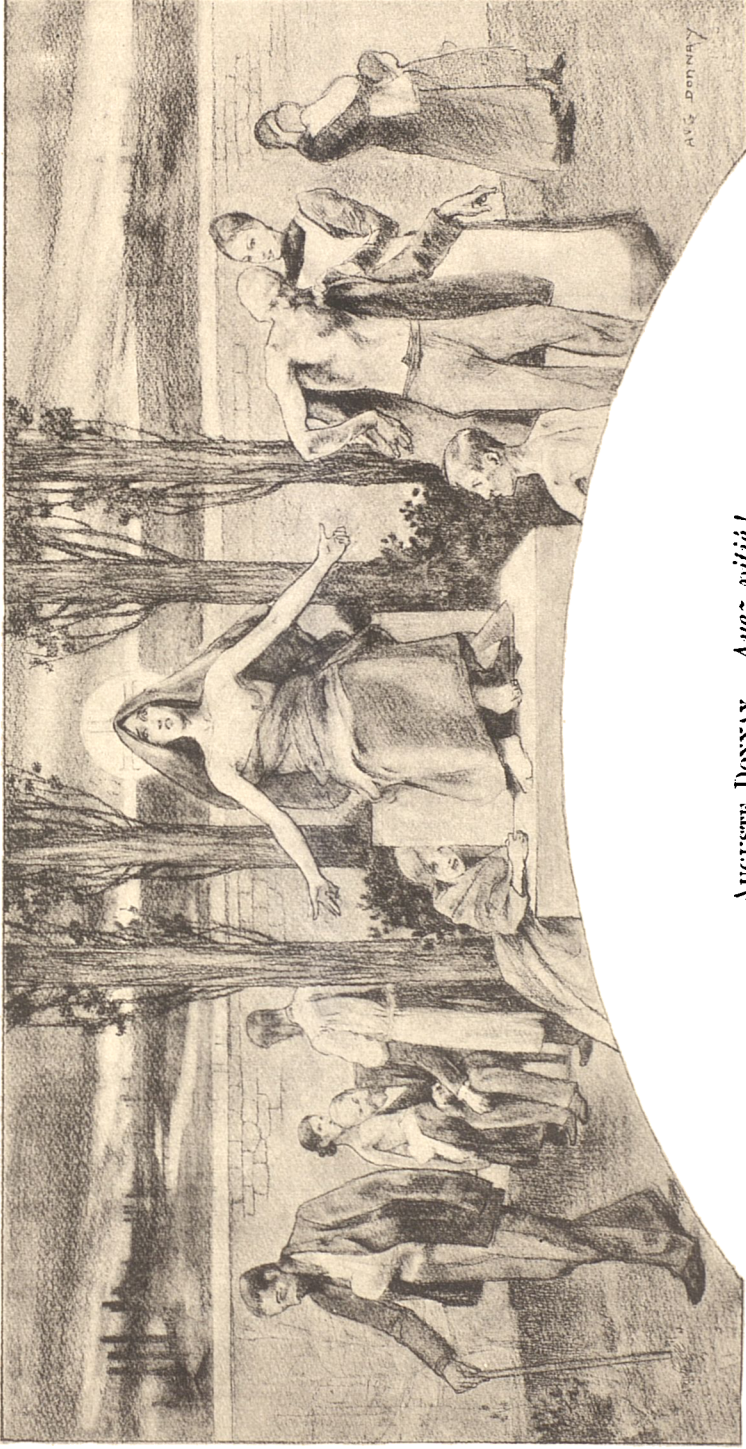
*Et Celle qui préside à l'éternelle fête,  
 — la gardienne des lacs où des oiseaux superbes  
 se pourprent de colère,  
 en cerclant leurs plumes roides  
 comme des éventails éblouissants —  
 découvre le pays qui sera sa conquête  
 et je verrai mon rêve en sa grandeur réelle!...  
 Je ne sais plus que le Passé fut si rebelle  
 en vivant le même espoir,  
 l'éphémère espoir,  
 sous l'éclat des torches ardentes,  
 sous l'éclat des torches mourantes!*

*Des mains, des mains longues et fines,  
 des mains d'ivoire,  
 débarquent les oiseaux plus calmes  
 irradiés de chatoyantes flammes,  
 car le soleil émerge en grandeur radieuse  
 des nuages qui se dissolvent.  
 L'unité a conquis le ciel et la mer  
 et le rivage tressaille des écumes virginales.*

*Sur les doigts recourbés où les reflets des pierreries  
 brillent encore,  
 les oiseaux s'agrippent en poses fières  
 et leurs ailes déployées  
 semblent sauvegarder des fronts impériaux.  
 L'empreinte de vos pas, ô vôtis qui portez les oiseaux,  
 s'incruste au passer nombreux de votre cortège  
 et le sable contemple en amoureux émoi  
 vos corsages naïfs et vos tuniques de neige.*

*M'élançer et saisir entre mes bras vainqueurs  
 la vision palpable et chaste de mon rêve,  
 et vivre en un domaine où chantera sans trêve,  
 la voix forte des mers et la voix de nos cœurs.*





AUGUSTE DONNAY *Ayez pitié!*

à Paris chez les frères Pichet



---

*Et nous exalterons l'antique paysage  
de tout recueillement des grèves solitaires.  
Parfois je chercherai, fuyant le rite austère,  
la couleur de tes yeux aux plus doux coquillages.  
Cependant que ton âme aspire à des exploits  
et que pensivement, tu contemples sans voir  
le grand casque hautain et le glaive de gloire  
d'un guerrier fantastique advenu autrefois,  
je fourbirai la lance, à ton désir soumis  
et je fouillerai la profondeur des forêts,  
alors que tourné vers les fauces aux aguets  
viendra l'instant fatal des suprêmes défis...  
Je les terrasserai entre mes bras vainqueurs  
et je t'apporterai leurs royales crinières  
pour entendre, couchés sur la dépouille altière,  
la voix forte des mers et la voix de nos cœurs!*

RICHARD LEDENT.

## PAR LES CHEMINS

*Dans la poussière.*

Le soir est calme.

La route déserte, parallèle à la berge, sous l'ombre qui s'étend est grise, comme les nuages immobiles et longs, d'où très lentement disparaît la lumière.

Sur la poussière de la route des pas entrecroisent leurs empreintes multiples, — les pas de tous ceux qui passèrent, le jour, sous le soleil.

Ils sont nombreux. Des empreintes sur des empreintes se superposent et se compliquent nettes ou confuses. L'ombre creuse toutes ces traces. Ceux qui passèrent ne repasseront pas tous...

Des enfants, sur la route, ont joué ingénus et frivoles et la poussière qui s'envole vers le soleil a nimbé d'or leur candeur insouciant.

Des hommes sont venus — qui songeaient. La vie sur leur front penché vers la poussière, avait tracé des signes où se lisait le doute nécessaire et fécond.

D'autres passaient aussi, sans se préoccuper, sans vouloir comprendre — et qui ne voyaient rien.

Les empreintes de tous ces pas ne se différencient point dans la poussière de la route.

Les petits pieds des femmes, sous le rythme des jupons qui oscillent brefs ou longs sur les traces plus larges des hommes, dans la poussière de la route, ont laissé des creux moins grands.

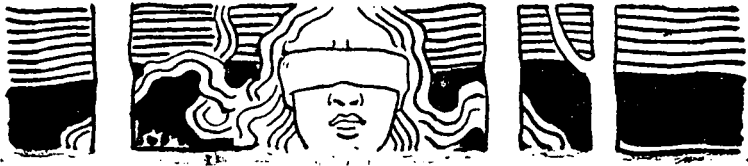
Et les pauvres qui supplient et la lenteur des mendiants qui ne voient que les sous ronds, sur ces empreintes successives ont mis les trous inégaux disant la tristesse des clous, des vieux clous aux semelles vieilles qui se traînent dans la poussière, dans la poussière de la route.

L'eau lente qui flue, longeant la berge, a endormi dans ses remous la lueur dernière des nuages, et la nuit grande et pure épand toutes ses étoiles dans la paix du silence.

Sur la route les empreintes des pas de tous ceux qui passèrent sont invisibles dans la poussière.

La nuit est calme et les étoiles scintillent très haut.

AUG. DONNAY.



## D'HIER

Oui, causons de bonheur, mais vous? pourquoi si triste  
Vous aussi? Vous si jeune et si triste, ô pourquoi,  
Dites?

PAUL VERLAINE.

*A William Ritter.*

*Mes illusions de l'aube et mes prières d'amour,  
Parfum, premier parfum de la prime fleur éclose  
En sceau sur mon corps pâle d'androgyné pieux,  
Amaryllide blanche, éclose en des cantiques,  
Dont les pétales blancs auréolaient mon front!*

*La mer était sereine et bleue ainsi qu'un ciel,  
L'aube éteignait muette les étoiles confuses.  
Les deux paupières closes pour garder ma pensée  
Bras en croix sur mon cœur, en ma tunique blanche  
Par le long de la grève j'allais chantant mon âme.*

*Et m'apparut soudain dans la lumière vierge  
Une enfant radieuse aux longs voiles d'iris  
Qui sourit à mon âme et me baisa les yeux  
Disant des chants de fleurs en blancs gestes d'amour  
... Et mon cœur s'éveilla en doux alleluias.*

*Puis le soleil naquit par notes de pourpre et d'or  
Et les vagues chantèrent en gais remous nacrés.  
Nous allâmes ensemble nos âmes enlacées  
• Telles les guirlandes fleuries des Pâques adorables,  
Avec au cœur des chants de merveilleux Noël.*



---

*L'herbe était douce et bonne à nos pas fraternels,  
Les gaies moissons jouaient avec les rayons d'or,  
Et c'étaient par là-bas les rythmes de la mer  
Bercant la joie naïve des voiles harmonieuses,  
Les voiles tutélaires d'autres âmes lointaines.*

*Mais les troublants midis aux brises insidieuses  
Les rougeoiantes clartés des folles aventures  
Advinrent, hélas! advinrent et les nuits doucereuses  
— Inéluctable réveil de notre humanité! —  
Vinrent déchirant d'estoc nos blancs voiles de rêve.*

*Et c'est pourquoi, mon frère, ma voix d'aube est brisée,  
Pourquoi je porte en l'âme les ronces des regrets  
Fleurissantes sous mon front en fleurs noires de deuil  
Et pourquoi j'ai dans l'âme des cris de désespoir  
Avec, au cœur, des voix enfantines qui pleurent!*

EDMOND RASSENFOSSE.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

---

GEORGES GARNIR, *Contes à Marjolaine*. — Lacomblez, éditeur, Bruxelles.

Voici un livre sans pose, franc, ému, remarquablement sincère. Aujourd'hui, l'éloge a son prix.

Pour scène, M. Garnir choisit une région un peu vague, un peu transfigurée, où l'on reconnaît les cantons les plus caractéristiques du Condroz. Il en dessine, à grands traits lumineux, d'un crayon exalté, des tableaux panoramiques, qui comptent parmi les meilleurs morceaux de son livre. Peut-être l'étonnerai-je ? Il me semble y sentir l'admiration d'un homme des villes pour la campagne où, depuis l'enfance, il n'a fait que de trop brefs séjours.

Cette illusion est flagrante en ce qui concerne ses personnages, qui sont de trop honnêtes gens en des paysages trop beaux. Il n'y a guère chez lui d'exemple de laideur morale d'aucune sorte. Tout au plus, ça et là, rencontre-t-on une figure grotesque où drôle. Ce sont de braves cœurs que les héros de *la Charrrière*, de *l'Impossible amour*, de *la Sœur aînée*. Leur naturel foncièrement bon, un instant en lutte contre les fatalités de la passion, finit toujours par l'emporter. Luc Robert se sacrifie au bonheur de sa petite-fille, le paysan Jean Raikin s'immole plutôt que d'avilir son amour, la *Sœur aînée* va plus loin dans l'abnégation, elle sacrifie sa vengeance à l'amour des autres. Très souvent, dans ce monde idéal, la bonté de cœur va jusqu'à l'héroïsme.

En dépit de cet optimisme, les *Contes à Marjolaine* contiennent mainte page vécue. L'auteur s'y est extériorisé ; il a soufflé à ses personnages la générosité de sa vie propre, et la sève de ses émotions personnelles vivifie ce monde un peu chimérique. On reconnaît là, d'indiscutable façon, dans toute leur sincérité, des sentiments tels que l'amour du pays natal, le culte de la famille, la religion des souvenirs d'enfance et des premières amours. Et, ces grands penchants primitifs et simples, l'auteur les célèbre, sans crainte de paraître naïf, sur un ton grave, enthousiaste, poignant, qui n'appartient qu'à la sincérité. Il faut admirer des pages telles que *Réveil*, cela est sain, fort, d'une jeunesse éloquente.

Car les plus beaux chapitres de ce livre sont écrits de verve et d'inspiration, s'il arrive que le récit se traîne dans le détail des circonstances accessoires, l'exaltation du sentiment le relève bientôt, et ce sont alors des tableaux vibrants, des expansions soudaines, dont la chaleur est contagieuse. Pour me servir enfin d'une expression de l'auteur, je dirai que ce livre inégal est beau - selon la passion, sinon toujours selon la règle -.

EDMOND RASSENFOSSE, *Dit un Page*. — Aug. Bénard, imprimeur-éditeur, à Liège.

Ce qui fait le charme, très réel, de ce recueil de vers, c'est la jeunesse, ou plutôt l'enfance, qui y règne, avec une candeur exceptionnelle en ce temps de naïvetés laborieuses.

*Dit un page...*, c'est la chanson de l'amour en rêve, tel qu'on le rêve longtemps même avant la vingtième année. Tout en est beau, même les amertumes et les regrets. Et c'est chose curieuse, et charmante à sa manière, de voir comment l'auteur se complait dans ses tristesses mélodieuses. Il y a pourtant quelque chose de sincère dans cette erreur même où l'on ne sent pas encore le poignant de la vie.

Ce sont des chansons aériennes d'un rythme un peu vague, avec des choses pour le plaisir de l'oreille. Plus tard, sans doute, l'auteur connaîtra les sévérités de la forme, la rigueur d'ordonnance du poème. Jusqu'ici il se dépense sans compter, sans même toujours se connaître. Certains vers détonnent, c'est inévitable. Mais, dès à présent, il y a, dans ce livre adolescent, des accents d'une douceur plaintive qui saisissent, de ces mots tout simples qu'on n'invente pas mais qui s'exhalent d'eux-mêmes quand on est vraiment élu pour la poésie. C'est ainsi qu'à la fin d'un poème consacré à chanter l'amour d'autrui, le « page », seul et sans amour, s'écrie :

Mais si doux sont ces chants d'aimées !

Puis on rencontre des strophes entières, voire des suites de strophes, chantées d'une voix idéalement claire et enfantine.

Est-ce joie, est-ce douleur en mon âme ?  
Je ne sais, et follement j'erre  
Par les gais chemins où passa ma dame,  
Par les chemins où ma dame a passé !...

Mon âme est triste, triste est mon âme,  
Triste est mon cœur, mon cœur blessé.  
Ruine est entrée en ma maison,  
En la maison frêle de mon âme...

Tous les poètes apprécieront l'accent juste de ces vers juvéniles.

L'édition de *Dit un page*, due à M. Aug. Bénard, est charmante et appropriée au caractère du livre. Quelques-uns des dessins dont MM. Donnay et Rassenfosse ont illustré ce recueil sont d'un art tout à fait délicat.

F. S.

## MEMORANDA

A l'*Emulation*. — Un groupe d'amateurs (1) a organisé, en la salle d'Emulation, une exhibition d'œuvres d'art ancien. Ils l'ont formée de la réunion d'un certain nombre de tableaux décrochés des galeries particulières et d'une partie des gravures et estampes de maîtres liégeois qu'on se plaît à cacher dans les collections de l'Université. On a trop rarement à Liège l'occasion de voir rassemblées des choses aussi intéressantes et instructives pour ne pas louer hautement les promoteurs de la récente exposition. Malgré ses côtés disparates elle fut en son ensemble profondément curieuse et se fit pour nos ignorances surtout suggestive et révélatrice. Car il nous a été donné d'y contempler au milieu d'un sérieux contingent de toiles diverses, le sobre rayonnement de plusieurs œuvres wallonnes. N'ayant ni la compétence ni le loisir d'une étude, je les citerai seulement pour mémoire, mais il eut été malséant d'omettre ici qu'elles furent visibles et de par quelle initiative.

Il me faut mentionner pêle mêle, au hasard des notes, dans le contingent comme écrémé du foyer, un très curieux intérieur flamand du vieux Breughel, un Van Dyck vigoureux encore que peu attirant, une vivante *Fête de relevailles* de Dirk Hals, et de Porbus, un sobre et suggestif portrait de Marguerite de Valois. Puis, choisissant comme transition ce Wallon de France qui a nom Latour de St-Quentin, magnifions ces deux merveilleux pastels, spirituels, délicats et profonds, où sourit toute l'âme française, les portraits de M. et de M<sup>me</sup> de Mondonville.

Ils flanquent et vraiment sans le faire pâtir du voisinage, un très ferme et vivant *portrait de Jacques Kerstein, prieur des Croisiers*, du dinantais Pierre Lion. Puis voici des Liégeois : De France, avec son *Liseur*, son portrait par lui-même, plusieurs portraits, d'un art consciencieux et discret, plus haut et plus heureux d'ailleurs que celui de ses scènes de genre. Voici de Carlier qui a dans la salle un très beau *portrait d'un chanoine*

*de Ste-Croix*, ainsi qu'une *Flagellation* et un autre tableau un peu quelconques, trois petits médaillons particulièrement requérants par l'énigme de leur vie essentielle. Voici deux Gérard de Lairesse, *Battus change en pierre*, et un *Olympe* d'aquarium, qui sont vite oubliés; voici Lovinfosse aux mythologies douçâtres, plus heureux dans quelques portraits.

Passons sur l'estrade, et courons au songe du vieux *St-Roch* de Patinir qu'un ange vient visiter en ce solitaire site pensif. Dire l'émoi de cette vieille page agenouillée, et le rêve épars en son atmosphère pâle et fumeuse! Ce coin d'ailleurs est précieux, un étrange tryptique, *la Vierge avec Jésus et des saintes* nous y rétient par ce charme naïf des fois enluminées; il y a là, — envois du Musée diocésain — une *Épithaphe gothique du chanoine Van der Meulen*, une *Apparition gothique* très curieuse, un dyptique: *Le Meurtre de St-Lambert et l'adoration de Jésus*, et un portrait de l'époque gothique, qui nous ravissent par leur art de roide ferveur et de simplicité. Et encore une *Multiplication des pains* du XVI<sup>e</sup> siècle, une belle *Vierge* flamande peinte avec la piété d'un disciple de Memline; et voici l'école de Lombard: un *Saint Jérôme* au songe obsesseur, un *portrait d'un abbé de St-Martin*, une *Nativité*, un *Christ couronné d'épines* à la spécieuse figure résignée. Et alors au gré du souvenir les Bertholet Flémalle, *Saint Paul* et *Saint Bruno*; le *Laruelle* anatomique de Douffet; un intéressant *portrait de la baronne de Heusy* par Coelers, l'honnête *Grétry* de Lefebvre, les *Botteresses* conventionnelles d'Aubée, ceci pour la Wallonie.

Et dans la marée des fleurs, nature-morte et intérieurs, surnagent encore *l'Ecrivain* de Metz, un portrait de dame de Van Miereveldt, deux petits Rubens selon la formule, les portraits de Gonzalès Coques et de Govert Flinck, les intérieurs de Hooremans, un noble paysage de Corneille Molenaar, un souriant *portrait* de M<sup>me</sup> Vigée Lebrun, etc. etc.

On voit de quel intérêt fut cette exhibition pour les curieux d'art si dénués à Liège. Mais il faut surtout louer, au point de vue patrial, la judicieuse idée qu'on eut de tirer de leur pénombre les collections de gravures

(1) Le comité de direction de l'exposition se composait de MM. E. Van Zuylen, Ch. Soubre, E. Brahy-Prost, Em. Delperée, P. Jaspard, P. Johest et E. Pâques.

de l'Université. Des maîtres ignorés du public, même des amateurs se sont imposés désormais à l'émerveillement de nos souvenirs.

Il me sera impossible de les caractériser en cette note brève; je voudrais dire pourtant mon admiration pour de Bry et pour Valdor, mon goût pour certains portraits de Natalis, pour quelques estampes de Demarteau.

Mais de Bry triomphe, magistral et copieux, harmonieux talent unissant une rare distinction à une fantaisie savoureuse; verveux, souple, logique et rehaussé d'un merveilleux sens du décor.

Valdor présente une personnalité sobre, comme religieuse, concentrée, d'une ferveur illuminée. Son dessin est net et simple comme une prière.

Suavius est représenté par des planches d'un art puissant, sévère et décoratif. Il est parfois moins sûr et plus monotone, on dirait un peu académique.

Natalis avec un procédé rebutant, ne montre qu'en certains portraits sa manière précise, son habileté un peu impersonnelle.

Enfin Demarteau déballe en une foule de planches de Boucher, Watteau, Cochin, une délicatesse anonyme.

CH. DELCHEVALERIE.

## NOTES.

### Errata :

Dans notre dernier n<sup>o</sup>, page 82, 7<sup>e</sup> ligne : au lieu de la grande sœur feue, lire *la grande sœur fée*.

Page 87, après le 6<sup>e</sup> vers, un point d'exclamation. A la fin du 8<sup>e</sup> vers au lieu de cœurs, lire *larmes*; avant et après la 4<sup>e</sup> strophe, page 88, des blancs ont été omis.

Page 93, 16<sup>e</sup> vers, au lieu de : *regarde Dieu* quand même, lire : *Te garde Dieu*, etc.

Page 96, ligne 9, au lieu de ensoleillée, lire *émerveillée*.

Le *Nouvelliste* de Verviers, et, dernièrement, la *Jeune Belgique* de Bruxelles, ont bien voulu reproduire la délicate prose de M. Max Elskamp, parue dans notre numéro du 15 février.

La *Jeune Belgique* cite aussi le remarquable article de M. Van de Velde, *Notes d'Art*, que nous avons publié le 1<sup>er</sup> avril.

Tous nos remerciements.

Ce nous est grande joie d'apprendre que notre ami Marcel Remy devient le critique attitré de *La Vérité*, un grand carré quotidien qui vient de naître à Paris.

L'envoi des Liégeois—MM. Moreels, de Witte, Maréchal et Rassenfossé—obtient grand succès au salon des Aquafortistes en ce moment ouvert à Bruxelles.

Grâce aux folies de la commission des « Beaux Arts » le Musée communal de peinture de Liège va s'enrichir. Elle a décidé le conseil à voter l'achat d'un Patinir pour quatre cents et quelques francs. Et il est question maintenant d'acheter un DeFrance. Que vont dire les contribuables ?

Dans les premiers jours de juin paraîtra à Paris un volume de Maurice Beaubourg, *Nouvelles Passionnés*, dont la dernière *Revue Blanche* nous a apporté deux pages d'un curieux charme et d'une écriture très délicate.

A Mons vient de naître une revue jeune, *Le Libre Journal*, à laquelle nous souhaitons cordialement la bienvenue. Cet éveil hennuyer n'a pas encore les yeux bien dessillés, mais il sourit avec grâce et simplicité; Albert Mockel et George Garnir d'ailleurs lui ont fait des langes irisés.

Sur l'initiative de MM. Camille Maclair et Lugué-Poë, le dernier drame de Maurice Maeterlinck, *Pelléas et Mélisande*, a été représenté devant le public parisien, dans une salle d'opérette. Ça été l'événement du jour. Presse très intéressante au point de vue psychologique. Il y a eu place — aussi — pour l'admiration des artistes.

Une seconde représentation aura lieu à Bruxelles, au Parc, le lundi 5 juin.









# FLORÉAL

---

Revue bi-mensuelle  
de Littérature et d'Art

---

Ont collaboré à ce Numéro :

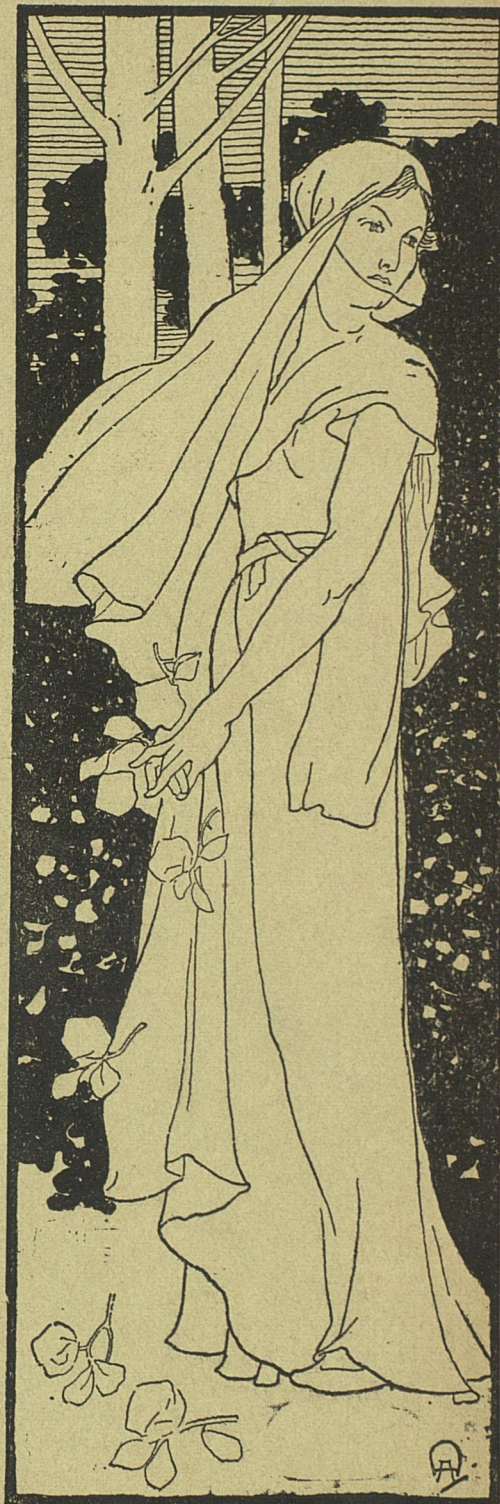
ALBERT ARNAY — CH. DELCHEVALERIE  
EUG. DEMOLDER — EDMOND GLESENER  
L. HEMMA — RICHARD LEDENT  
CAMILLE MAUCLAIR — GEO MAUVÈRE  
ALBERT MOCKEL — EDMOND RASSENFOSSE  
ALBERT THONNAR  
HENRY VAN DE VELDE — EMILE VERHAEREN

---

N<sup>OS</sup> 8, 9, 10, 11.

---

Liège — Imp. A. MIOT et JAMAR, rue Fusch, 13.





# FLORÉAL

FONDATEUR : PAUL GÉRARDY

REVUE BI-MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*Paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois  
en une livraison de 16 pages.*

---

## ABONNEMENT :

POUR LA BELGIQUE, 9 FRs; UNION POSTALE, 10 FRs.

Sur papier de luxe : Exemplaires accompagnés d'une reproduction  
à grande marge : 20 frs.

Abonnements mixtes (exemplaire papier ordinaire avec reproduction  
à grande marge) 15 frs.

---

*La revue ne publie que de l'inédit et reste indépendante de  
toute coterie littéraire ou politique.*

*Ses articles non signés engagent le groupe tout entier.*

*Les articles signés même des membres du groupe, n'engagent  
que leur signataire.*

Bureaux : RUE FUSCH, 13, LIÈGE.

---

## SOMMAIRE DE CE NUMERO :

|   |                     |
|---|---------------------|
| <i>Les Dieux et les Bergers</i> . . . . . | GEO MAUVÈRE.        |
| <i>Trois-Fontaines</i> . . . . .          | EUG. DEMOLDER.      |
| <i>Note d'Art</i> . . . . .               | HENRY VAN DE VELDE. |
| <i>Grains de Rosaire</i> . . . . .        | ALBERT ARNAY.       |
| <i>Deux Poètes</i> . . . . .              | ALBERT MOCKEL.      |
| <i>Sonnet d'Accueil</i> . . . . .         | EMILE VERHAEREN.    |
| <i>Paysages</i> . . . . .                 | EDMOND GLESENER.    |
| <i>Chants sous les Feuilles</i> . . . . . | CAMILLE MAUCLAIR.   |
| <i>Les Trophées</i> . . . . .             | ALBERT TONNAR.      |
| <i>Avènement</i> . . . . .                | ALBERT MOCKEL.      |
| <i>Cristallisations</i> . . . . .         | CH. DELCHEVALERIE.  |
| <i>Devers la Plaine</i> . . . . .         | EDMOND GLESENER.    |
| <i>Les Heures vécues</i> . . . . .        | RICHARD LEDENT.     |
| <i>En Sourdine</i> . . . . .              | EDMOND RASSENFOSSÉ. |
| <i>Un Livre Liégeois</i> . . . . .        | L. HEMMA.           |



## LES DIEUX ET LES BERGERS

FRAGMENT.

.....  
*Sentant son cœur petit pour un si grand amour  
Il usa d'un subtil et candide détour :  
Couché dans les roseaux il chanta le poème  
Où tous mots veulent dire et répètent : je t'aime.  
La Musique apprit-elle aux roseaux indiscrets  
L'art d'être confidents bavards de nos secrets?  
Ont-ils comme les bois des échos, les rivages?  
Quand foulant d'un pied nu les tendres coquillages  
La belle s'avança vers le fleuve vermeil  
Tous ses cheveux brillant comme un autre soleil  
Et sa nudité svelte éclatant dans l'aurore,  
Miracle! les roseaux lui dirent : je t'adore.*

---

### ÉPITAPHE D'AMARYLLIS.

*Cy dort Amaryllis la blonde  
Qui fut bergère en ces lieux-ci  
Sa grâce à jamais sans seconde  
Fut mon amour et mon souci.*

*Cy dort elle en la nuit profonde  
Et tout mon bonheur gît ici  
Car lorsque trépassa ma blonde,  
Las! Las! mon cœur mourut aussi.*

## FRAGMENT.

.....  
*Pour regarder le soir mourir grave et superbe  
Tityre, beau berger, s'était couché dans l'herbe  
Tandis qu'en le verger ses bêtantes brebis  
Broutaient les frais bouquets des amandiers fleuris.  
Il regardait : les toits fumaient dans la verdure  
La nuit par les cieux dénouait sa chevelure ;  
Il écoutait : au loin, dans le soir, des bergers  
Modulaient des chansons sur leurs pipeaux légers.*

GEO MAUVÈRE.







## TROIS-FONTAINES

A Léopold Wallner.

*Dans le noir de la nuit  
gémé d'étoiles —  
Une petite ville lointaine dort  
au bord d'un canal.  
Et les fanfares ont sonné la retraite  
jetant leur cuivre  
à la mélancolie du soir.  
Le soleil a légué sa richesse à la terre,  
et les rayons du jour, enfouis dans les moissons  
enflamment les ténèbres,  
et l'harmonie nocturne  
se passionne et se pâme  
à leur brasier caché.  
L'heure incite à aimer, ô reine de mon trouble,  
Vois! les grands nénuphars, ce sont des cœurs d'argent —  
L'heure incite à aimer, fleur de mes rêveries :  
Vois l'eau mystérieuse aux écluses assombries  
et que blanchit la lune  
déjà.  
Les bateliers allument leurs lanternes,  
Les cabarets du bord projettent la lumière  
de leur tabagie rouge  
dans l'onde où ces ardents mirages  
étendent au clair noir de la lune  
comme des tapis d'Orient.  
Puis tout devient taiseux, et les arbres  
font des dômes obscurs aux religions de nos rares baisers.*

\* \* \*

*Tout à coup s'élève une musique,  
une musique d'accordéon.  
C'est la plainte dolente  
d'un batelier couché près des roseaux,  
dans le décor spectral des bateaux amarrés  
dont les grands mâts fantomatiques  
attendent les jours propices  
en un repos bien mérité.  
C'est triste et cela coule —  
comme d'une blessure faite au sein de la nuit.  
Voilà saigner la nosta'gie  
des quais bordés de bals bruyants  
et des liaisons éphémères  
au cours de voyages très longs.  
Aux sons de ses accords plaintifs  
ce sont les grands ports qu'elle évoque,  
cette cascatelle de musique  
frêle  
comme l'aveu d'une sirène  
ou le secret d'un ruisselet,  
ce sont les ports aux râles de lumière,  
confidents des espoirs des oriflammes qui s'éloignent  
et de la douleur des départs.  
Et je pressens dans ses accents chétifs  
toute l'âme populaire  
du monde des bateliers,  
la vie nomade à fleur de l'eau  
dans les cabines goudronnées,  
le regret de laisser toujours  
passer les prairies vertes,  
et les chansons des alouettes,  
et les belles filles des rives,  
d'être le pauvre errant des ondes infinies.*

\* \* \*

*Mais notre amour, reine de mes émois,  
ne voit-il pas aussi s'évanouir trop vite  
les vergers magiques de nos rêves  
et les rossignols de nos cœurs?  
Sur les rives de nos caresses  
les fées jaillies  
de nos courtes extases et de nos voluptés  
avec leurs yeux de gloire et leurs cheveux de soie,  
ne glissent-elles pas plus rapides  
que les blancs nuages d'avril?  
Et les ports où s'amarrent  
nos étreintes trop courtes —  
nous les devons quitter  
avant d'avoir vidé jusqu'à leur lie divine,  
les amphores d'or et de porphyre  
emplies de nos brûlants désirs.  
Aussi dans cette nuit marine,  
près des bateaux,  
au bord de l'eau,  
j'écoute avec mélancolie,  
près de ton âme,  
au bord de notre amour,  
pleurer cette source argentine  
que de ses doigts gourds et émus  
quelque batelier inconnu  
croit faire jaillir de son accordéon  
pour le seul plaisir de la lune.*

EUGÈNE DEMOLDER.



## NOTE D'ART

FRAGMENT. (\*)

... Les industries d'art se réveillèrent. Mais personne ne reconnut sous l'action de quel souffle elles furent ressuscitées ni en vue de quelle destinée ; ceux auxquelles la grâce fut donnée de reconnaître l'art et de le servir, crurent à une manifestation d'honnêteté du luxe et ils en conçurent une grande joie. En réalité, il advint ainsi à toutes les époques de décadence que l'objet d'art, le bibelot furent particulièrement choyés, sans plus et pour eux-mêmes.

Le raffinement excessif et la lassitude infinie du corps et de l'esprit distraient les hommes du puissant et du grandiose dont leur sensibilité découvre vite l'un peu de vacuité inhérente ; et cette vacuité produit comme une bouffée glaciale et cinglante sur des cerveaux maintenus, comme il convient, à la température attiédie des pensées concrètes et fragiles. Et pour cette cause, ils affectionnent l'objet d'art en lequel il leur est permis de reconnaître les complexités admirables et les entortillements de leur esprit ; leurs yeux ne sont point heurtés par la réalité des formes humaines, trop connues, brutales et agressives qui sont le thème exclusif du Tableau et de la Statue, et leurs mains, leurs pauvres mains qui se sont rendues malades à des besognes trop compliquées et quintessenciées trouvent la force de promener des caresses tout autour de ces formes inattendues et arbitraires ; et de ce contact plus direct avec l'art, un rien s'ensuit d'ébranlement physique en eux, qui les fait conclure à la possession totale.

Et, sans aucune grossièreté, — car ces hommes sont si peu grossiers que leur chair se satisfait de caresses qui sont des frôlements et de nourritures très légères. Ils se fixent sur les bords des mers du Nord qui sont douces et grises et ceux d'entre eux qui ont épuisé le charme efféminé et pervers des poèmes de la basse latinité, le poison de toutes les œuvres que Huysmans aligna dans son catalogue magnifique

---

(\*) D'une étude en préparation : *Prédication aux Semeurs du sol à venir.*

d'A *Rebours*, passent de longues heures à s'allanguir à la lecture des poètes chinois du VI<sup>e</sup> siècle, à méditer les pensées de Zarathustra à s'éblouir au rayonnement prismatique des vers d'Herman Gorter.

Or, ceux qui goutent l'art ainsi et les artistes qui le pratiquent se doutent bien que l'apparition d'un art nouveau est impossible sur notre sol et que toutes ces tentatives et toutes les luttes ne relèveront pas la tige qui s'est inclinée vers la terre; que la fleur flétrie que les siècles piétinent dans leur marche disparaîtra à son tour dans la nuit quand le total anéantissement intellectuel du vieux continent sera accompli. Ils pressentent que l'Art Nouveau se bégayera par un peuple innocent et ravi qui suivra d'amour et de soins les diverses phases de sa transformation, s'extasiant à chacune d'elles persuadé qu'aucune de plus splendide ne sera possible et que l'Art — une fois de plus — se transplantera vers l'Ouest, à la suite des hommes, pour reflleurir dans les Amériques. Que l'heure n'est pas venue, — parce que ceux qui ont émigré, selon l'impulsion fatale, n'ont emporté que des appétits grossiers, en somme, et qu'aucun cataclysme ne leur a enlevé la science de ce qu'ils ont laissé par delà les océans. Ils savent que l'idée de Dieu — qui renaitra en son attribut, l'amour universel — peut ce miracle. Et la route que suivent aujourd'hui les voiliers d'apparence si légendaire et si innocente et les steamboats chargés de toutes les infernales marchandises deviendra « le chemin qui sera appelé le chemin de la sainteté : celui qui est souillé n'y passera pas » (1).

Ils perçoivent les phases de la révélation et entendent lointainement l'hosanna final. Mais c'est déjà bien assez pour eux d'avoir songé à toutes ces choses et de les entendre et de les trouver justes; la fatigue d'avoir conduit jusque là leur épucurisme et leur raffinement les empêchent d'aller plus loin.

— Entre temps ils démêlent dans les longues songeries qu'ils affectionnent et dans les causeries esthétiques qu'ils recherchent tous les indices qui avèrent une transformation notoire de l'art. Dans l'ordre de reconnaissance ce furent ces albums qu'un peintre anglais — non mieux défini ni connu alors — Walter Crane — consacrait aux enfants. Le fait frappa d'autant de talent consentant à cette besogne et à cette imminente destruction et se rassurèrent les plus enthousiastes de ce qu'enfin on enfermerait plutôt ces précieuses images

---

(1) Esaie, chap. XXXV, § 8.



pour les préserver d'imanquables surcharges irrespectueuses ou ironiques; et en pensant ainsi ils ne perçurent pas le but qui était de marquer cette candeur de l'empreinte indélébile de l'art; et alors qu'ils s'en furent pénétrés, ils accusèrent la société actuelle — entre autres fautes, d'avoir pollué nos imaginations innocentes par des images d'Epinal, de Strasbourg, de la rue Saint-Jacques.

Puis — ils furent singulièrement surpris de découvrir sur les murs de Paris une image pour grandes personnes, flamboyante de couleurs crues et d'improvisation inattendue. Ils se réjouirent d'une vraie joie d'enfant; s'en amusèrent à sa façon; s'enquirent en plus, par un sentiment de reconnaissance qui est de leur âge et dont ils ne se sont pas encore départis aujourd'hui de qui leur offrait cet insolite régal. Ce fut, comme si la rue joyeuse d'un renouveau eut arboré une grande fleur à sa boutonnière; et, dans la suite, cette coquetterie éveilla un bariolage ivre; les façades se peinturlurèrent outrancièrement, les enseignes se diaprèrent de vibrations prismatiques et depuis une polychromie désordonnée arlequine la rue.

« Les rues sont des égouts à ciel-ouvert » définit Baudelaire, lors seraient les pans de murs réservés aux affiches des tapis que trainerait après elle la barque de la société qui choisit d'aller à la dérive en ces collecteurs d'immondices et de turpitudes.

En résumé, la manifestation vaut à nos yeux ce que vaut à l'oreille la confusion d'un orchestre qui se met en place et s'accorde. L'apparition du chef rétablit l'ordre. Ainsi, la rue aura bientôt ses ordonnateurs — qui seront des artistes.

Car le sens de l'art est par trop sûrement affiné chez les épicuriens de notre époque pour ne pas qu'ils reconnussent vite le mérite artistique à Cheret, à ses suivants. L'éphémérité de cette ornementation à la merci de pot à colle leur signala l'humilité qui montait au cœur des artistes nouveaux et ils établirent une parallèle entre la dignité de ceux-ci et la vanité exigeante de ceux de la génération précédente. Et une moue très significative leur vint aux lèvres.

C'est vers cette époque que le bruit parvint à ces esthètes, cantonnés au bord de la mer, que des bayadaires Javanaises rythmaient d'indolentes danses caractéristiques, que des Marocaines dansaient la danse du ventre dans les pavillons des jardins de l'exposition de Paris. Lors, ils émigrèrent vers la Capitale à la suite des gens-ayant-de-quoi du monde entier; et quand ils furent las des lascivités promises, ils

trainèrent leurs mœlles un peu vidées vers les grands halls où ils découvrirent des meubles qui ne ressemblaient en rien à ceux du second empire des Fourdinois, des Liénard, des Grohé et subitement un artisan, nommé Gallé, fixé à Nancy, fut mis en lumière; bien plus, quand ils leur advint de s'arrêter devant ces verreries, en lesquelles il solidifie des vers de Baudelaire ou de Verlaine, ils s'extasièrent; même, ce fut le sujet, quand ils revinrent dans leurs pays, de bien des causeries et de quelques enthousiastes articles de revue.

Plus loin, les grès flambés du potier français, de la Herche, bénéficièrent aussi largement de leur attention et de leur ravissement et quand ils eurent découvert les faïences de la Manufacture royale du Danemarck leur engouement fut tel qu'ils vibrèrent d'admiration à en avoir mal dans les chairs et ils relièrent dans leur esprit ces produits à la tradition par ceux de Minton, des frères Deck et de Ziegler.

Peu de faïences du Danemark parvinrent dans les appartements de ces esthètes où les de la Herche pénétrèrent — de sorte qu'en tel coin prend corps un peu du rêve toujours si intensément épandu autour d'eux — parce qu'il fallait les mains pleines d'or pour pouvoir en rapporter. Mais encore aujourd'hui quand il leur advient de caresser un japon ancien, ils songent à la Manufacture royale du Danemark.

La curiosité les aiguillonna bientôt vers d'autres produits qui n'avaient pas été rendu à cette exposition; et bientôt ils apprirent que c'était la « *Lands End Pottery* » de de Morgan qui passait entre mains de William Morris; que les fours du « *Rosemburg* » de la Haye s'étaient rallumés et que ceux de la très ancienne « *Delftsche aarde-werk fabriek — van't hoofd* » se chauffaient à des températures fantastiques pour du grès « *les Berbass* » d'apparence barbare et à reflets métalliques. Et la conviction qu'une renaissance de la Poterie s'accomplissait s'installait à peine en eux qu'ils eurent à reconnaître le retour à la vie de telles autres industries d'art; chez le faïencier Collebrandier, de la Haye, il leur fut donné de s'éblouir devant d'opulents projets de tapis. Dès lors, ils ne connurent plus de repos, ils traversèrent Paris, Londres, en des courses affolées. C'est chez le verrier Cros qu'ils cognèrent; à Sèvres, à l'atelier de Thesnard, l'émailleur; à Billancourt, chez Charpentier; d'aucuns poussèrent jusqu'à Nancy voir les reliures de Wiener; et puis revinrent sur leurs pas n'ayant au-delà rien à contempler — ni plus au Sud; si ce n'est là-bas, en Espagne, les miraculeuses damasquineries de Zuloaga. Mais la fréné-

sie les posséda si furieusement à Londres, où ils stationnèrent, épuisés d'enthousiasme, dans les magasins de Morris, devant ses meubles, ses verrières, tâtant ses poteries, ses tissus, parmi lesquels le « trail », la dernière création de Morris, retint leurs doigts fiévreux ; dans les manufactures de papiers peints de Jeffrey et d'Essex ; que Crane et Voysey alimentent de si somptueux et entendus projets ; à la *Fitzroy Picture Society* où une série s'édite de chromolithographies, signées Selwyn Image, que sa collaboration au Hobby-Horse et des vitraux avaient signalé combien pur artiste ! Heywood Summer dont le nom leur devint familier dès « Tulip » ce rare papier peint rencontré chez Jeffrey — qu'ils se sentirent un impérieux avertissement d'avoir, avant de nouvelles incursions, à se réinstaller le long des mers du Nord douces et grises.

Et là, quand un peu de réflexion eût tassé toutes ces sensations, cette évidence s'en leva qu'un lien unissait les artisans aux Peintres et aux Sculpteurs novateurs. Le souci de bien des œuvres s'éclaira d'un jour subit et bien des manifestations picturales dont la compréhension leur restait quand même un peu vague trouvèrent leur justification dans cette parentée. L'ornementalité leur apparut du coup la matrice insoupçonnée qui alimenta de sang toutes les œuvres qu'on tenta bien de classer sous des dénominations justificatives mais auxquelles cette seule convient, qui implique et magnifie le retour des enfants prodigues : — *décoratives !...*

HENRY VAN DE VELDE.

---



## GRAINS DE ROSAIRE

### I.

*Seigneur, Seigneur, ô Père tout puissant,  
Direz-vous à celui qui souffre  
Et s'humilie profondément  
Où retrouver la route exempte de gouffres..  
O Père ! où retrouver la route abandonnée,  
La route de salut, par votre main tracée ?*

*Lui direz-vous, Seigneur,  
Comment pourront se fendre les banquises  
Que les vents déchaînés poussent vers le pêcheur...  
Comment il s'enfuira des glaces qui l'enlissent  
Et des prisons de fer qu'élèvent les semblants  
Autour de sa ferveur d'antan ?*

*J'ai marché vers le Sud aux climats de liesse,  
Vers le Midi plein de soleil et de parfums  
Et nulle main n'y fût tendue à ma détresse...  
Et je n'aurai trouvé sous des soleils défunts  
Que les aigres vendanges des désirs mauvais,  
Sans fraîcheur ni source jamais.*

*J'ai marché sous l'étoile des nuits d'Orient,  
Vers les empires — loin ! — aux villes chimériques  
J'ai marché vainement ;  
Et les plus suaves musiques  
M'ont parlé du néant endolori des choses,  
M'ont parlé du néant de toute apothéose.*

*Et j'ai marché parmi les vents hurleurs d'Ouest,  
 J'ai foulé toutes les plages,  
 J'ai vogué, Seigneur, sur les mers d'Ouest...  
 Et ce ne furent que naufrages  
 Et dépits et retours et regrets éperdus  
 Au lieu des ports, au lieu des gîtes attendus.*

*Tous les chemins, Seigneur, ramènent au Nord,  
 A l'extrême contrée  
 De brouillards, de doutes, de torts...  
 Toutes les routes enchevêtrées  
 Ramènent aux marais équivoques du Nord ;  
 Et ma voix clame et vous appelle  
 Du haut des tours du Nord où meurt ma foi réelle  
 En quelles nuits, en quels sommeils de cauchemars  
 Et puis en quels affreux hasards !*

## II.

*Le cœur que je vous donne  
 N'est plus l'adolescent timide et puéril  
 Narrant son rêve rose aux chemins d'Avril ;  
 Ce cœur n'a plus, ce cœur que je vous donne,  
 Le clair trésor de son credo ancien  
 Il n'a plus rien  
 Sinon quelque refrain des calmes jours lointains.*

*Ce cœur, amie, a palpité  
 Pour d'autres lèvres que vos lèvres,  
 Ce cœur s'est dépensé en maints caprices mièvres.  
 Ses anges se sont envolés,  
 Ses bons anges blancs de naguère,  
 Les anges d'or priant auprès de sa misère  
 S'en sont allés, s'en sont allés !*



*Ce cœur, amie, connut les filles pâles  
Riant aux bouges, sur les quais,  
Où la luxure râle  
Ses lamentables quolibets ;  
Il a connu hélas ! l'alcôve et le boudoir  
Et les alcools rongeurs et tous les nonchaloirs  
Ont dès longtemps terni sa pureté première.*

*Mais hosannah ! sous la claire lumière  
De vos cheveux, la grâce lui revient  
D'être selon le rite ancien.  
La joie — en l'imminent automne  
De mon cœur défaillant — sous vos longs yeux s'étonne  
D'une fraîche renaissance ;  
Et des rires de fête, à votre venue  
Par mes nocturnes avenues,  
Ecoutez-les jaillir ! — égaiant ma maison.*

*Sous l'eau vive de votre voix  
Voici que les vieilles jéroses  
En ma maison recouvrent l'éclat d'autrefois...  
Des lieds de mai frémissent au jardin morose  
Où les brumes se fondent ;  
Et le jeune David qui mourait dans mon cœur  
Voici que le raniment vos baisers de sœur  
Et qu'il arme sa bonne fronde  
Et qu'il lance sa fronde  
Vers le mauvais géant qu'on proclamait vainqueur.*

ALBERT ARNAY.



## DEUX POÈTES.

HENRI DE RÉGNIER. — FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. (\*)

Cette étude n'est pas à proprement parler une critique de vers. Les œuvres des deux poètes que j'ai choisis me serviront plutôt à illustrer quelques réflexions sur la philosophie dans l'art, sur la méthode, la forme et la technique de ceux que l'on a appelés les Symbolistes ; en analysant ce que contiennent la *Chevauchée d'Yeldis* et les *Poèmes anciens et romanesques*, par exemple, je voudrais arriver à établir indirectement le code de droit et avoir d'une génération dont ces livres expriment assez complètement, dans les limites de l'art, les tendances diverses.

La mode n'est plus aux parallèles. Il m'a semblé cependant qu'il y avait ici, à l'occasion du dernier livre de M. Francis Vielé-Griffin, une opportunité véritable à renouveler ce genre ancien ; car je veux parler de deux hommes que j'aime et que j'admire, mais que mon esprit, en les reconnaissant égaux, se refuse à trouver semblables. Jadis, M. Ferdinand Brunetière, avec l'autorité de son talent et celle, plus discutable, de la *Revue des Deux-Mondes*, s'occupa longuement des symbolistes ; mais M. de Régnier n'était pas même cité, et pourtant *les Sites* et *les Episodes* avaient déjà paru. Un autre critique, annonçant à la foule les vers de ces deux poètes, n'hésitait pas à déclarer leur œuvre identique. On ne pouvait, de bonne foi, trouver entre eux de différence. Enfin un genre de sport fut quelque temps très en faveur dans les bons coins de la presse littéraire, — peut-être l'est-il encore — il consistait à accoler invariablement ces deux noms jusqu'à donner l'illusion d'une sorte de meilhacalévy poétique, tandis qu'un

---

(\*) Nous publions ici un important fragment d'une étude qui paraîtra bientôt en brochure.

contresport les plaçait alternativement au-dessus et au-dessous l'un de l'autre. Cela n'est-il point assez pour servir de raison à cette étude? Qu'on y lise un prétexte, cela suffira.

Frères par l'amitié, MM. de Régnier et Vielé-Griffin le sont aussi par leurs écrits, mais à cause de leurs différences mêmes, en ce sens spécial que l'un complète l'autre à merveille et que leurs livres réunis donneraient l'idée presque parfaite de la poésie nouvelle. L'un deux l'emporte par le talent, l'autre par l'instinct poétique; chez celui-ci des images plus nouvelles, plus d'inattendu, une plus riche variété de rythmes et de gestes; chez celui-là un sens plus pur de l'attitude, une rigueur plus grande dans l'expression, un style plus noble et plus voisin de la perfection. Mais, je le répète, tous les deux sont poètes, tous les deux sont artistes et, si dans la suite de cet article les mots défailaient à ma pensée, je voudrais affirmer encore qu'ils sont égaux à mes yeux.

\* \* \*

Pour analyser avec justesse un artiste, il importe d'examiner d'abord ce qui fut le mobile de son œuvre — le motif étant toujours un besoin irraisonné d'expansion dans les formes — et, pour un Poète, à quelle occasion il prit la décision redoutable de rompre le silence.

Si je laisse de côté les premiers vers, balbutiements incertains et légers de l'âme qui sourit à elle-même et salue en chantant son éclosion dans la vie, cette occasion me paraît avoir été, pour ces deux poètes, le sentiment d'une vision nouvelle des choses. Ce point de départ est commun à beaucoup de poètes lyriques, surtout de cette époque, et j'entends bien aussi que chaque Poète ne crée pas à nouveau l'univers, mais il le crée en partie pour ceux qui savent le lire et le compléter; il le créerait totalement si son œuvre était l'ŒUVRE définitive à laquelle toute l'humanité travaille, et il peut même en donner une image complète dans le domaine restreint qu'il s'est choisi, si, en ces justes limites, son œuvre est parfaite. L'important, c'est qu'il le crée pour lui-même, lorsque, par les notions peu à peu acquises, son idée prend corps et se développe, lorsque le monde lui apparaît en sa nouveauté comme un enfant merveilleux de sa pensée.

Alors il semble qu'on découvre ce qu'auparavant personne n'avait aperçu; c'est l'exclamation de Parsifal: « Nie sah ich, nie träumte mir was jetzt ich schau, und was mit Bangen mich erfüllt. » — Cela

est exact en ce sens qu'on voit les choses sous une clarté particulière et par conséquent nouvelle, et si l'on est poète, si l'on ressent ce *besoin d'expansion dans les formes* dont je parlais à l'instant, il semble que la bouche s'ouvre d'elle-même pour crier ce que l'on sait et annoncer au monde son nouvel Evangile.

Il ne faudrait pas ici qu'un facile plaisant voulût rire en feignant une méprise. Cet état d'enthousiasme où l'âme entend soudain le vivant tressaut d'elle-même, est une des plus nobles attitudes de l'homme et tout être capable de comprendre la beauté a dû le connaître au moins une fois. Mais le Poète créateur se distingue de cet être en ce qu'il sait contenir ce qui tressaille en lui et l'effuser ensuite en des rythmes et en des plastiques qui s'animeront de son frémissement. Plus tard, — bientôt sans doute — cet enthousiasme sacré ne sera plus aussi spontané en son beau tumulte, mais le Poète le rappellera par volonté et, s'il a appris à fixer les images de la vie aussi bien qu'il les sentit palpiter, s'il est artiste autant qu'il fut poète, alors sera créée l'œuvre qui dira toute sa pensée.

MM. Vielé-Griffin et de Rognier ont dû éprouver tous les deux cette impression magique, mais il semble que celui-ci, plus promptement maître de lui même, ait atteint la maturité avec une précocité presque fâcheuse, que l'artiste ait chez lui trop vite contenu le Poète. Par la beauté réalisée, les premiers écrits de M. de Rognier surpassent ceux de M<sup>r</sup> Vielé-Griffin, encore agités de sourds bouillonnements; mais celui-ci a progressé avec une force merveilleuse, et son dernier livre: *La chevauchée d'Yeldis*, l'emporterait même sur le dernier livre de son émule, s'il ne se révélait dans toute une partie de *Tel qu'en songe* un Rognier nouveau, d'une ingénue et noble rêverie, aussi merveilleusement poète que son devancier fut artiste. Je reviendrai ailleurs à cette genèse de leur talent.

S'ils s'orientèrent ainsi vers des directions différentes, ce dut être à cause de la différence même de leur vision. Tous deux, en face des choses, se trouvèrent idéalistes, mais M. Vielé-Griffin, après quelques hésitations, écouta les cantifènes heureuses dire les paroles de sa pensée, et se laissa doucement épanouir sans contrainte dans la joie du soleil; M. de Rognier, de plus en plus penché vers une grave mélancolie, entendait la voix de la tristesse lui parler, et, sentant si frère encore son âme nouveau-née, comme pour la protéger, il voulut d'abord l'envelopper dans les plis rigides de son art.

Je ne puis analyser longuement ici la philosophie qu'on lit à demi exprimée dans les vers de ces deux poètes ; d'abord, parce que précisément elle n'y est qu'à demi exprimée, et en second lieu, parce que cette philosophie a trouvé sa forme définitive dans les vers et qu'il faudrait taillader et déchirer de belles strophes pour regarder à la loupe ce qu'il y a dedans. Cependant je voudrais indiquer ce en quoi leurs visions, parties du même point, se distinguent bientôt, et, à cet exposé, ajouter quelques réflexions. La *Gardiennne* de M. de Régnier pourrait s'entretenir ainsi avec l'*Yeldis* de M. Griffin :

LA GARDIENNE.

Yeldis!

Quand tu partis, frivole, pour ta chevauchée, qu'espérais-tu ?  
Le monde est vain, où fuyait ta course échappée.

YELDIS.

Oui, tu dis vrai, ce monde est vain quand il n'existe par moi-même.

LA GARDIENNE.

Et par toi-même encore, n'est-il comme ces ombres fuyantes dont se désole celui qui les a poursuivies ?

Hélas jamais ne les atteignit personne.

YELDIS.

La gloire et la joie sont de les poursuivre.

Le bonheur c'est la force radieuse de l'acte, son résultat importe peu.

LA GARDIENNE.

Yeldis!

Il n'osait tendre les bras, celui qui te rêva le mieux, celui qui le mieux te devinait, celui qui t'a le mieux aimée...

YELDIS.

Pourquoi vint-il, n'osant vouloir ? Faut-il choyer un songe que l'on ne peut agir ?

Mais celui-là m'a emportée qui leva vers moi ses mains fortes et sut vouloir ce qu'il avait rêvé.

LA GARDIENNE.

Vouloir !

Si nous pouvons vouloir autre chose que nous-même... — nous, les dociles reflets de nos songes.

Ce que je veux, ce que j'attends, c'est de songer.

YELDIS.

Sais-tu ce qu'est l'Amour ?

LA GARDIENNE.

Un rêve nouveau d'où naissent d'autres rêves...

YELDIS.

En l'ignorant, tu le blasphèmes, avec la force qu'il a créée en toi. Tout passe, mais il demeure, sans cesse nouveau et renaissant à chaque effort; il est ta vie, il est la mienne, et chacun de nos gestes affirme encore sa puissance. Toute la vie se résout en l'Amour et c'est par l'action que nous sommes dans la vie.

LA GARDIENNE.

Mais ne vois-tu qu'hélas la Destinée tient l'une de nos mains? En vain l'autre s'agiterait lorsqu'un bras inflexible va tantôt la saisir.

Rien n'est, Yeldis, de toutes choses, qu'une idée en sourires ou en pleurs.

YELDIS.

Crois en toi-même et prouve-toi par tes actes. Toute la joie est éparse à tes pieds; qu'importe qu'autour de toi les choses soient vaines, si ton idée de chacune d'elles contient la joie d'un acte où ton être encore va grandir?

LA GARDIENNE.

Toute expansion n'est que douleur, car elle doit demeurer stérile.

Va, fuis l'action, ne recherche que tes songes et regarde en face ton destin contre qui tu ne peux lutter.

YELDIS.

Regarde, toi-même! partout est l'amour. Incline-toi vers lui et saisis dans chaque chose

*Le reflet de la vie où tout espoir rayonne.*

LA GARDIENNE.

Non! un seul être est selon la vie; sache le connaître: c'est *celui qui renonce Et qui remet ses mains aux mains de son destin.*

YELDIS

*Réjouis-toi et sache croire.*

LA GARDIENNE.

Plutôt, Yeldis, résignons-nous.

Dans le dialogue qui précède, les mots en italiques sont des vers mêmes de MM. Régnier et Griffin. Il a, je crois, une réalité certaine en ce qui concerne le second de ces poètes; pour M. de Régnier, son authenticité est au moins probable. On le voit, le *παντα βελ* d'Héraclite peut être considéré comme la source commune de ces deux philosophies; il pourrait aboutir aussi à deux sentiments voisins: chez M. Griffin la *générosité*, par élans, à travers son amour de l'action qui lui fait aimer l'homme; chez M. de Régnier une certaine *pitié* de l'homme pour l'homme — et assez puissante chez lui, bien que sous une apparence de réserve un peu dédaigneuse, parce qu'elle se nourrit fortement de son pessimisme. Mais à cela se bornent les ressemblances.



Le principe méthaphysique de M. Griffin — s'il l'a bien démêlé, ce dont je ne suis pas sûr, — paraît être l'Energie qui, à travers le flux des choses, se détermine immédiatement en l'Amour comme l'Amour se concrétise chez l'homme en des actes. Dans le monde des intelligibles l'idée de l'Amour gouverne toutes choses et permance, opposée à ce qui se passe; c'est en elle que se développe le Moi. Le Moi, nettement distingué du monde sensible et du monde des idées, se précise en l'action — elle est à l'idée ce que l'œuvre est au songe — comme il se prouve, grandit et se perpétue par l'Amour. — Si la vie offre de graves motifs à la Douleur elle en offre aussi à la Joie et, en son résultat, doit toujours être saluée comme glorieuse : elle est le miroir de toute activité, la vallée sans fin où se meut la Geste même de l'homme. « Dis nous que toute vie est belle et vaut de vivre » chante un poème, comme pour compléter le vers de *Joies* : « la vie est croulante, lustres sur lustres ». — On dirait qu'Empédocle s'unit ici à Héraclite, mais pour une conclusion nouvelle dont la ferme expression fait songer aux écrits d'Emerson.

Pour M. de Régnier rien n'est que les Idées, si j'ai bien lu ses livres. Mais chez lui l'Idée n'est pas considérée ainsi que chez Platon, comme une essence et un archétype, on le voit dès l'abord. Il est plus difficile de distinguer la mesure de ses rapports avec l'homme. Dans maints poèmes, assez obscurs il est vrai, l'Idée paraît seule participer de l'Etre et le moi ne serait donc qu'un moment de l'Idée, vivante émanation du Soi. Dans quelques autres, l'Idée semble plus subjective, mais obéit pourtant à une fatalité cachée. Le moi n'est perceptible à lui-même que par ses idées et en ses idées; le moi n'est que le lieu de ses idées et la vie se résout en un songe gouverné par le Destin. L'homme s'agite dans la Joie et dans la Tristesse mais tout effort tenté selon la vie est vain, donc douloureux : il faut ployer la tête et suivre son destin. — Cette philosophie est, il est vrai, trop peu clairement indiquée au long des œuvres de M. de Régnier pour que les lignes précédentes aient une signification autre que probable; peut-être même ai-je complété ici ce que je devinais de la théorie pour en faire pressentir la consistance. Mais on y voit nettement les idées considérées comme indépendantes du vouloir, la force du Destin et la conclusion : se résigner; enfin, et surtout la ligne d'une pensée esthétiquement grande et belle, très propice à une grave poésie lyrique. Un vers de Pindare vient aussi caresser le souvenir : *la vie est le songe d'une ombre*.

La morale de M. Vielé Griffin, où le *moi*, un peu trop aisément confondu avec l'*être*, chante si haut son hymne de vie, étonne et séduit par sa virilité, et son exaltation de la joie. Celle de M. de Régnier se caractérise par son fatalisme ; sa résignation est déprimante parce qu'elle prononce la vanité de tout effort — et pourquoi donc alors l'effort de créer ? Ne devrait-elle pas indiquer au moins le ressort de l'acte qui suscite la beauté ?

Loin de penser comme ce poète, je voudrais affirmer cette vérité :

L'âme est en devenir vers elle-même car le regard direct ou la conscience des spiritualistes n'a pour objet qu'une synthèse d'idées, elle aussi mouvante ; mais l'âme existe en tant que rythme, en tant que direction vers ce but qui est soi-même. Tout songe, toute idée, lui révèlent quelque'un de ses aspects ; l'homme tend avant tout à se connaître par sa projection dans la race qui continue son devenir, et c'est par sa projection dans l'œuvre que le moi tend à prendre conscience ; *c'est en créant qu'il se crée*.

Si l'on veut laisser de côté un illogisme partiel qui peut-être me frappe parce que M. de Régnier n'a pas encore énoncé sa pensée tout entière, il faut dire combien sa philosophie, débilitante pour l'homme, est au contraire féconde pour le poète, car elle lui donne à montrer les plus grandes attitudes morales et plastiques. M. Vielé Griffin s'éclaire à la haute flamme de la Joie, mais M. de Régnier s'appuie à la stature de la Douleur que la résignation rend encore plus humaine et si la Fatalité n'est plus, dans ses écrits, le geste pétrifiant qui se tendait soudain sur les héros de la tragédie grecque, sa forme lointaine a gagné en mystère ce qu'elle perdait en majesté.

M. Vielé Griffin montre plus directement les hommes ; souvent son vers s'adresse à l'homme en le dévisageant. M. de Régnier, plus éloigné, plus tranquille, dit une parole aussi pénétrante mais sans se montrer jamais : il s'efface derrière les formes qu'il suscite et parle noblement de la tristesse avec une voix venue d'un tel horizon de songe qu'en nous faisant ressentir le poids de sa mélancolie il semble n'avoir jamais courbé le front sous elle.

Cela, qui laisse déjà deviner quelque divergence dans la « méthode d'art » de ces poètes, trouve encore son explication dans leur philosophie. M. Vielé Griffin chante la lutte, M. de Régnier la contemplation : au moyen âge le premier eût suivi Saint-Dominique, le second Saint-François d'Assise. (\*)

---

(\*) Cette opposition, qu'on retrouverait aussi dans le caractère des deux hommes, me paraît assez nettement sensible pour que, au long des pages de

## II

J'ai examiné, peut-être moins longuement qu'il n'eût fallu, la philosophie de MM. de Régnier et Griffin, mais, en sortant des généralités, je risquerais de commettre vingt erreurs. Il n'est pas facile en effet d'analyser la pensée de deux hommes qui, s'ils ont à maintes reprises prouvé leur talent et leurs dons lyriques, n'ont pas encore achevé leur œuvre. Mais le travail était surtout rendu malaisé parce qu'il s'agit de deux poètes modernes qui, en véritables poètes, ont dit indirectement ce qu'ils avaient à dire en réfléchissant leur pensée sur des images et des symboles. Car un livre de vers n'est pas un livre de philosophie. L'énonciation précise et immédiate d'un concept métaphysique ne va pas sans une sécheresse qui répugne au rythme et ses lignes abstraites ne peuvent se montrer sous les formes harmonieuses et les couleurs de l'œuvre d'art. La pensée philosophique doit être le naturel fondement mais non le but du poème dont la fonction est avant toutes choses de créer de la beauté.

La Philosophie étudie le rapport du sujet à l'objet et tâche à trouver la raison de ce rapport, le générateur et la commune mesure de ses deux termes. Mais l'Art par la représentation symbolique en montre l'union vivante. Ce ne sont plus les sentences rigoureusement déduites et l'enchaînement de théorèmes dont le type le plus parfait se trouve dans Spinoza; l'œuvre de Spinoza est belle, d'une beauté sombre, glacée, sans plastique, mais elle n'arrive à la Beauté que par la Vérité dont elle contient quelques reflets. Au contraire, l'art atteint la Vérité à travers la Beauté, l'unité à travers les formes; il illumine la soudaine effusion de l'Idée dans la nature et, prêtant par son harmonie un nouveau motif à l'intuition, lui permet de saisir les notions que la science s'efforce de construire. Il lui sied de suggérer plutôt que de conclure.

MM. Vielé Griffin et de Régnier se sont conformés à cette loi: chez tous deux l'expression est symbolique. Ils s'en écartent parfois, cependant, lorsque M. Vielé-Griffin énonce l'idée directement, lorsque M. de Régnier penche vers l'allégorie. Pour M. Vielé-Griffin, le changement de méthode est alors très visible; mais pour M. de Régnier la diffé-

---

cette étude, je ne crois pas nécessaire de la rappeler chaque fois qu'elle peut se sous-entendre: je n'indiquerai que sommairement en elle la cause des oppositions secondaires de méthode, de réalisation lyrique et plastique et de technique de MM. de Régnier et Griffin.

rence est plus difficile à établir car on tend à confondre allégorie et symbole. Je vais tâcher d'indiquer ce qui distingue pour moi ces deux termes, mais je supplie qu'on veuille me pardonner le terrible vocabulaire usité ici : il faut bien y avoir recours pour exprimer plus vite et plus précisément ce qu'on veut dire. Les pages suivantes sont très ennuyeuses, je veux en avertir. J'emploierai aussi la tournure dogmatique parce qu'elle est la plus brève, — et puis il est bon d'affirmer, parfois, quelque chose.

On pourrait déduire cette théorie :

L'allégorie, comme le symbole, exprime l'abstrait par le concret. Symbole et allégorie sont également fondés sur l'analogie, et tous deux sont une métaphore développée.

Mais je voudrais appeler allégorie l'œuvre de l'esprit humain où l'analogie est artificielle et extrinsèque, et j'appellerai symbole celle où l'analogie apparaît naturelle et intrinsèque.

L'allégorie serait la représentation explicite ou analytique d'une idée abstraite PRÉCONÇUE; elle serait aussi la représentation *convenue* — et par cela même explicite — de cette idée, comme on le voit dans les attributs des héros, des dieux, des déesses, lesquels sont en quelque manière les étiquettes de cette convention.

Au contraire le symbole suppose la RECHERCHE INTUITIVE des divers éléments idéaux épars dans les Formes.

Les images du monde extérieur sont comme les mots d'une langue. Séparément, ils ne savent où ils vont et n'ont qu'une sorte de signification latente. Mais lorsqu'ils sont unis harmonieusement en une phrase, chacun d'eux s'est pour ainsi dire orienté et leur ensemble exprime un sens complet. Une œuvre d'art est une phrase dont les Formes sont les mots; (\*) l'idée émane naturellement des Formes coordonnées.

Dans la nature, toute la représentation est symbolique. Les Formes sont le verbe de l'Être qui écrit avec des mondes sa pensée ou lui-même. Pour le concevoir, il faudrait saisir l'universalité des Formes, ce qui est impossible; mais nous reconnaissons Brahma dans Maya

(\*) Je ne sais si M. Stéphane Mallarmé admettrait la définition du symbole que j'ai tenté d'établir; des indices me feraient supposer le contraire. Et pourtant n'y a-t-il pas une analogie séduisante entre ceci et ce qu'il disait si heureusement du vers « qui de plusieurs vocables refait un mot total »; le poème est donc une phrase dont les vers sont les mots.

Remarquons aussi l'étymologie  $\sigma\mu\beta\alpha\lambda\lambda\omega$ .

lorsque la concordance parfaite de quelques formes nous présente un reflet de la toute Harmonie.

L'Art rachète Maya de son inconscient mensonge. Le Poète est celui qui saisit les rapports idéaux des Formes entre elles, et le symbole est créé par la cohésion soudaine de celles-ci, lorsqu'elles se montrent désormais nécessairement liées et expriment implicitement *leur unité idéale*. Ce serait, — je répète pour plus de clarté, — la fusion harmonieuse de formes disséminées et, en cet état, incomplètes, dont le rapprochement soudain fait jaillir l'unité avec la signification idéale. — C'est une synthèse.

Dans l'allégorie, le concept moral ou philosophique préexiste à sa forme plastique ; dans le symbole il est ordinairement le résultat de l'étude des formes. Dans l'allégorie, les formes sont artificiellement juxtaposées à l'idée qu'elles ont la fonction d'exprimer ; dans le symbole la pensée, le sentiment, doivent naître naturellement des formes dont ils énoncent ainsi la raison d'être.

Quant à l'emblème — qui, en quelque manière, est à l'allégorie comme la partie est à l'ensemble, mais souvent se confond avec elle, — on peut le définir l'image conventionnelle d'une idée. Sa signification n'existe que par un accord tacite ; ainsi le langage des fleurs et des pierreries, les écussons, les attributs.

Par l'adjonction d'un emblème, un fait de nature ou un symbole se change en allégorie puisqu'il devient la représentation explicite d'une idée grâce au sens conventionnel de l'emblème.

Une tête décharnée, un squelette, peuvent être regardés comme des symboles naturels ; mais le squelette armé de la faux est une figure allégorique : la faux est ici un emblème et suppose connue la métaphore « faucher les vies ». Cérès, Vulcain, sont des personnages allégoriques ; les attributs qui les expliquent sont des emblèmes véritables puisque, sans leur signification conventionnelle, Cérès et Vulcain ne seraient qu'un forgeron et une femme couronnée d'épis. Mais un poète ou un sculpteur traduisant le mythe de Prométhée, en ferait aisément une œuvre symbolique ; car Prométhée déroband le feu, Prométhée enchaîné, peut s'exprimer tout entier par sa seule attitude. Je pourrais ajouter étourdiment : comme la déesse Vénus suscitant l'idée de Beauté par ses seules formes merveilleuses ; mais on objecterait avec raison à ce dernier exemple que toute œuvre d'art est donc symbolique, puisque, étant belle, elle doit susciter l'idée de beauté...

cela est vrai, tout juste comme la tour Eiffel est le symbole de la hauteur. On le comprend bien, l'œuvre d'art exclusivement formiste n'est un symbole qu'au même titre que les diverses images de la nature.

Il crée une œuvre symbolique le peintre, non point copiste mais interprète, qui exprime et complète le sentiment épars dans un paysage. De même quelques portraitistes, — leur maître est aujourd'hui Whistler — synthétisent les traits caractéristiques d'une figure et, comme une auréole impalpable, font rayonner de cette image le songe de toute une existence humaine. Leur œuvre est un symbole, car ils ne se bornent pas à signifier mieux l'individu, mais déduisent de son attitude physique quelque large attitude morale et, sans y avoir pensé peut-être, le rattachent ainsi au cercle idéal de la Vie.

Si l'on admet ce qui précède, on doit conclure que le symbole, plus que l'allégorie, est conforme à notre loi d'art : car c'est à travers les formes qu'il saisit l'idée, et s'il tend vers la Vérité c'est en procédant de la Beauté. L'allégorie est, en son résultat, plus voisine de l'expression directe ; l'union intime des formes à leur contenu n'est plus chez elle indissoluble et parfaite, car elles n'apparaissent plus comme le moyen d'expression nécessaire et unique.

Un poète, s'il est préoccupé de philosophie, ou simplement s'il veut créer des strophes ayant une vie objective, devra symboliser à moins qu'il n'allégorise. Je pense qu'il sera presque toujours symboliste au moment où il sent l'œuvre s'agiter en lui, et c'est alors que dans les choses aperçues il recherche l'Idée. Il est symboliste dans la réalisation de son œuvre lorsque, sous des aspects variés d'opposition et d'analogie, il exprime la signification des formes par ces formes elles-mêmes en présentant celles-ci sous une certaine clarté qui en laisse deviner le sens caché. Il devient allégoriste s'il se borne à juxtaposer des formes à l'idée d'abord déduite, s'il leur fait exprimer explicitement cette idée ou s'il a recours à des formes sans lien direct avec les formes primitives d'où jaillissait l'idée.

Cependant un artiste peut avoir une idée abstraite comme point de départ même et parvenir à l'exprimer ensuite harmonieusement par la musique ou la plastique. Son œuvre ne sera pas une allégorie si, au lieu de choisir des formes isolément expressives il en a recherché d'étroitement concordantes, dont l'ensemble contient *naturellement* le sens pourtant préconçu. Alors il y a équation constante du fond et de la forme, leur union est parfaite et n'apparaît pas artificielle : le



poème ou le tableau doit être assimilé à une œuvre symbolique, bien qu'il ait été commencé selon le procédé ordinaire de l'allégorie.

Une cathédrale, par exemple, est asservie à l'expression de certaines idées assez subtiles où la philosophie se mêle à la théologie. Chaque entrelacs a sa signification ; les proportions des piliers et des nefs sont calculées selon le sens mystique de quelques chiffres. Mais, outre que le nombre est par nature l'intermédiaire du monde idéal au monde des apparences, dans les belles cathédrales le détail du monument est si bien fondu avec les grandes lignes et celles-ci expriment si naturellement l'idée religieuse que chaque courbe est véritablement surordonnée à la perfection harmonieuse d'une unité. L'œuvre est concordante en ses parties, les emblèmes désertant leur habituelle fonction n'y attirent point l'œil comme des écritaux mais disparaissent dans la gloire du tout ; et vers les clartés descendues des verrières, au-dessus des ombres d'où jaillissent les tiges des arceaux, une patrie mystérieuse des âmes est évoquée par le conflit de mille nervures jointes comme des mains pour la prière.

La cathédrale parfaite s'élève ainsi comme un immense symbole ; on peut dire aussi que, par sa particulière nostalgie, elle suggère la Vérité (Dieu, ici) à travers la Beauté.

Mais si le Poète se préoccupe spécialement du concept philosophique, s'il l'envisage « à part » oubliant qu'il doit être inséparable du concept formel, la cohésion de ces deux éléments n'est plus intime. Alors la musique produit la symphonie à programme, les pièces à thèse encombrant les librairies tandis qu'en peinture sévissent les tableaux « littéraires ». (\*)

En outre, comme presque toujours l'importance du concept moral est exagéré à l'entier détriment du concept plastique, l'œuvre perd toute vie en même temps qu'est rompu l'équilibre d'où elle devait surgir. Alors l'artiste oublie que la pensée pour la pensée est, selon le grand Art, un pire mensonge que la forme pour la forme ; que, si celle-ci est un idéal borné pour qui peut regarder au-dessus de son front, celle-là se développe plus naturellement dans la science et n'a

---

(\*) Par lesquels je n'entends pas les chefs-d'œuvre de Puvis de Chavannes, de Rops, de Moreau, de Burne Jones : on pourrait appliquer plutôt à la plupart d'entre eux ce que je disais des cathédrales. Mais déjà, chez Félicien Rops, voyez le frontispice du *Vice suprême* : l'allégorie y triomphe. Et encore s'agit-il, en cette planche comme en quelques autres, d'une fantaisie d'un maître qui a du génie.

que faire avec la Beauté pure dont il est prêtre. Il ne pense plus que sa fonction soit de susciter comme des images de l'Être le cœur humain et l'âme humaine jusqu'au vertige en l'éloquente harmonie de la Forme. Il trouve que cela n'est pas assez. Pour arriver à mieux, le peintre agence des lignes qui n'obéissent plus à la divine concordance ; le littérateur écrit « la Justice » et paraît oublier que le vers est rythme et image. Le musicien, s'il a une idée un peu haute, dévide les syllogismes d'une inexpressive argumentation sonore et un maître glorieux comme Wagner écrit le dialogue de Wotan et Fricka dans la *Walkyrie* ; s'il regarde plus bas, il trempe son art en pleine matière et s'efforce d'imiter convenablement l'eau qui coule, ou le tonnerre qui gronde, ou la tempête qui rugit, quand ce n'est pas le tintamarre grossier d'une fête à Montmartre. Celui-ci s'engluie à l'expression directe la plus vulgaire ; l'autre s'imagine y échapper, mais ce qu'il crée n'est pas un symbole ; c'est la plus desséchante allégorie.

L'œuvre n'est plus fondée sur une analogie intrinsèque ; le sens et les images sont artificiellement juxtaposés au lieu qu'ils soient unis par la nature. Alors la peinture se fait superficielle et sans saveur, la sculpture incohérente ou glacée ; la musique, devenue descriptive, n'est plus de la musique, la littérature disparaît en phrases incolores ou déclamatoires. Le fond et la forme ne sont plus inséparables comme une rose et son parfum, mais rappellent ces fleurs sans âme dans lesquelles un marchand instilla une essence d'iris ou de violette qui les a bientôt fanées.

Cette erreur en accompagne presque toujours une autre qui n'en est souvent que le résultat et parfois, en musique surtout, se confond avec elle.

Je disais que l'œuvre symbolique exprime la signification des formes par ces formes elles-mêmes, en les présentant sous une certaine clarté qui en laisse deviner le sens caché. Mais le Poète doit chercher moins à conclure qu'à donner à penser, de telle sorte que le lecteur, collaborant par ce qu'il devine, achève en lui-même les paroles écrites. Les différentes formes dont l'œuvre est composée s'orientent alors comme un ensemble de lignes qui, sans atteindre le point précis de leur jonction, le révèlent au moins par leur unanime tendance, projetant ainsi dans l'espace le signe de leur raison d'être et de leur unité. Ce point, où surgirait toute l'idée incluse en des strophes variées, est

ici dans l'esprit même qui communit avec l'œuvre. L'inclinaison des lignes convergentes peut être à peine indiquée : l'esprit qui les reçoit est illimité par le songe — et ne croira-t-il saisir un soudain aspect de l'Infini si de toutes ces lignes le point de jonction unique, si de toutes ces formes l'unique et radieux symbole s'illumine en lui-même ?

C'est la suggestion. M. Brunetière, qui n'en nie point la force, l'appelle non sans malice l'épicurisme de l'imagination.

Beaucoup d'artistes, même des plus récents, séduits sans doute par cette définition, s'imaginent au contraire devoir nettement conclure et veulent imposer leur idée à l'esprit confident en la précisant avec rigueur. Plusieurs d'entre eux attirent par le talent ; mais, on ne peut s'empêcher de le remarquer, il y a entre leur méthode et celle des œuvres suggestives la différence d'une plaisanterie fortement appuyée à la finesse de l'allusion qui indique tout sans rien nommer et déjà se détourne en créant des sourires.

Préciser une idée, c'est la borner et c'est enlever d'avance au poème qui la contient ce frémissement *illimité* que donne le chef-d'œuvre. Il faut évidemment qu'un poème ou un tableau puissent être compris, fût-ce de quelques-uns seulement. Mais il appartient au tact de l'artiste de dessiner sa pensée jusqu'à la rendre aisément perceptible en ses lignes générales sans la restreindre à une idée particulière.

L'idée particulière ne peut s'envelopper de songe ; elle ne nous conduit pas au-delà de nous-mêmes, elle rapetisse l'œuvre d'art à une réalité immédiate et tangible, lorsque la fonction même de cette œuvre est de nous suggérer l'infini. L'art ne marche point pas à pas avec l'homme, il le devance ; il ne s'adresse pas au raisonnement mais à l'intuition.

Si le Poète, sans exprimer encore directement son idée, veut que son œuvre la délimite avec précision, malgré lui il en fait une idée particulière, car ses vers ne pourront donner jamais qu'un aspect particulier d'une idée générale, ce qui équivaut à une idée particulière.

Je ne sais si ce qu'il écrira doit toujours s'appeler proprement une allégorie ; mais si même on prononce apologue ou parabole, ce sont bien des espèces du genre allégorie et l'idée y apparaît distincte de sa forme musicale et plastique. Comme l'allégorie, un tel poème a sensiblement les défauts de l'expression directe ; la pensée captive ne s'y joue point d'elle-même à travers les images ainsi qu'un rayon réfléchi, grandi, multiplié par des miroirs. En outre, cette œuvre ne sera pas,

comme le symbole, incessamment nouvelle, parce qu'elle ne recèlera pas comme lui ce dernier secret, cet *indéfiniment inconnu* qui, pour le lecteur de Faust ou d'Hamlet, peut toujours susciter une renaissante rêverie. Au contraire, le livre une fois lu, le tableau dûment examiné, le bas-relief compris, ne contiennent plus d'énigme; il ne nous laissent plus songer et sont désormais pour nous *l'image connue d'une idée connue*. Ils sont la femme qu'on a possédée, mais n'ont pas mille formes comme elle. (\*)

J'ai dit de l'allégorie qu'elle est la représentation explicite d'une idée; on comprend à présent cette proposition, je l'espère; mais quelques exemples peuvent l'illustrer. Au degré le plus bas, qu'on se rappelle les personnages du roman de la Rose : « Bel accueil », « Beau semblant », ou dans la Henriade, *la Discorde* personnifiée. Dans la poésie lyrique les Flamands ne sont pas loin de spécialiser ce genre d'allégorie qui d'ailleurs y répugne peut-être un peu moins; je connais des strophes où ne manquent ni la grâce ni l'énergie, bien qu'elles allégorisent; mais quelle vie intérieure plus profonde elles auraient eue sans ce défaut ! Témoin cette pièce de Gr. Le Roy :

Sur la fenêtre de mon cœur  
Deux pâles mains se sont posées...

ou celle-ci, de M. Maurice Maeterlinck, admirable certes, mais non point par son expression allégorique :

O les passions en allées  
Et les rires et les sanglot!  
Malades et les yeux mi-clos  
Parmi les feuilles effeuillées,

Les chiens jaunes de mes péchés  
Les hiènes louches de mes haines,  
Et sur l'ennui pâle des plaines  
Les lions de l'amour couchés!

En l'impuissance de leur rêve  
Et languides sous la langueur  
De leur ciel morne et sans couleur,  
Elles regarderont sans trêve

---

(\*) J'écrivais plus haut : l'emblème est l'image conventionnelle d'une idée. On perçoit ici une nuance marquée : l'allégorie, avant qu'on la saisisse, est au moins une image nouvelle. L'emblème est une image admise de tous avec sa signification, et qui finit par se lier indissolublement à elle au point de paraître en quelque manière semblable au symbole. Mais cette union reste artificielle et extrinsèque par cela même qu'elle est de convention.

Les brobis des tentations  
S'éloigner lentes, une à une,  
En l'immobile clair de lune  
Mes immobiles passions.

Et encore, du même Poète :

J'entrevois d'immobiles chasses,  
Sous les fouets bleus des souvenirs,  
Et les chiens secrets des désirs,  
Passent le long des pistes lasses.

A travers de tièdes forêts,  
Je vois les meutes de mes songes.  
Et vers les cerfs blancs des mensonges  
Les jaunes flèches des regrets.

Et même en France, il faudrait citer quelques pièces de M. Retté, de M. Kahn, parfois une page de Régnier et toutes les compositions de M. Saint-Pol Roux. Ces vers ne sont point d'expression directe, car la pensée est constamment présentée par une image. Chez M. Le Roy, par exemple, c'est une fenêtre où deux mains apparaissent en un geste d'énigme; mais au lieu de donner à penser qu'il évoque ainsi un moment du cœur humain, ce poète a cru devoir en avertir dès les premiers mots, et enlève ainsi beaucoup de son mystère à une délicieuse vision.

Cette précision est souvent plus fâcheuse encore; employée sans mesure, elle enfante des monstres absurdes. Je me souviens de quelques vers où je montrais des cavaliers en un furieux galop; mais j'indiquais bien vite qu'ils représentaient « les désirs » et j'obtenais des chants vraiment peu lyriques, tels que ceux-ci :

Désirs, guerriers de fer à l'assaut du Bonheur

et, plus loin :

Lourds Désirs chevauchant l'Espoir vers la Douleur.

Que l'on choisisse les mots avec précision, certes! Tout artiste le réclame impérieusement. Mais non pour qu'ils se saisissent de l'idée et la présentent pieds et poings liés. Qu'au bout de la dernière strophe le lecteur sente encore de l'espace!

Que ton vers soit la chose envolée...

On souffre lorsqu'après des images grandes ou fluides apparaissent des mots prosaïques ressortissant du vocabulaire de la philosophie ou empruntés à la terminologie de la Science; l'esprit qui croyait planer

avec le rêve se retrouve soudain à terre. Les poèmes dont la conclusion est strictement définie contiennent une déception semblable. Plus est idéale leur beauté, plus la vision est allégée, musicale et lointaine, — plus est pénible une telle conclusion. C'est comme si, au retour de longues chevauchées parmi des plaines sans limites, on était arrêté tout-à-coup, la face contre un mur.

Examinons ces vers de M. de Régnier :

Mon âme, les vois-tu venir?

Ce sont tes frères les Espoirs,  
Qui heurtaient à la porte au travers de la haie,  
Les doux-venants de l'aube gaie,  
Les fiancés de la Belle Dame de Tyr,  
Les favoris de la Dame folle et gaie  
Qui s'accoudait au balcon pour les voir  
Comme ils passaient par la roseraie  
Avec de si doux yeux à nul ne leur mentir.

Mon Ame, les vois-tu venir?

Ce sont tes frères les Désirs  
Avec leurs faces impérieuses et suppliantes  
Et leurs guirlandes d'amaranthes  
Et de soucis et de riantes  
Lèvres qui pleureraient vite  
A quelque dur déni d'un destin obstiné,  
Tu sais où leurs regards jadis t'ont conduite  
Pauvre Ame en qui le soir, comme une autre âme, est né.

Pauvre Ame, les vois-tu venir?

Ce sont tes frères les Souvenirs ;  
Ils marchent sur des feuilles mortes  
Et portent des miroirs où leurs faces pâles  
Se confrontent à d'autres faces, les mêmes et plus pâles,  
Ils savent tous les coins des vieux jardins et les ombres,  
Et les clefs de toutes les portes  
Et l'âtre doux en reflet aux dalles,  
Et la maison filiale d'aïeules graves,  
Et d'autres qui teillaient le chanvre sur les portes  
Auprès de celles qui sont mortes.

Pauvre Ame, les vois-tu venir,  
Espoirs, Désirs et Souvenirs,  
Ces doux frères que te ramène  
Une amertume due à la même fontaine?

Vois, tous les soirs sont morts au large de la Tour triste  
Qui plonge au marais noir ses murs que verdit l'eau ;  
Ton diadème est lourd d'une antique améthyste  
Et tes cheveux d'or lisse échappent au bandeau,



Et ta robe s'efface en chimères fanées.  
 Le vent qu'elles plus las te chante les Années.  
 Regarde, les voici qui viennent  
 Une à une, les anciennes.

Et du plus loin qu'il te souvienn.

Pauvre Ame,  
 Ombre de la Tour morne aux murs d'obsidiane.

Je n'ai pas à rechercher maintenant tous les mérites et les défauts de cette pièce, mais à en indiquer seulement la méthode. M. de Régnier sait ordinairement éviter la manière d'allégorie dont je viens de parler, ou plutôt s'il marche constamment à son extrême limite, il a sa manière propre d'y échapper lorsqu'il s'y sent glisser. Souvent le poète hésite, on dirait, entre l'expression allégorique et l'expression symbolique; ailleurs il semble allégoriser vraiment, et soudain on le voit se ressaisir. Cet état est particulièrement sensible en un poème comme celui-ci dont la fin, très cohérente avec le début, est cependant formulée selon une autre méthode. Malgré l'intrusion de personnages abstraits sous une forme abstraite, je voudrais assimiler ces vers à un symbole; j'y appliquerais volontiers une réflexion semblable à celles que me suggérerait plus haut la masse architecturale d'une cathédrale, — sans vouloir autrement comparer. Ici les expressions directe, allégorique et symbolique se mêlent non seulement avec grâce mais avec une certaine force victorieuse qui nie chacune d'elles pour exalter leur seule union, et, par une suite d'images et de rythmes heureusement coordonnés, le poème révèle son unité formelle en un paysage mystérieux comme une âme.

On trouverait pourtant dans les œuvres de M. de Régnier, surtout en son dernier livre (*Tel qu'en songe*), maintes pages vraiment allégoriques.

Je pense que chez M. Vielé-Griffin on n'en découvrirait qu'avec beaucoup de peine : lorsqu'il ne symbolise point, il énonce directement sa pensée.

Parfois une pièce tout entière est conçue selon cette dernière méthode et sous la forme didactique :

Crois, vic ou mort, que t'importe,  
 En l'éblouissement d'amour?  
 Prie en ton âme forte :  
 Que t'importe nuit ou jour?

Car tu sauras des rêves vastes  
 Si tu sais l'unique loi :  
 Il n'est pas de nuit sous les astres  
 Et toute l'ombre est en toi.

Aime : Honte ou Gloire, qu'importe  
 A toi dont voici le tour ?  
 Chante de ta voix qui porte  
 Le message de tout amour  
 Car tu diras le chant des fastes  
 Si tu dis ton intime émoi :  
 Il n'est pas de fatals désastres,  
 Toute la défaite est en toi.

Ailleurs une soudaine image suggère et symbolise après une strophe aux paroles directes :

Fleuves d'amours imperturbés,  
 Où j'ai lavé le carnage de vivre,  
 Ciel de clarté dont la splendeur délivre,  
 Mers de douceur aux lointains courbés  
 Vers des pays dont le nom vague enivre...

Toujours plus avant ! la route est courue  
 Des petits désirs et des lâches orgueils,  
 Mon âme est forte et fut secourue  
 Par des baisers de joie et des larmes de deuil  
 ...Vois, au ras du côté, cette étoile apparue...

La manière d'allégoriser de M. de Rognier n'est jamais sans une gravité noble et sans des formes harmonieuses qui en dissimulent le défaut. D'ailleurs, si cette méthode de poésie peut créer des monstres et si, à mon avis, elle reste inférieure au symbole, elle a au moins sur l'expression directe un avantage certain : comme le symbole elle suppose toujours l'image et suscite souvent comme lui une plastique continue; en sorte que l'œuvre, imparfaite en tant que poème, peut être parfaite selon l'art au sens restreint de ce mot.

La même erreur, et maintes fois pareillement rachetée, existe aussi en musique. Peut-être Richard Wagner lui-même n'a-t-il pas toujours échappé à cette précision desséchante de l'idée abstraite, mais elle est compensée chez lui par une telle richesse de formes qu'elle disparaît en leur splendeur. (\*) On pourrait faire la même observation, en

(\*) Je ne parle pas ici des leit-motifs en général, — ils désignent admirablement les mouvements de l'âme *en traduisant le geste ou l'attitude qui les expriment*, — mais de quelques-uns d'entre eux comme le thème de l'anneau, par exemple. Le thème de la sujétion n'a guère de signification si l'on ne connaît la théorie de l'enchaînement des accords, mais le thème du glaive est

l'accentuant, au sujet de certaines compositions d'un jeune maître à l'inspiration noble et sans cesse variée, M. Vincent d'Indy qui sous bien des points de vue s'apparie à M. de Régnier. Chez Hector Berlioz le défaut est apparent au point qu'il exaspère parfois. On se rappelle le mot, peut-être authentique :

« MM. les hautbois, tâchez que ce fa dièse exprime le dégoût! »

J'écrivais tantôt : le symbole existe par la cohésion soudaine des formes, qui les montre désormais nécessairement unies et exprime implicitement leur unité idéale.

Il y a ici une objection : une œuvre d'art, — un drame par exemple, — peut rendre nécessaire l'existence simultanée de formes nullement connexes.

Certes ; mais alors l'harmonie formelle naîtra de leur opposition dans l'unité générale du style. L'unité idéale qui en doit jaillir trouvera son centre non pas en chacune des formes ou en l'une d'entre elles, mais *dans l'équilibre de leur conflit*. C'est en ce conflit même qu'il faut chercher la « forme primitive » et le point de départ de l'œuvre.

De cette manière il y a encore symbole. On l'entend bien, le concept philosophique n'est pas nécessairement antérieur au concept plastique ; l'un et l'autre restent indissolublement unis si, encore une fois, les formes secondaires ont leur raison d'être dans le conflit qu'elles achèvent d'exprimer. C'est ce que peut suggérer la lecture d'*Ancæus*, de M. Griffin.

Dans la composition, dans l'ordonnance générale d'une œuvre, souvent il faut bien que l'idée soit conçue avant que l'on précise sa forme plastique. C'est le cas ordinaire pour les « travaux de longue haleine. » Mais n'y aura-t-il pas symbole si l'idée et le songe qui l'environne se développent en l'unanime adhésion des formes, — si les formes restent concordantes en leur variété multipliée et dérivent naturellement de la forme première par analyse ou par antithèse ? Le Poète crée un symbole s'il fait surgir l'idée en un tel ensemble de

---

expressif par sa forme, car elle dessine non point l'arme elle-même mais le geste qui la brandit. Le leit-motiv devient un emblème, et rien de plus, s'il ne trouve dans l'orchestrique sa raison d'être. Quelques conversations avec le compositeur Erasme Raway ont fait beaucoup pour éclaircir mes idées à ce sujet ; cette conclusion nous ayant paru certaine à tous deux à la suite d'une causerie, il me pardonnera de le citer ici.

concordances harmonieuses qu'elle apparaisse désormais comme inséparable de celles-ci. Et c'est encore la suggestion dont je parlais plus haut ; l'idée, acquérant ainsi l'aspect d'une chose inconnue puisque le lecteur ne la vit jamais auparavant environnée de ces similitudes rayonnantes, semble naître à la vie par un effort de son esprit.

Au contraire, souvent une série de symboles sont réunis ensuite pour former une œuvre d'ensemble et les formes diverses en demeurent sans lien. C'est que l'artiste conçoit partiellement son œuvre avant d'en saisir à la fois la forme et l'idée générales, d'où toutes les formes auraient dû procéder aussi bien que les idées. Nous le voyons parfois en certains recueils de vers : l'ordonnance, parfaite pour chacune des parties, fait défaut au livre entier qui, collection de symboles, donne pourtant malgré tout l'impression d'une allégorie. Cependant les formes y sont au moins virtuellement réunies par une idée commune, ce qu'on ne pourrait dire de la plupart des volumes de vers publiés tous les jours.

En ce sens encore, telle œuvre de M. de Régnier serait allégorique. Mais, je l'ajoute bien vite, rien dans ses vers ne fait songer à la « pièce à thèse » dont je parlais tout-à-l'heure. Encore, si l'unité formelle de l'ensemble est malaisée à saisir, on y découvre sans peine une unité générale d'impression, l'unité parfaite du style, avec une certaine atmosphère morale qui ne cesse de prêter sa couleur à toute l'œuvre. Chez lui les images restent concordantes, mais en tel de ses livres, c'est moins peut-être par leur harmonie que par leur manque de variété, malgré toute la richesse imaginative de ce beau poète. D'autre part, en quelques endroits, le brusque rappel à un emblème remplace encore fâcheusement par l'allégorie le symbole.

Mais le talent de M. de Régnier n'apparaît pas toujours avec cette tendance, sans doute inconsciente, et l'auteur des *Poèmes anciens* est bien certainement symboliste. Il se réjouit des images, non pas en général de celles qui portent un sens convenu, mais de celles que le Poète interprète et modèle en voyant de la vie. Il a le sens des « correspondances » et tels de ses poèmes, ces *Odelettes* qu'il réunit dans son dernier livre, sont une suite de décors pour un palais de l'esprit où, lorsque l'auteur évite de s'adresser à son âme, cette âme est suscitée en communion avec les choses dont elle profère les secrètes paroles. Un livre rare et personnel de M. Hector Chainaye est intitulé *l'Ame des Choses*. Ce titre qui semble énoncer l'idée même du sym-

bole, caractériserait à merveille ces « *Odelettes* », l'œuvre la plus pénétrante et la plus suggestive de M. de Régnier. J'aime à leur appliquer, de même qu'aux *Poèmes anciens et romanesques*, ce que je disais de la suggestion même : elles sont en leurs strophes variées comme un ensemble de lignes qui, sans atteindre le point précis de leur jonction, le révèlent au moins par leur unanime tendance, projetant ainsi dans l'espace le signe de leur raison d'être et de leur unité.

M. de Régnier symbolise encore d'une plus vague manière : ses œuvres éclairent souvent de vastes décors, en cohésion parfaite avec ce qu'ils contiennent et, comme dans les rêves les personnages des tentures descendus auprès de nous, de grandes figures paraissent s'en détacher à peine, et s'y mouvoir selon une tranquille noblesse qui porte en soi toute l'harmonie. Il rappelle ainsi Puvis de Chavannes et en particulier ce *Bois-Sacré* où l'accord merveilleux du site avec des femmes grandes et sveltes, aux attitudes lentes, fait naître la nostalgie d'une contrée surhumaine dont la Beauté serait l'unique loi. Le paysage chez M. de Régnier varie avec les personnages, ou avec l'état d'âme qui y est inclus. En ses lignes amples et fondues il est toujours significatif, mais corrige par sa paix régénale le pessimisme des scènes qu'il enveloppe ; la pensée du Poète y apparaît mieux en sa simplicité, mais non plus désolée ; comme les hautes montagnes silencieuses dont la base repose dans les lacs de la brume, une radieuse sérénité grandit de sa mélancolie.

Le symbolisme de M. Vielé-Griffin n'est point subtil à l'égal de celui-ci ; je le dirais volontiers plus naturel et plus « classique » si ce dernier mot ne devait amener d'ennuyeuses méprises. Jamais M. Griffin ne penche vers l'allégorie et pourtant il n'est pas, comme M. de Régnier lointain et voilé ; il ne revêt point de ces transparentes ombres qui parfois s'épaississent jusqu'à l'obscurité. Au contraire il paraît si proche de notre vie qu'on pourrait hésiter à saisir l'élan de sa pensée, et qu'assurément l'on s'en étonne d'abord. C'est que M. de Régnier cherche le plus souvent ses formes dans la légende — qui, pour le Poète, est aussi la Nature, — tandis que M. Vielé-Griffin les prend ordinairement dans le monde immédiatement visible. Parfois il choisit même les épisodes d'une narration qui semble sans portée, et, laissant deviner ensuite leur union avec quelque légendaire attitude, fait graduellement jaillir le sens nouveau du poème comme dans une clarté grandie. *Le Porcher*, *la Chevauchée d'Yeldis* sont des exemples

singulièrement nets de cette méthode que je crois particulière à M. Griffin.

Mais au contraire de M. de Rénier dont le *Je* représente non le poète mais un personnage supposé, M. Vielé-Griffin ne reste pas toujours fidèle à l'expression indirecte. Lorsqu'il n'use pas du symbole il parle simplement sa pensée, sans image, et c'est alors comme au bout d'une longue route dans la forêt, le brusque tournant découvrant un village au soleil. Cette manière n'appartient pas en propre à M. Vielé-Griffin, telle que la précédente. Elle est commune, je crois, à tous ceux chez qui l'idée n'est pas inséparable d'une forme plastique, à ceux qui se préoccupent du sentiment humain avant qu'ils ne l'expriment ; mais elle produit, chez d'autres, des effets moins heureux. D'habitude elle naît d'un manque d'imaginative et est le défaut commun des littérateurs moins artistes que poètes. Chez M. Griffin lui-même, le poète l'emporte évidemment sur l'artiste, mais il y a une telle multiplicité de formes, de gestes et de paysages dans ses poèmes, que l'expression directe n'y peut faire songer à l'indigence. Au contraire, lorsqu'elle ne domine point, M. Vielé-Griffin en tire presque une richesse de plus : elle ne reporte guère chez lui à la chose présente, car elle n'arrête que rarement à un détail particulier et son apparition est trop rapide et trop intermittente pour faire retomber l'illusion évoquée. Mais, s'alliant avec le rythme personnel et la couleur d'esprit de ce poète, elle donne souvent à la strophe une puissance dont l'énergie inattendue ne permet point de sentir qu'elle rompt la trame de l'harmonie : elle est la sœur et la fille de cette morale de l'action qu'elle accompagne. Je l'expliquerai plus loin, M. Vielé-Griffin est un conteur lyrique ; chez lui le vers sans image fait penser au geste d'un habile narrateur, lorsqu'après avoir longtemps parlé comme lui-même il lève soudain la tête, et lance le mot décisif en vous regardant en face.

ALBERT MOCKEL.





## SONNET D'ACCUEIL

*Sois l'apaisé au jardin bleu de quiétude  
Loin des femmes, loin des gestes et loin des mots,  
Par ce matin de verre et de vagues rameaux  
Ombrant tes pieds et leurs chemins de lassitude.*

*Laisse penser le silence dans l'attitude  
D'une nymphe qui songe et regarde les eaux,  
Et le vent s'alentir, pendant que les fuseaux  
Invisibles des loins tissent ta solitude.*

*Rien ne vaut le bonheur de s'attrister de soi  
Pour lentement, un soir, revenir à la foi  
Avec une heure en or d'été pour confidente;*

*Laisse mes yeux que tu ne connais point encor  
Calmer d'humilité ton rêve et ton essor  
Et mon premier baiser clore ta vie ardente.*

EMILE VERHAEREN.

(1890).



## PAYSAGES

*Pour Richard Heintz.*

### I

Entre l'eau gourde d'un canal et une enfilade de maisons, l'avenue plantée de marronniers dont les feuilles couvrent le sol de leur or, file en droite ligne jusqu'à la plaine là-bas toute baignée de lumière. La lisière fauve d'un petit bois en escarpement l'y clôture. En face, sous l'azur pommelé du ciel et le jour fluide qu'il tamise, la ville apparaît étageant ses carrés de toits gris et rouges à pignons dentelés, d'où émerge çà et là le grêle clocher d'une église ou un peuplier qui se balance.

Les pépiements des moineaux se pourchassent à travers les branches; d'un carillon, par l'espace, halètent les tintements saccadés, ou taciturne, un rappel comme sangloté des choses d'autrefois... Quand le vent souffle, chassant des trainées de poussière le long des seuils et les feuilles mortes dans les rigoles, les deux cuvettes de cuivre qui servent d'enseigne à la boutique d'un perruquier, s'entrechoquent avec un gai cliquetis et crépitent de flammettes. Un cordon d'herbes jaunies encadre les pavés disjoints de la rue et se crespèle par endroits en plus épaisses touffes.

De l'autre côté de l'avenue, l'eau verdâtre du canal dort sous les quais.

Tant d'années ont appesanti leur ombre sur ces eaux, sans qu'un bateau n'en déchirât les moires de sa proue, qu'elles semblent y avoir chacune laissé une couleur à soi, plus claire à la surface et qui va en s'assombrissant vers le fond. A contempler longuement leur immuable calme, en la vase du lit qui vaguement se déroule on songe voir soudain de vieux masques y crispent leurs sourires narquois. Dans les enfoncures des bords, de grasses végétations étalent aux caresses

aériennes le velours de leurs feuilles ; le long des murs dont l'humidité exsude par plaques purulentes, des massifs de verdure s'effondrent ; des folioles flottent alentour recroquevillées comme des écales de noix.

Le soleil agriffé en une déchirure de nuages, dont les bords s'illuminent du glauque éclat qu'enlacent leurs mols effiloquements, fige au fond de ces ondes morbides qu'il semble approfondir un nimbe gigantesque de vieil or, comme oublié là, depuis toujours par les hommes.

Plus loin, un pont en pierre arque ses voûtes boiteuses d'une rive à l'autre et couve de l'ombre sous ses arches où un cygne se meut.

Tout s'ensilence.

Soudain, d'une fenêtre ouverte, les accords trainards d'un très vieux clavecin pleurent...

## II

Aux confins de l'horizon, le soleil se couche en des éclaboussements de pourpre et des remous de clarté aveuglante. Son orbe émerge total encore de la masse violâtre des forêts dont les cimes plus éclairées lentement se balancent. Tout auprès, une déchirure de ciel s'effrange en ondées lumineuses qui ruissellent par l'espace avec des crépitements d'or.

Aux pieds de collines herbues et de rochers qui, par bloc, la surplombent, une eau coule sinueuse entre sa double bordure de cailloux jaunes, que les flots mouvants festonnent de leurs plis réguliers. Des rais de clarté fluide largement s'y étalent, ou s'effilent soudain à la crête souriante d'une vague. Ça et là, des algues ondulent avec le courant, convulsives.

Hors le guilleri des oiseaux sous les branches, et les tintements longs d'un lointain angelus, qui s'en va sanglotant sa plainte par les solitudes, tout s'empêtre d'un épais silence.

Cependant, à mesure que le soleil décline, le site s'anime.

D'un sentier filant entre deux fossés boueux, un attelage de bœufs dévale. Le muffle élargi sur le ballottement des fanons, les jarrets obliquement tendus sur le sol spongieux, et se détachant, hautes et brunes, les croupes, gravement ils cheminent. Le charril enserré de cordes et piqué de vateaux trinqueballe de droite à gauche en un bruissement d'herbes foulées qui se redressent.

Le long des ornières, quelques coins de ciel s'isolent en les flaques d'eau. Les roues y cahotant, s'en relèvent en un égouttis d'eau sale. Les bœufs s'arrêtèrent un moment, les naseaux tendus vers une rigole plus large; la voix du conducteur qui s'avança leur fit reprendre le pas.

Alors ce fut comme un secouement du sommeil qui pesait sur les choses. La feuillée se détendit et s'anima. De tous les sentiers insoupçonnés sous le fouillis des branches, des groupes de moissonneurs débûsquèrent.

Dans l'assoupissement du crépuscule qui s'achève, ils avancent d'un pas trainard. Le fer des faucilles sur les épaules balancé, dans le jeu de leurs flambées successives semble ricocher de la lumière. Les tons bariolés des chemises et des blouses dont la souplesse de tissus élimé moule les torsos secs, promènent de la gaité sur le vert homogène des verdure.

Dans le clair obscur dont les chapeaux plaquent les visages, les yeux tristement s'avèrent comme deux trous d'ombre où de la douleur croupirait.

D'aucuns parlent entre eux, très bas; d'autres, les vieux, marchent taciturnes. Leur groupe s'éclipse au détour d'une venelle, et tout retombe au silence.

Entretemps le soleil a disparu.

Tout contour des choses se diffuse derrière les ombres bleues qui pendent en loques sur les moires du fleuve. Dans le poudroïement d'un jour indécis, la forêt tout là-bas incruste plus violemment sa sombreur sur l'horizon mordoré. Ainsi que des collines et des pâturages, des vapeurs s'en exhalent, montent en volutes vers le ciel, se révolvulent sous la brise en spires plus tenues. A travers les éclaircies des buées ascendantes, les lignes successives des collines semblent se superposer en une apparence de décor.

Un vent tiède souffla dans les arbres; quelques feuilles se détachèrent et s'étendirent sur l'eau comme des plumes d'oiseau.

EDMOND GLESENER.



## CHANTS SOUS LES FEUILLES

A Charles Van Lerberghe.

CONTE

*En passant près de la fontaine,  
Nous chantions à perdre haleine,  
Mais elle s'est mise à pleurer,  
Et nous nous sommes regardés,*

*Et tout le monde s'est tu,  
Et nous lui avons demandé :  
« Fontaine, pourquoi pleures-tu ? »*

*— Je pleure comme une femme,  
Parce que je suis inféconde,  
Je pleure comme tout le monde,  
Parce que j'ai aussi une âme.*

*Et nous qui faisons les fous,  
Les larmes coulaient sur nos joues,  
Et nous lui avons dit :*

*« Nos larmes aussi sont stériles,  
Mais c'est pur et inutile  
Peut-être comme le Paradis... »*

## SOUPIR

*La treille de mes souvenirs  
Penche sur le seuil de mon âme :  
Saison triste, âtre sans flamme,  
Et nulle aube ne va sourire.*

*Compagne de ma vie au soir,  
Chère Insomnie aux yeux tranquilles,  
A l'espalier bientôt stérile  
Cueille ces fruits de ma mémoire.*

*Les yeux des lampes se sont clos,  
Nul ne passe sur le chemin ;  
Consacre avec tes pâles mains  
La floraison de mes sanglots,*

*Et triste, souriante un peu,  
Cueilleuse de mélancolie,  
Tiens-toi devant mon agonie  
Avec ces fleurs en tes cheveux.*

## LIED

*Les pâles Heures sous la lune  
En chantant jusqu'à mourir,  
Avec un triste sourire  
Vont une à une*

*Sur un lac baigné de lune  
Où, avec un sombre sourire,  
Elles tendent une à une  
Les mains qui mènent à mourir.*

*Et certains, blêmes sous la lune  
Aux yeux d'iris sans sourire,  
Sachant que l'heure est de mourir,  
Donnent leurs mains une à une,*



*Et tous s'en vont dans l'ombre et dans la lune  
Pour s'alanguir et puis mourir,  
Avec les Heures, une à une,  
Les Heures au pâle sourire.*

## EOLIE NNE

*La grande Harpe du silence  
Chante comme une Ophélie  
Parmi les fleurs de la folie  
Et les tièdes oiseaux du songe.*

*Les douces mains de la Joueuse  
Tressent angéliquement  
Sur ses cordes d'isolement  
Des guirlandes de fleurs sonores,*

*Et dans le chaste crépuscule  
La chère âme du paysage  
Parmi l'ombre du pur visage  
Endort des cygnes de sourire.*

*Ah ! ses mains ont touché mes mains,  
Son souffle frôle mes cheveux,  
Elle est ma sœur du soir pieux,  
L'aumône de mon chemin !*

*De ses fleurs mon âme est folle,  
Et mes yeux glauques, lacs tranquilles,  
Contemplant rêver ses corolles  
Parmi les roseaux de mes cils.*

CAMILLE MAUCLAIR.



## LES TROPHÉES, par José Maria de Heredia.

Le poète José-Maria de Heredia a enfin réuni les merveilleux sonnets qu'il sait composer. On avait bien chez soi, dans un coin de bibliothèque, un mince cahier où l'on avait transcrit bon nombre d'entre eux ; mais sous la forme plus précise et plus nette de l'imprimé, on pourra désormais en mieux goûter les saveurs, sans que s'atténue le souvenir attendri d'une maîtrise qui nous valut ce léger travail d'écriture.

Au seuil de son livre, le poète a voulu inscrire une dédicace et une épître liminaire.

La dédicace évoque une mémoire chère en un style lapidaire : *Manibus carissimæ et amantissimæ matris filius memor* ; mais ne nous fait-elle pas songer à cette base large et forte sur laquelle reposait l'édifice social latin : la famille ?

Peut être ajoutons-nous un trait à l'image que d'autres moins lointains nous tracent du poète. Car plus qu'aucun autre poète français, J.-M. de Heredia révèle une origine purement latine. Sa poésie aime une noble ordonnance, une trame cohérente d'images et il impose aux choses la forme plastique qu'il conçoit. C'est aussi le caractère de la poésie d'un maître : Leconte de Lisle.

Ah ! quelle belle époque c'était, après l'exaltation romantique un peu confuse et géniale, que celle de Flaubert, Baudelaire, Goncourt, Barbey d'Aurevilly et Leconte de Lisle. Ils possédaient des idées nettes et les rendirent dans une forme impérissable. Ceci était vrai de Leconte de Lisle surtout. Sa poésie fut une des plus belle qu'il soit en langue française et le Parnasse témoigne de sa puissance sur les jeunes imaginations.

Quels nobles termes José Maria de Heredia n'adresse-t-il point à Leconte de Lisle dans sa préface !

Nous aimons ce témoignage si pur de la beauté et de la grandeur d'une âme et la gloire dont il entoure ce poète rehausse la sienne.

Leconte de Lisle aimait les vastes tableaux plastiques. La vie puissante des êtres et les grandes révolutions de la nature étaient par lui figés en gestes définitifs. Il avait su donner à son vers une ampleur magistrale et le distendre en un prolongement presque infini. Bien qu'il connût l'art de déplacer les césures, les formes préférées et classiques, binaires et ternaires, donnaient à ses alexandrins une allure massive et carrée.

Harmoniste puissant il accouplait les sons, tirait parti des rimes pour commenter et traduire le geste qu'il figeait aux blocs de ses métaphores. C'est là une poésie de volonté. Dégagés des influences grecques ou provençales, Lucrèce, Tacite, Juvénal et Dante n'en connurent point d'autre. Sans doute José-Maria de Heredia apprit de lui « les règles et les subtils secrets de notre art » ; cependant ce n'est pas seulement de les avoir suivis avec une maîtrise peut être encore plus parfaite, sinon aussi large, qu'il devra sa gloire éternelle, mais aussi d'avoir transformé et rendu définitive la forme du sonnet. Après la rédaction de José Maria de Heredia une autre ne paraît plus possible, tant elle est complète et nécessaire. Le sonnet est le triomphe de la volonté ; rien n'y est laissé à l'arbitraire ; il a ses règles précises. C'est un moule parfait et prévu. Il exige des rimes disposées suivant un certain ordre ; les quatrains forment une sorte de synthèse du sujet et le dernier vers du second tercet évoque l'image essentielle et dernière que l'ensemble a lentement formé.

Cette géométrie dans les mains d'un mauvais ouvrier semble pédante et inutile. José Maria de Heredia a pénétré dans cette forme vide et lui a donné vie. On peut même soutenir avec raison que les qualités de ses sonnets deviennent défauts dans le poème final de son livre. Il lasse par sa longue trame d'images trop serrées ; on n'y sent point l'aisance de la période poétique. Dans le sonnet seul, son esthétique trouve une forme parfaite. José Maria de Heredia y a condensé sa pensée ; les rimes servent à l'harmonie de la vision ; et de l'ensemble se dégage l'attitude finale que chaque mot, chaque image, on peut même dire chaque son, prépare et parachève. Tout y est d'ailleurs

traduit par la plastique et c'est merveille de voir comment le paysage évoque la psychologie de ses personnages sans qu'il y paraisse.

Prenez au hasard *Antoine et Cléopâtre*, le poète y peint le héros efféminé dans le réseau des amours subtils de l'enfant reine. Le premier quatrain résume l'esprit du sonnet et en évoque le milieu : c'est sous le ciel lourd et chargé de mollesse d'Égypte ; le fleuve y roule à peine ses ondes tant les êtres et les choses se pénètrent d'inertie. Mais il faut citer le sonnet entier.

Tous deux regardaient de la haute terrasse,  
L'Égypte s'endormir sous un ciel étouffant  
Et le fleuve, à travers le Delta noir qu'il fend,  
Vers Bubaste ou Sais rouler son onde grasse.

Et le Romain sentait sous la lourde cuirasse,  
Soldat captif berçant le sommeil d'un enfant,  
Ployer et défaillir sur son cœur triomphant  
Le corps voluptueux que son étroite embrasse.

Tournant sa tête pâle entre ses cheveux bruns  
Vers celui qu'enivraient d'invincibles parfums,  
Elle tendit sa bouche et ses prunelles claires ;

Et sur elle courbé, l'ardent Impérateur  
Vit dans ses larges yeux étoilés de points d'or  
Toute une mer immense où fuyaient des galères.

Ce dernier vers ne résume-t-il pas toute la pièce ? Vision nette elle appelle le souvenir et renferme la philosophie latente du sonnet. Des artifices prosodiques, les muettes à la césure et à la rime que les consonnes *s* et *r* obligent à prononcer, les syllabes longues, les assonances *mer* et *galères* à de courts intervalles, les sifflantes d'*immense* et de *fuyaient*, rendent le vers infini comme cet océan où fuient les galères et entourent la vision d'une incantation verbale.

En outre qu'un semblable commentaire pourrait être fait sur toute la pièce, cette aisance de l'harmonie est continue dans *les Trophées* ; elle se nuance et varie à l'infini.

Cette poésie est plutôt extérieure; son auteur est un objectif en ce sens que des combinaisons de formes, de signes et de belles sonorités l'attirent; le monde n'est point pour lui une suite de lois, mais de phénomènes.

Il n'a point le goût de l'abstrait et s'il le transcrit c'est sous une forme imagée et vivante.

Dire que José-Maria de Heredia voit les choses sous cette forme il ne s'en suit pas qu'il les copie; disons plutôt qu'il représente tout sentiment, tout événement, toute idée par la suite d'images strictement nécessaires pour leur réalisation logique.

Il a des images qu'on attendait des événements; qui s'en déduisent, y correspondent et en évoquent d'autres que le poète, parfait magicien, sait toujours trouver. S'il nous parle des *Conquérants de l'or*, une bonne logique exige que l'azur phosphorescent de la mer des Tropiques enchante leur sommeil d'un *mirage doré*.

Mais José-Maria de Heredia n'est point un vain assembleur d'images. Elles forment un tout et chacun de ses sonnets résulte d'un travail réfléchi; il s'est pénétré d'un paysage ou d'une civilisation; il s'est renseigné sur une époque et en a donné l'essence en quelques vers.

En outre qu'il a trouvé des façons merveilleuses de faire chanter sur ses lèvres l'idylle antique, tels de ses sonnets sont toute la Grèce; tels autres évoquent soit la Rome de Tite-Live, la Renaissance, les Tropiques, des farouches conquérants de l'or. Cependant Heredia a des affinités intellectuelles qui lui donne une physionomie moins impersonnelle qu'on le croirait. Ses sonnets renferment une joie de vivre et un sens de l'action qu'il fut seul à posséder avec Théophile Gautier. Mais elle est bien plus profonde et comme perçue directement. Il a le goût des actes héroïques et dominateurs. Aussi quel merveilleux titre ne résume point ce que nous indiquons ici: *Les Trophées*. S'il n'y joignait parfois la fraîcheur et la grâce de la vision grecque on aurait dans ce titre quelque chose de l'humeur conquérante de Rome. Il a d'ailleurs le sens de l'antique et sans nulle transition, que trois sonnets décoratifs de vitrail et de tableau de primitif, il aborde, dès que Rome est tombée, la Renaissance, alors que la sève de vie tend de nouveau les muscles et les cerveaux pour l'aventure. Du christianisme, de son essence il n'y comprend rien. Il y a là un sonnet, le troisième de ceux consacrés à la douce légende,

qui est caractéristique. On y voit Jésus-Christ maniant le rabot avec son père le charpentier. En outre que le tableau de Heredia peut s'appliquer à tout autre qu'au héros, le vers y est plus faible si l'on excepte le dernier d'une vive allure plastique; le paysage n'évoque point l'idée; il existe par lui même en tant que paysage sans rapport logique; et puis je sais tel Noël populaire qui donne l'humilité et l'amour de cette pieuse légende qui n'apparaissent point dans le sonnet.

Mais comme il comprend la vie antique! S'avisc-t-il de peindre des tableaux de vie moderne c'est avec cette vision antique qu'il le fera. Dans un sonnet il décrit les vendanges, l'ivresse sacrée de l'amour et de cette force solaire qui se marie aux vignes et les féconde.

Un poète grec aurait ainsi conçu cette vision. Le poète a aussi chanté le lit de famille, massif et vénérable, avec toute la majesté du foyer primitif, siège d'une race antique.

De tels exemples ne sont point des exceptions et paraissent d'une aisance et d'un naturel tout spontané.

Avec cet ensemble de maîtrise que j'ai analysé, la plupart des sonnets écrits par de Heredia, sont des œuvres totales et parfaites où l'on se complait des jours entiers. Aussi le nom sonore et barbare de José-Maria de Heredia à l'encontre de ce qu'il dit de son ancêtre, fondateur de ville: « Mais ton espoir, soldat, fut bâti sur le sable » retentira éternellement sur les lèvres humaines. Son livre date l'année 93.

ALBERT THONNAR.





## AVÈNEMENT

*Hommage à Victor Hugo.*

*La foule avait perdu les mots de l'Oraison.*

*Depuis les bords du Pôle, au creux de nuits sans bornes  
Livide, soulevant en vain ses vagues mornes  
De l'horizon toujours vers un autre horizon*

*Son âme d'épouvante où la Moire s'affole  
Eperdue attendait l'héroïque parole  
Qui de son vieux néant devait la susciter.*

*Or voici que du fond de son sein taciturne  
Elle jette, d'un cri! vers la courbe nocturne  
Un éclair que ne put en son vol arrêter*

*Toute l'ombre écroulant sur lui toute sa masse.*

.....  
*Car à la cîme aigüe encor qu'elle dépasse,  
Sous la nue où jaillie avec l'Orient d'or*

*S'illumine déjà l'allégresse future, —  
Un homme a lentement sommé de sa stature  
Les monts d'où le Phénix érige son essor.*

*Un chant vibre... le tien, Prophète Magnifique!  
Et la foule écoutant sous la voix nostalgique  
Le Verbe révélé depuis l'aube des ans*

*Reconnaît proféré le secret d'elle-même  
Quand sur le Disque en feu ton geste héliaanthème  
A déployé son ombre au seuil nouveau des temps.*

ALBERT MOCKEL.

Cette pièce a paru sous une forme très différente dans une revue parisienne dont un n° était consacré à Victor Hugo. L'auteur n'ayant pas reçu épreuve du brouillon qu'il envoyait, n'avait pu remanier à son gré cette page que la « coquille » n'épargna point d'ailleurs. La version corrigée et refondue que nous donnons ici est donc inédite..





## CRISTALLISATIONS

*A Albert Arnay.*

### I

Je rêve d'un idéal où communieraient logiciens et mystiques. Tout poète, au reste, n'est-il un voyant dont les soirs soudain s'illuminent de la Révélation? Et ceux-là peut-être sont surtout nés pour l'œuvre, dont la vie est un tel songe d'éclair. — Mais ordonne, alors, ces beautés disparates selon l'harmonie de leur rythme et que plutôt l'effort pieux consacre l'instant humain de l'extase.

### II

L'orgueil est hypertrophique dès qu'il comporte jouissance. Celui-là n'agit pas sainement dont l'orgueil n'est pas de la piété.

### III

Dans l'ordre des choses, la joie serait antinomique si elle ne signifiait en quelque sorte une phase momentanée de la douleur.

La joie est une fleur : du terreau le désir des racines se dresse en tige pour enfin s'épanouir en définitive corolle qui se meurt d'être et n'a plus qu'à faner. Mais la morale pour nous n'est-elle dans l'éternel et vain effort des sèves?

### IV

Toute joie, en son essence, ne se magnifie que de ce qu'elle recèle d'amer : la plus pure n'est-elle de sacrifice? la plus pure sera celle qui nous projettera le plus haut hors de notre humanité criante : la plus douloureuse.

La douleur seule n'est pas vaine : elle suscita la première âme haute et grave. La joie n'existe que comme corollaire au désir dont elle est la mort épanouie.

## V

Tout homme par la vie déserte n'a que son âme d'enfant perdu.

## VI

C'est la lucidité qui manque aux hommes. Ils ont tous des œillères. Ils laissent derrière eux la lumière, et leur vue s'obstrue de l'ombre qu'ils projettent sur la route.

## VII

L'amour fait connaître à une âme la proportion de son humanité. L'amour n'est l'amour que la première fois. Deux âmes marchant, la main dans la main, parmi l'ignoré d'elles-mêmes, et l'une pour l'autre lumineuses ; l'instant de leur communion leur sera la somme de la vie. C'est là l'idylle, l'éclosion ravie, la Révélation, le poème d'être.

## VIII

L'amour, la religion, ce ne sont qu'efforts *humains* ; ils manquent de la force et de la pureté nécessaires pour être efficaces, ils assoupissent les âmes qu'il faudrait libérer, leur méthode est passive et guérisseuse, elle est faite pour les faibles. Toutefois l'Enfant aux bras en corolle sur ton front, celle qui te cache parmi ses boucles, il lui faut tenir compte de sa bonne intention, comme au vieux prêtre pur, avec son viatique, accourant vers ta couche où s'amassent les ombres. Pour guérir de vivre, d'humainement vivre, ils font tout ce qu'ils peuvent.

## IX

Si ta vie ne devait s'ennoblir et de ton constant effort se faire pieuse et renonciatrice, pourquoi, ô toi qui es irrémédiablement sorti de l'Inconnu, toi qui fus en présence de la Mort et de la majesté de son mystère, pourquoi, par une somme plus grande de cris et de soupirs, aggraver encore ton offense à la sérénité du silence ?

## X

Tout homme souffre de porter en soi celui qui saura peut-être. Il a conscience de sa divinité en enfance, de sa plénitude avortée. Et dans l'émoi de son âme balbutiante, un vouloir est né, frêle et fier, qui s'éperd à rêver l'éternel but impossible, la clairvoyante conquête de soi, la lumineuse délivrance de l'insolite Dieu qui parla parfois au silence des cryptes intérieures.

## XI

Si Dieu existait, la vie et la mort, le devenir des choses, l'effort des hommes n'auraient pas de raison d'être. Dieu est épars et latent. Il y a des chances pour que l'Eternité ne permette pas que l'homme devienne Dieu.

## XII

Des tentatives eurent lieu : des hommes subjuguèrent leur époque, certains furent appelés la conscience de leur temps.

CHARLES DELCHEVALERIE.





## DEVERS LA PLAINE

A Emile Verhaeren.

*Les vents rudes d'automne ont brisé les fontaines  
Où les doux pèlerins hallucinés d'espoir  
Trempaient leurs lèvres âcres du sable des plaines  
Et prélassaient leur front qu'alourdissait le soir.*

*Au mirage trompeur des songes solitaires  
Leurs espoirs évoquaient les taciturnes mains  
Qui scelleraient en eux de leurs gestes austères  
Le règne du silence et de la paix enfin.*

*Un à un, de leur âme où le regret s'érige,  
Tout rêve s'éparpille et jonche le chemin  
Car le passé est doux encore à qui s'afflige  
De la tristesse éparse en son morne destin.*

*Exténués par l'heure et les étapes fortes  
Qu'accroît le souvenir des antans révolus,  
En les chemins que couvre l'or des feuilles mortes  
Ils songent aux beaux soirs qu'ils ne connaîtront plus.*

*Tandis que l'onde claire en la vasque d'argile  
Egrenait la douceur de refrains familiers,  
Ils devisaient entre eux de légendes divines  
A l'ombre harmonieuse et fraîche des palmiers.*

*De grands oiseaux planant aux cieux roses et pâles  
Irradiaient l'éclat de leur plumage d'or  
Et criblaient l'horizon de leur vol inégal  
Vers le soleil couché sur les grèves sonores.*



*Des colombes penchaient la courbe harmonieuse  
De leur col sur le sommeil tranquille des eaux,  
D'autres se prélassaient en les feuilles joyeuses  
Leur gorge palpitant de langoureux sanglots.*

*Les vents rudes d'automne ont brisé les fontaines  
Où les doux pèlerins hallucinés d'espoir  
Trempaient leurs lèvres âcres du sable des plaines,  
Et prélassaient leur front qu'alourdissait le soir.*

*Ployés en la roideur des mornes attitudes,  
Ils vont, les pieds saignant la pourpre de leur sang  
Qui goutte à goutte choit parmi les pierres rudes  
Comme de clairs rubis qu'embrasent les couchants.*

*Et tels ils s'en iront vers les cités lointaines  
Vers les cités de songe qu'ils ne connaîtront pas  
Tandis que dans leur course en l'infini des plaines -  
Les fleurs d'or du Pardon fleuriront sous leurs pas.*

EDMOND GLESENER.





## LES HEURES VÉCUES

A Charles Van Lerberghe.

*Les oiseaux fugitifs de l'extrême horizon  
déployant la fierté de leur vol souverain,  
s'en viennent des pays lointains  
dans le cadre très haut où ma froide Raison  
s'accoude à la fenêtre en sévère posture,  
afin de les voir descendre de l'azur.  
Les voici, conquérants des ciels triomphateurs,  
tandis que le soleil désertant ses ophirs,  
roule des rayons d'or en fleuves de lumière  
et les oiseaux heureux sont des flammes altières !  
A mes yeux éblouis, le fol ébat des ailes  
palpite et vient frôler de sa trace rapide  
les eaux, miroirs mouvants des célestes splendeurs,  
où vit l'éternité des soirs et des matins.  
Déjà la fleur pressent sa poétique fin,  
elle exhale son âme en aromes subtils  
sous les chênes hautains et immobiles  
qui semblent contempler les chemins lumineux  
avec la majesté d'autres temps fabuleux,  
moroses spectateurs de l'éclatante vie...  
et tout là-bas, le ciel clôtüre les prairies.*

*Le paysage intime altère sa beauté :  
un vol d'oiseaux fait du large deuil de leurs plumes,  
obscurcit le soleil d'ombres inopportunes,  
— et j'entrevois l'hiver au seuil des clairs étés  
si que la vision de ces intrus farouches*

*me paraît le signal d'un malheur illusoire —  
ma main crispée, à peine, atteint les oiseaux noirs  
qui s'avancent vers moi pour déchirer ma bouche.  
Mais les oiseaux de feux immolent leurs émois  
et rués promptement sur le sombre cortège,  
la blancheur des duvets couvre le sol de neige  
et je sens dans mon cœur les griffes de l'effroi!  
Les yeux où fulgure la pointe des épées,  
les cris rauques clamant la sanglante épopée,  
irritent le courage et consternent la peur;  
des chocs, le sang ruisselle et les oiseaux qui meurent  
dessinent dans l'espace une rouge agonie,  
puis se laissent choir dans l'abîme.*

*Ma Raison, lasse de sang,  
se penche à la fenêtre et ne voit qu'un enfant  
dont les bras triomphants enlèvent les victimes  
et les échos rieurs m'apportent l'innocence  
de son rire et de sa vaillance!*

*Les cris, musique étrange avec toute leur gamme,  
sourds, aigus, doux parfois comme des soupirs d'âme  
et je ne sais quelle douleur en la douceur,  
les cris ont fait surgir le Souvenir docile  
face à face avec ma Raison  
et je cherche sur son front  
les rides du passé fébrile.  
Mais son doigt recourbé comme la faux du Temps  
montre dans le silence un bruit rêveur et lent...  
C'est l'Heure qui sonne et qui pleure  
avec l'accent des repentirs.  
Si ma bouche effeuillait la fleur du fol désir  
et s'abreuvait au bienfaisant Léthé,  
l'heure qui va rejoindre une autre heure au tombeau*

*suscite maintenant la honte du péché  
à mon âme confuse où meurent les oiseaux.*

*Je voudrais recueillir dans un divin calice  
le sang de leur sacrifice,  
symbole des heures qui ont vécu ;  
et je serai le lucide vaincu,  
Quand le Temps et le Souvenir  
arrétant au cadran l'heure de l'avenir,  
je boirai la souffrance et le malheur déchus.*

RICHARD LEDENT.





## EN SOURDINE

De *Chansons effilochées.*

*« Parle bas, douce comme les voix à l'oratoire  
au soir  
quand les rayons tranquilles par la fenêtre ouverte  
où monte le soir  
des lèvres blanches portent les voix au Christ d'ivoire.*

*Tu sais, ce sont des anges ces douces femmes  
en noir  
dont la voix prie pour les absents et pour les morts  
du soir  
et pour les pauvres gens qui ont oublié Dieu.*

*— Prie ainsi, comme ces anges, pour les âmes en voyage,  
au soir,  
fiévreuses qui pèlerinent le front trop lourd de rêves  
vers de vagues images  
qu'il leur faudra tantôt border de noir.*

*Et puis aussi pour ces moins bons qui ont l'âme  
tendue de noir,  
qui n'ont pas eu, enfants, de grande sœur  
et pas de mère  
pour leur dire les légendes pieuses des bons anges.*

*Pour tous parle bas, ainsi, l'âme en bonne prière  
du soir  
afin que, Jésus content, sous ta fenêtre ouverte  
Vienne s'asseoir. »*

EDMOND RASSENFOSSE.



## UN LIVRE LIÉGEOIS

M. Maurice Wilmotte s'est fait connaître surtout par des travaux précis de philologie romane et l'analyse des poèmes médiévaux. Il étudia récemment les flexions de notre dialecte populaire et c'est à lui, ainsi qu'aux élèves déjà formés par ses soins, qu'on doit la délimitation des frontières ethniques de la Wallonie. Mais il n'est pas qu'un savant; il est littérateur aussi, il est littérateur *surtout*, dirais-je, s'il fallait tenir compte de son instinct naturel plutôt que des occupations qu'il s'est choisies. On se souvient de ses critiques au *Journal de Liège* et, on le sait, quelques-unes d'entre elles, analysant les auteurs psychologues, étaient des œuvres remarquables.

Aujourd'hui M. Wilmotte publie dans la *Bibliothèque belge des connaissances modernes* un petit livre qui fera date pour tous ceux qu'intéresse la langue de notre race. (\*) La Wallonie s'y trouve étudiée en ses origines; on y voit le mélange des peuples qui s'y amalgamèrent et dont l'inégale proportion la divisa en deux régions naturellement délimitées par la langue et par le caractère, le pays de Liège proprement dit et la contrée du sud.

Mais on voudrait à cet exposé quelques développements plus certains. Ayons l'imprudent courage de le dire, il est au monde un animal dont on ne se défie pas assez; dès qu'on le flatte il mord, il mord de toutes les dents de ses cent bouches affamées: son nom est Pangermanisme. Le Pangermanisme a été si choyé en ces dernières années, qu'il a dévoré tous les Celtes; les cent bouches ont vaillamment fonctionné, si bien qu'il reste à peine de toute la vieille race des Gaules quelques ossements épars au fond de la Bretagne, notre sœur. Encore n'est-il

---

(\*) *Le Wallon*, histoire et littérature, des origines à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, par Maurice Wilmotte; Rozet, éditeur, Bruxelles.

pas certain qu'aux yeux de M. Hermann Suchier, par exemple, les Bretons ne soient pas déjà devenus des espèces de Saxons contumaces... Il en va de même chez nous. Est-on autorisé vraiment à faire des Eburons des Germains, malgré le témoignage de César? Il aurait fallu ici une démonstration que l'on s'étonne de trouver absente. (\*)

Un chapitre jette ensuite quelque clarté sur des coins curieux de l'histoire interne de Liège; l'étude des ouvrages d'enseignement, de morale religieuse, d'histoire, enfin la brève analyse des poèmes légendaires, tout cela nous découvre un aspect de la vie intellectuelle de l'ancienne principauté, en même temps que sont amenés maints extraits intéressants des compositions rimées de notre jadis.

Il faut ici remercier M. Wilmotte d'avoir mis en belle place le chroniqueur liégeois Jehan Lebel, le maître de Froissart, et d'avoir indiqué l'origine wallonne de ce conte exquis, *Aucassin et Nicolette*, claire et pure merveille, digne des plus rares poètes, et dont l'auteur de ce petit livre donne l'analyse complète en y ajoutant des extraits bien choisis et assez étendus, mais encore trop courts à mon gré.

J'aurais voulu lui voir citer quelques autres passages, celui-ci, entre autres, lorsque Nicolette s'éveille :

*Si s'endormi dusqu'au demain a haute prime, que li pastorels  
iscirent de la vile... — et s'esveille au cri des oisiax et des  
pastoriax, si s'enbati sor aus.*

— *Bel enfant, fait-ele, damedix vos i aît!* — etc., etc.

En une remarque assurément un peu concise, M. Wilmotte rappelle que cette frêle douceur, que cette gracilité angélique ne furent pas ensuite indéfiniment oubliées et il cite avec raison *L'Avév' veïou passé* de M. Defrecheux. Mais n'est-ce pas faire tort à notre race que de considérer ce cramignon comme une exception isolée? Il semble qu'un sentiment semblable s'est au contraire constamment perpétué, — dans quelques *Noëls* par exemple — et ne l'avons-nous pas vu s'épanouir plus vivace que jamais dans certains récits de M. Demblon, dans les proses et les vers qu'a publiés *la Wallonie*; enfin la tendance

---

(\*) D'ailleurs, les derniers travaux d'anthropologie confirment ce que je soutiens ici. Voyez par exemple le cours de Houzé. Il est évident qu'il y a eu partout des mélanges de races, mais il se trouve précisément que la Wallonie (en particulier la province de Liège et le Luxembourg) offre *une prédominance singulière du type celtique pur*, environ 62 %. La question ne paraît même pas pouvoir être discutée pour un wallon qui connaît la Bretagne.



de cette revue même, de ce *Floréal* wallon de cœur et d'idées, n'est-elle pas précisément dirigée dans le même sens? Certaines compositions musicales, — telles mélodies de Grétry, dans le genre naïf, telle page mystique de César Franck ou d'Erasmus Raway dans le genre le plus haut, ne doivent-elles pas s'expliquer par l'âme même de la race qui vit encore chez nous depuis le poète d'*Aucassin*? Et de quelle autre source viendrait la tendresse ingénue mais aristocratique de peintres comme Rogier de Pastur et Patinir, — et de nos jours Auguste Donnay, — la grâce pensive de nos sculpteurs d'autrefois dont la lignée semble vouloir reparaitre en ces dernières années?

J'ai peine à admettre aussi cette thèse que notre poésie populaire se soit distinguée par son penchant à la matérialité. Je suis profane et ne puis discuter que comme Grosjean avec son curé; mais le curé me paraît ici bien mal disposé. De tous les genres de littérature, le plus gras, le plus terre à terre, le plus brutal, est certes le fableau; M. Wilmotte en trouve *un seul* à qui l'on puisse attribuer une origine nettement wallonne, lorsque les autres provinces françaises en ont produit je crois un bon millier ou davantage. Et la chanson populaire aurait été souvent sensuelle, bassement sensuelle, au point que ses instincts de vulgarité la particulariseraient chez nous! (\*) M. Wilmotte cite les Noëls où il s'agit trop du boire et du manger, dit-il; mais il me semble qu'ailleurs on n'en parle pas moins; par exemple dans ce Noël de l'Ile de France :

Les habitans de Saint-Yon  
Avoient de gros poissons,  
Soles et carpes,  
De vives et barbillons,  
Aspergès et cardes  
Pour Joseph le Grison.

Le bon Messire Jean Guyaut  
Nous fit chanter Nau.  
Ceste nuitée  
L'on vuida son tonneau  
Et la vinée  
Nous manquoit moins que l'eau.

---

(\*) On dirait (à propos des *enfantines*) que le génie populaire de la Wallonie a souillé toutes ces gracieuses bagatelles en les touchant. P. 91.

Cordet apporta des chapons  
 Poules grasses et dindons.  
 Quoiqu'il fut d'âge  
 Il faisoit des bouillons  
 Et du potage  
 Mieux que tous nos garçons.

Et cet autre, de Troyes en Champagne :

Aussi n'ont pas failli  
 Ceux de Saint-Pantaléon,  
 Ceux de Jarillard aussi,  
 Apportant du poisson.  
 Les barbeaux et gardons,  
 Anguillettes et carpettes  
 Etoient à bon marché, — croyez,  
 A ceste journée-là, — la la,  
 Et aussi les perchettes.

. . . . .

Lors un nommé Charlot  
 Faisoit du bon brouet  
 Trempoit son pain au pot  
 Ce pendant qu'on dansoit;  
 Lapins et perdreaux,  
 Allouettes rosties,  
 Canards et cormorans, — frians  
 Pierrot Martant porta — la la,  
 A Joseph et Marie.

Je n'ai pas été chercher bien loin mes exemples, — tout bêtement dans la bibliothèque Gauthier, — et, à part ceux qui singent la littérature savante, j'aurais pu citer les quelques Noëlés que j'y ai lus, tous riches en pâtés, hypocras, poissons, gibiers, etc. Voilà de vraies ripailles, n'est-ce pas, et qui valent bien les offrandes de lait, d'œufs, de sucre, de plusieurs de nos Noëlés.

Evidemment M. Wilmotte sait cela; ce que je lui reproche, c'est de ne l'avoir pas assez indiqué, s'il y avait lieu. Mais alors même que nos poètes du peuple auraient aimé autant et plus que d'autres le jambon, les oies et les brillantes *dorées*, — ce qui reste à démontrer, — cela suffirait-il à obscurcir l'élégance et l'idéalité de telles autres compositions wallonnes, des légendes héroïques et suaves, persistantes chez nous, comme celle du Chevalier au cygne et celle de

la reine *Berthe* d'Adenet, des noms historiques comme Godefroid de Bouillon, légendaires comme Ogier l'ardennois, (\*) — enfin la matérialité prouvée de maintes *pasqueies* justifierait-elle le jugement sévère que M. Wilmotte fait peser par deux fois sur le caractère de toute notre race? Je ne le pense pas; et dussent d'autres livres, par des arguments nombreux, convaincants, inébranlables, m'enlever cette croyance, une heure passée devant un tableau ou un bas-relief d'artiste mosan me rendrait intacte ma foi.

Mais laissons cette discussion pour feuilleter encore le livre.

M. Wilmotte examine nos cramignons et recherche leurs rapports avec la *tresque* et la *carole* du moyen-âge, l'influence qu'ont exercée sur eux le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècles français; les chansons satiriques lui sont un thème à observation

Et les Flaminds, sots fanatiques,  
Baicop pus biess qui leu bourriques...

Enfin le théâtre liégeois lui suggère d'intéressantes remarques sur le goût naturel du peuple, chez nous, à concevoir selon la forme dramatique. *Li Voyage di Chaudfontaine*, *li Ligeois égaî*, *li Fiesse di Houte-si-Plou*, *les Hypoconde* sont analysés longuement et avec finesse et l'on sait gré à l'auteur de nous en faire pénétrer aussi intimement l'esprit.

On le voit, si ce livre n'est pas très volumineux (et l'on souhaiterait qu'il fût bientôt complété) il s'en faut qu'il soit un *livre mince!* Ces cent cinquante pages supposent un travail de plusieurs années, car elles impliquent des connaissances spéciales que seul M. Wilmotte possède chez nous complètement.

Ce petit livre ne pouvait être écrit que par lui; mais, de ce qu'il est œuvre de savant, il ne faut pas conclure qu'il appartienne au genre ennuyeux. Comme son maître, Gaston Paris, M. Maurice Wilmotte a l'érudition élégante; et le tour aisé de la phrase, une épithète choisie, maints traits éparpillés de ci-de là, relèvent ce travail d'une certaine saveur dont les lettrés eux-mêmes pourront goûter le charme.

L. HEMMA.

---

(\*) Il est bien entendu que M. Wilmotte ne cache rien de tout ceci: mais on voudrait lui voir attacher plus d'importance à des éléments qu'il paraît n'admettre que sous bénéfice d'inventaire ou quelque chose d'approchant. Ne pourrait-on suggérer aussi que, s'il y a deux régions distinctes dans la Wallonie, il peut y avoir deux littératures?

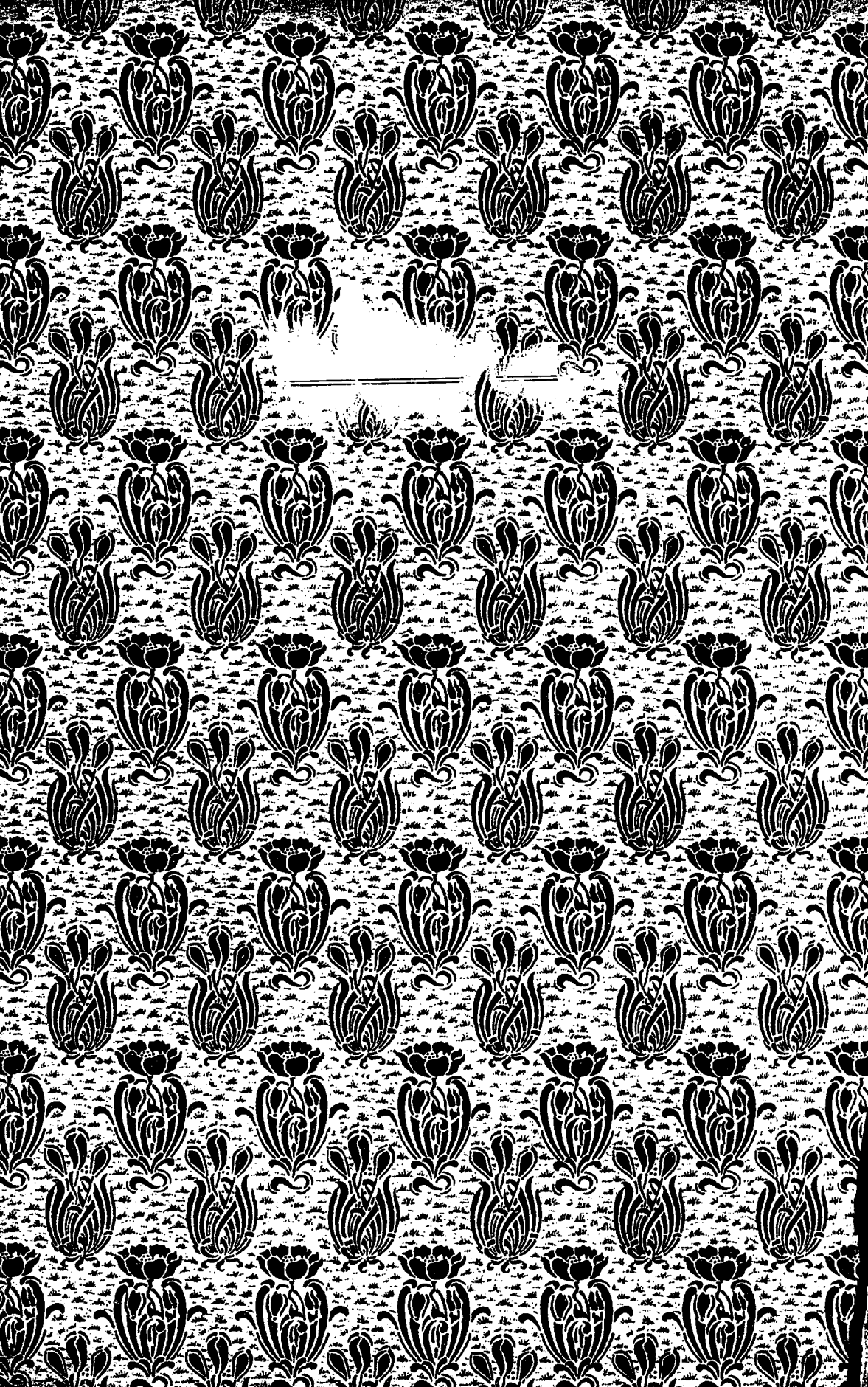


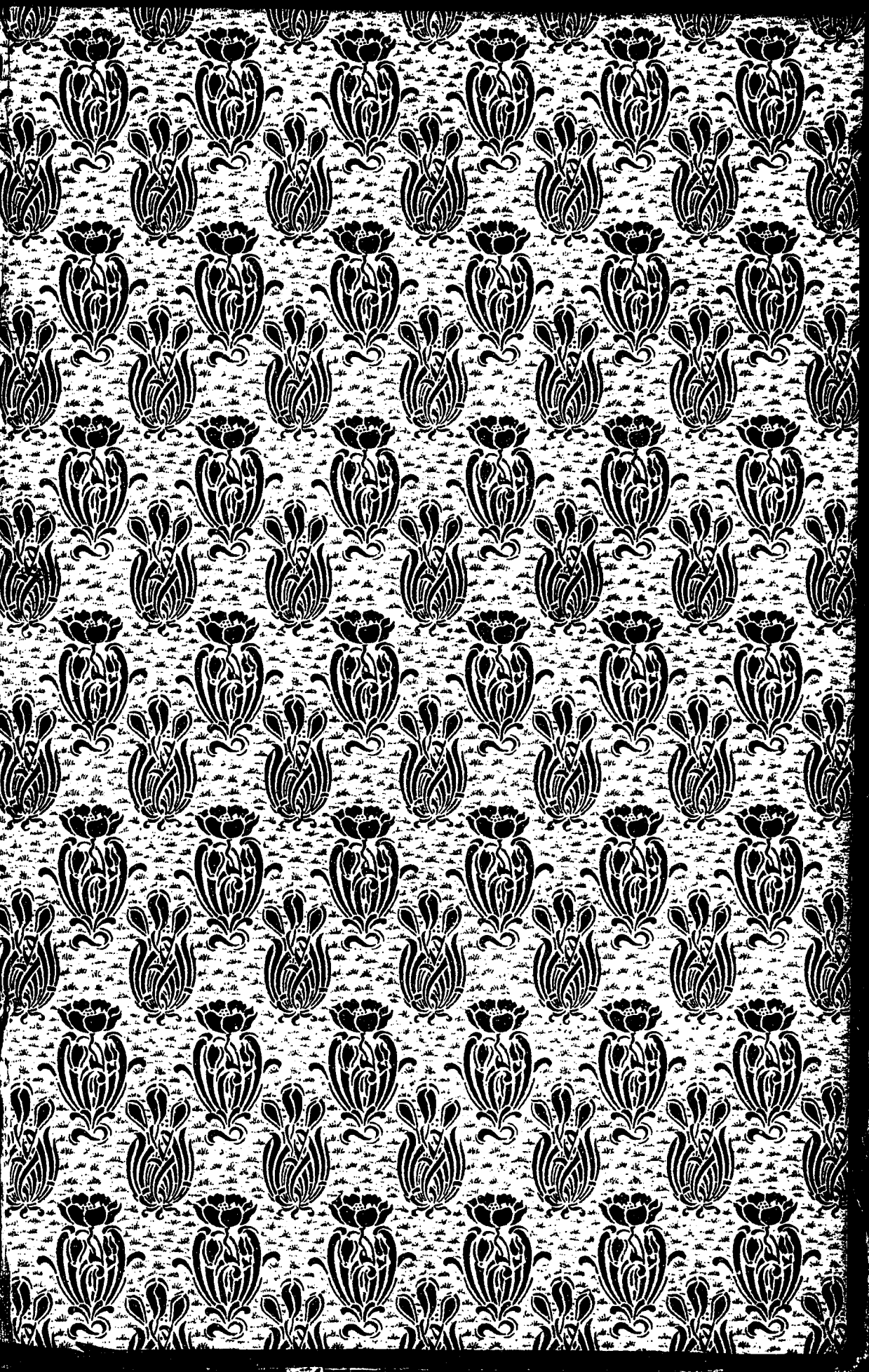




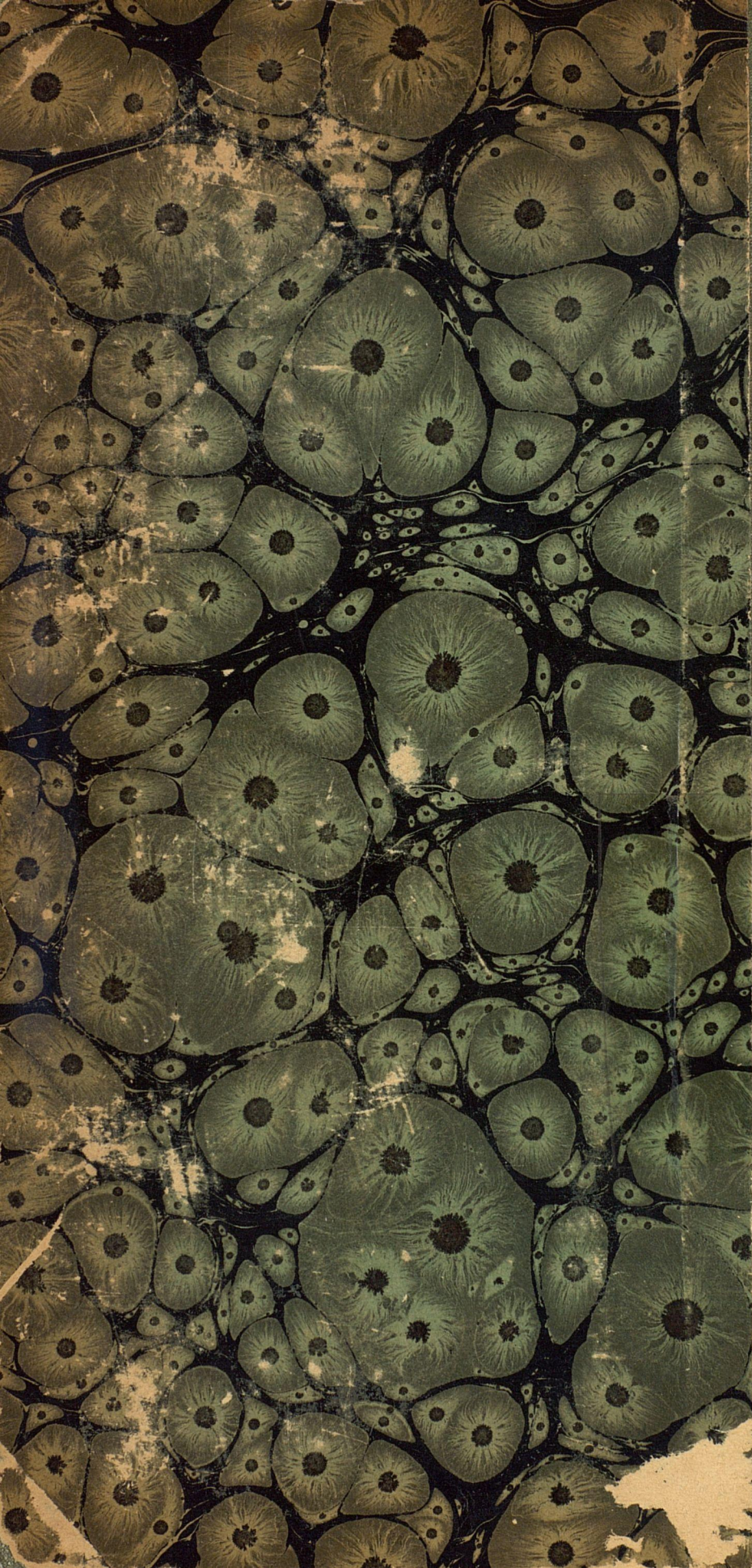














## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.